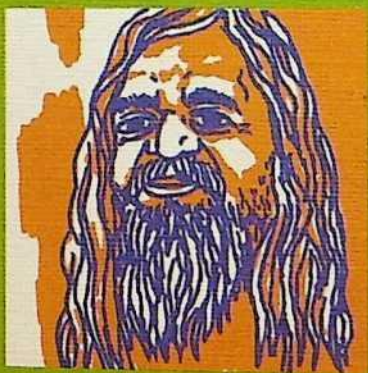
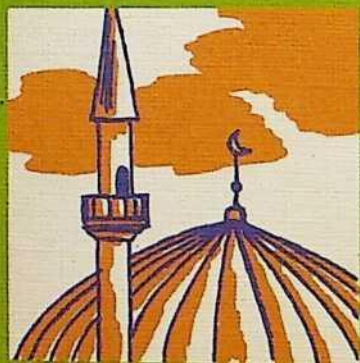


Manomet - Bouddha - Krishna - Maharishi Mahesh Yogi
Sun Myung Moon - Bhagwan Shree Rajneesh...

Wolfgang Heiner

Pourquoi suivre Jésus seul ?



ebv

Livre de poche n° 102

L'édition originale a paru en allemand sous le titre

«Warum unbedingt Jesus?»

© Editions R. Brockhaus Verlag, Wuppertal

© de l'édition française

Editions Brunnen Verlag Bâle

deuxième édition 1987

revue et augmentée

Traduction d'Etienne Huser

Graphique: Rolf Holstein

Imprimé en Allemagne

par Clausen & Bosse, Leck

ISBN 3 7655 5048 5

Introduction

L'homme a-t-il besoin d'une religion?

L'édition originale de ce livre de poche a paru en allemand en 1966. Depuis, il a été réédité huit fois, revu et augmenté quatre fois, et traduit en français et en anglais. La première édition allemande traitait surtout la vie et l'enseignement du Bouddha, de Mahomet et de Jésus, mais dans les éditions ultérieures l'hindouisme, le shinto, l'occultisme, le chiïsme, la Foi bahâ'ie et les religions qui attirent surtout la jeunesse ont également retenu notre attention.

Qui parmi les philosophes du siècle des lumières ou les libéraux du siècle dernier aurait osé prédire que, parallèlement à la révolution industrielle et technologique, une nouvelle vague de ferveur religieuse déferlerait sur notre monde? A l'époque, on croyait que la religion était «l'opium du peuple» et l'on prophétisait que les nouvelles machines finiraient par étouffer les aspirations spirituelles de l'homme. Mais c'est tout le contraire qui s'est produit.

La plupart des religions constatent un éveil spirituel chez les jeunes. Certains parents n'arrivent pas à comprendre que leurs enfants puissent s'engager dans tel ou tel mouvement religieux. Mais il suffit d'examiner ce phénomène d'un peu plus près pour se rendre compte que ce n'est pas une «fuite dans la religion», mais leur façon de réagir contre la robotisation de leur vie intérieure. Leur aspiration au recueillement, au changement, à la créativité et à la méditation provient de leur refus de vivre selon les normes d'un ordinateur.

Je ne peux porter de jugement que sur ma propre génération. En 1933 — l'année de ma naissance — Adolf Hitler a pris la pouvoir. Avec l'aide de ses idéologues, il fonda le «christianisme allemand». Ces chrétiens allemands «expurgèrent» la Bible de toute influence juive, rejetèrent une grande partie de l'Ancien Testament, la qualifiant de «doctrine sémitique», et enseignèrent «le christianisme pratique et germanique de l'action».

A cette époque, certaines églises étaient remplies le dimanche de représentants des diverses organisations hitlériennes en uniforme. Ils arrivaient par groupes à l'église, marchant au pas et arborant leurs drapeaux. Pendant le culte, les porte-drapeaux restaient au garde-à-vous près de l'autel, inclinant les drapeaux des organisations nationales-socialistes pendant la prière. Celui qui ne savait pas ce qui se passait derrière les coulisses parlait d'un réveil national: on avait fermé les maisons de prostitution, emprisonné les homosexuels, interdit la littérature pornographique. On parlait partout de la supériorité de la race aryenne et l'on croyait à la doctrine dite «sang et patrie». Des églises, comme la cathédrale de Naumburg, furent ouvertes en semaine par Hitler; à côté de la croix pendait le drapeau national-socialiste avec sa croix gammée.

Lors des congrès du parti nazi, le rituel était empreint de mysticisme. On se saluait du fameux «Heil Hitler!» Même des pasteurs levaient la main pour faire le salut hitlérien. Dans l'Eglise catholique, le Führer avait également ses partisans. Ils voyaient tous en lui un puissant allié dans la lutte contre le communisme.

Mais parallèlement, il y avait aussi l'Eglise persécutée. En 1934, le professeur Karl Barth dut émigrer en Suisse parce qu'il avait refusé de prêter serment à Adolf Hitler. A Wuppertal-Barmen, des chrétiens qui, par souci de fidélité à l'Ecriture Sainte, voulaient continuer à confesser Jésus-Christ comme leur seul Seigneur et Sauveur,

constituèrent le synode qui est devenu un peu plus tard «l'Eglise confessante».

Chez les protestants et les catholiques, Hitler rencontra dès le début de la résistance, et celle-ci ne fit que s'accroître au fur et à mesure qu'il laissait tomber son masque «chrétien» et montrait son vrai visage impie. Lui, le Führer, fit enfermer des chrétiens de l'Eglise confessante dans des camps de concentration et, tout en utilisant la formule: «Que le Seigneur ait pitié de nous!» dans la plupart de ses discours, il consultait régulièrement son astrologue, une vieille femme qui habitait près de , Braunschweig.

En 1936, pendant les Jeux olympiques de Berlin, l'Allemagne connut une nouvelle vague de ferveur religieuse qui suscita l'admiration et les applaudissements de la jeunesse du monde entier. Dès la première célébration des Jeux olympiques modernes en 1894, on avait adopté un cérémonial qui s'inspirait de la mystique de la Grèce antique. Ce rituel païen fut maintenu par la suite même par les villes olympiques hostiles au fascisme. Comme Berlin, elles firent porter solennellement le flambeau olympique, allumé à Olympie, dans le stade où allaient se dérouler les Jeux.

Pendant mes années de scolarité, on nous a initiés à l'ancienne religion germano-aryenne. Dans notre école, il n'y avait pas de Bible, mais par contre le recueil *Heldensagen, Götterring* («Légendes et mythes»). Dans les années 1944-45, de jeunes nazis, surnommés les «loups-garous», voulurent imiter les «aviateurs de la mort» japonais, en se précipitant sur les chars alliés dans l'espoir de se voir attribuer la croix de Chevalier à titre posthume. A leurs yeux, mourir ainsi au champ d'honneur était le couronnement de leur carrière. Après 1945, les jeunes de ma génération eurent de la peine à ne plus échanger le salut hitlérien, mais à se dire tout simplement bonjour.

J'étais adolescent à ce moment-là, et à cet âge, on aime avoir des exemples et des modèles. On est à la recherche d'un idéal, et l'on imite volontiers ce qui est approuvé par tous. Dans ma Thuringe natale, on me vit bientôt porter le drapeau rouge à la tête d'une colonne de jeunes communistes, défilant dans les rues de notre localité. Nous avons troqué le national-socialisme pour le socialisme international. Nous considérions l'idéal de liberté, d'égalité et de fraternité comme une des plus grandes valeurs que nous avait léguée la Révolution et nous admirions ceux de nos camarades qui avaient souffert pour leurs convictions humanitaires dans les camps de concentration. Mais je n'ai pas tardé à revenir de mon odyssée athée. J'ai pu observer comment les dirigeants du parti communiste faisaient bombance dans les palaces du parti, tandis que les simples prolétaires manquaient du nécessaire. C'est bien beau d'affirmer que «le socialiste est un homme qui fait passer l'intérêt général avant son avantage personnel», mais que vaut une telle idéologie, si, à la tête, on n'en tient aucun compte?

Ma fuite de la zone d'occupation russe en 1948 a coïncidé avec ma conversion à Jésus-Christ, et mes recherches sur le plan religieux ont pris fin, car j'ai trouvé en lui le salut et la paix avec Dieu. Cette réorientation de ma vie a eu lieu dans une cellule de prison, où j'ai découvert que Jésus était vivant, parce qu'il a exaucé mes prières. A ce moment-là, j'ai commencé à suivre les directives de l'évangile.

Ma participation à la vie d'un groupe de jeunes chrétiens m'a énormément apporté: la base d'une nouvelle espérance, une conception plus juste de la vie chrétienne et un regard plus perspicace sur l'actualité. Mes contacts avec des organisations pacifistes internationales et des objecteurs de conscience convaincus m'ont rempli d'admiration. Leur engagement et leur zèle à travailler parmi les décombres de nos villes en ruines,

pour récupérer les briques de leur ancien mortier et s'en servir ensuite dans la construction de nouvelles maisons, donnaient du poids à leur conviction.

Mais déjà la nouvelle génération n'était plus satisfaite du seul confort matériel qu'apportaient la reconstruction et le renouveau économique. Même la vogue des voyages n'a que passagèrement donné un sens à leur vie. Nombre de jeunes, après avoir été confrontés avec des ouvriers et étudiants musulmans ou avec le flot de littérature distribué par les sectes d'origine américaine, se sont posés de nouvelles questions. En ma qualité de chrétien, je me mis à comparer la doctrine avec la vie des différents fondateurs de religion. Chez Jésus, les deux s'accordaient. Mais était-ce aussi le cas chez le Bouddha, Mohamet, Bahâ U'llah ou Ali? Je découvris que si son enseignement n'était pas observé par le fondateur de la religion lui-même, c'était très beau en théorie, mais ce ne pouvait avoir le moindre impact sur ma vie.

La réaction antitechnologique du mouvement hippie, issu du bouddhisme zen, m'amena à approfondir l'enseignement du Bouddha.

La secte des Enfants de Dieu fit la une des journaux et fournit la matière de plus d'une émission télévisée.

La popularité croissante de l'usage des stupéfiants et l'insuccès des cures de désintoxication chez de nombreux drogués, l'aveu des experts qu'«un traitement médical ne peut à lui seul aider le toxicomane» et le fait que même des médecins et des psychologues se sont drogués ont amené bien des jeunes à chercher refuge dans une communauté à caractère religieux ou à se soumettre aveuglément à l'autorité du chef charismatique d'une secte.

De mystérieux gurus (maîtres spirituels) et yogis ont exercé un étrange pouvoir de fascination sur de jeunes Européens et Nord-Américains.

La visite en Europe de l'empereur japonais (teTMo)^{en} 1971 souleva la question du renouveau du shinto, et pas uniquement parmi la jeunesse européenne.

Des dévots de Hare Krishna dansèrent et psalmodièrent dans les rues de Francfort, ainsi que dans les différents pavillons de la Foire internationale du Livre.

Comme m'en informa un professeur de médecine musulman, au Proche-Orient, les fraternités islamiques sont très populaires et exercent un grand pouvoir de fascination sur les jeunes musulmans.

En Afrique, les vieilles religions animistes ont Taudience de la jeunesse. En Israël, la proportion de jeunes dans les rangs des conservateurs fanatiques va sans cesse croissant. En Angleterre, le nombre de «messes noires» célébrées dans les églises de Satan a fortement augmenté ces dernières décades, et en Amérique du Sud, la secte spirite de la Macumba est beaucoup plus influente que la plupart des Eglises chrétiennes.

En Amérique du Nord et en Amérique centrale, les Indiens ont fondé leur mouvement d'indépendance sur leurs anciennes traditions cultuelles, et en Chine, le bulldozer de la révolution culturelle a été mis au rancart.

Le film d'épouvante américain *L'Exorciste* n'a pas seulement rempli les caisses des cinémas, mais a suscité des questions sur la réalité du monde spirituel.

A Téhéran, les partisans de l'ayatollah Khomeiny et de la révolution islamique dont il fut l'instigateur ont retenu au nom d'Allah des otages américains pendant plus d'un an, bien que leur prophète, Mahomet, ait dit dans ses surates de protéger les chrétiens.

Pourquoi Jésus et pas un autre?

L'homme ne peut pas vivre sans Dieu. Il n'ignore pas qu'il y a un Créateur. Même si parfois il le nie, il a l'intuition

que le monde ne doit pas son origine au hasard. C'est Voltaire qui a forgé la formule: «La religion est l'opium du peuple.» Karl Marx et Lénine l'ont reprise, contredisant ainsi leur propre enseignement sur l'évolution dialectique de la matière, «mère de l'univers».

Nous constatons les faits suivants:

1. L'athéisme est l'idéologie du matérialisme et fait des adeptes presque uniquement dans les pays industrialisés. Même Hô Chi Minh, le fondateur de la République populaire du Viêt-nam, croyait à une vie après la mort. Dans son testament, dont Lê Duan, premier secrétaire du parti communiste nord-vietnamien, a fait lecture devant plus de 100 000 personnes et les dirigeants communistes du monde entier, se trouve la phrase suivante: «Au cas où j'irais rejoindre Karl Marx, Lénine et les autres camarades révolutionnaires, je laisse ces lignes, afin que le peuple, mes camarades du parti et mes amis de par tout ne soient pas trop tristes.» (*Die Welt*, 9 septembre 1969).

2. La science moderne n'est pas en mesure de nier l'existence de Dieu. Les scientifiques sont conscients des limites de leurs connaissances lorsqu'il s'agit d'événements contingents, comme l'origine du monde.

3. Dieu n'est pas un concept philosophique. Celui qui refuse de tenir compte de la révélation de Dieu en la personne de Jésus-Christ peut à la rigueur échafauder quelques «preuves de l'existence de Dieu», mais il n'arrivera pas à une idée précise de Dieu.

4. Les religions sont souvent une échappatoire, un moyen de s'en tirer, quand on est aux prises avec les problèmes de la vie. On cherche le contact avec la Divinité (avec Dieu ou avec les mânes des ancêtres) dans l'espoir de trouver un sens à la vie ou une protection contre le malheur. La religion repose sur l'effort de l'homme: celui-ci doit faire des offrandes, jeûner, prier,

avoir un© conduit© moral©msnt irréprochabl©. C©ci explique le manque d'assurance, et souvent la peur de ses adeptes. Ils ne peuvent jamais savoir si la Divinité leur est favorable, s'ils ont fourni suffisamment d'efforts ou s'ils sont assez bons pour être agréés par elle.

5. L'enseignement de Jésus-Christ n'est pas une religion, mais une «bonne nouvelle» (c'est le sens même du mot évangile) pour ceux qui ont reconnu que leurs propres efforts ne suffisent pas pour devenir «bons».

A certains, ces remarques sembleront un peu trop tranchées, mais si l'on étudie à fond les religions, on finit par se rendre compte qu'elles demandent toutes beaucoup de l'homme, sans lui apporter pour autant l'aide dont il a besoin pour surmonter les difficultés qu'il rencontre.

Nous chrétiens apprécions le haut niveau de nombreuses religions. Elles font parfois preuve d'une sagesse pratique et de valeurs morales tout à fait remarquables. Mais elles sont toutes centrées sur l'effort de l'homme. Or, pour peu qu'on se connaisse soi-même, on découvre bien vite que la bonne volonté a des bornes.

C'est pourquoi les fondateurs des différentes religions n'ont pas pratiqué eux-mêmes ce qu'ils ont prêché.

Un seul a vécu
ce qu'il a enseigné: c'est Jésus-Christ.
Il aimait,
parce qu'il est l'amour personnifié.
Il annonçait la vérité,
parce qu'il est lui-même la vérité.
Il nous offre le pardon,
parce qu'il nous l'a acquis au prix de sa vie.
Nous pouvons espérer en lui,
parce qu'il a triomphé de la mort et vaincu le mal.
Cela peut paraître très intolérant,
sommes pas contentés d'adopter
mais nous ne nous

une idée chrétienne.

Ayant fait le pas de la foi, nous avons expérimenté la puissance de Dieu, contenue dans les paroles de Jésus, et notre vie en a été marquée et renouvelée. Grâce à Jésus, nous avons été délivrés du poids de nos fautes, et nous avons trouvé la paix intérieure, ainsi que la force d'aimer notre prochain.

Outre la baisse du pouvoir d'achat et l'augmentation du chômage, un des signes de la récession est l'absence d'espoir, surtout chez les jeunes. Or, c'est de telles périodes d'instabilité économique qu'aiment profiter les adeptes des sectes et des autres religions.

Si l'on cherche à comprendre le monde et son histoire d'un point de vue purement matérialiste, on n'obtiendra qu'une réponse partielle. La plupart des conflits qui ont secoué le monde n'ont pas eu de mobiles d'ordre idéologique, mais ont été déclenchés pour des raisons religieuses qui ont souvent mené à des guerres tribales, nationales ou internationales.

J'ai essayé de présenter chaque religion sous sa forme originelle, en omettant volontairement les nombreux groupes et groupuscules schismatiques. Chaque exposé a été vérifié, soit par un ancien adepte de la religion en question, soit par un spécialiste qui a longtemps vécu dans le pays où elle est le plus répandue.

Il y a un contraste frappant entre la religion et l'évangile. La religion a son origine dans l'homme. Mais dans l'évangile, c'est Dieu lui-même qui s'adresse à l'homme. Il lui propose la liberté et le pardon de ses péchés que Jésus lui a acquis par sa mort et qu'il peut accepter ou refuser.

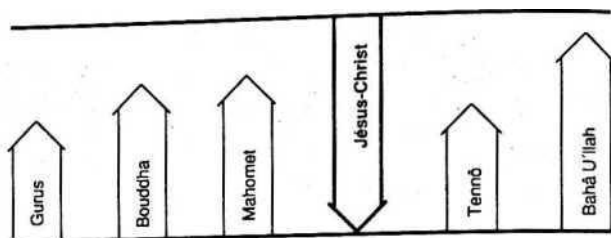
Avec la chute a commencé la religiosité de l'homme: «Vous serez comme Dieu.» (Genèse 3,5) Dans son introduction à l'épître aux Romains, le professeur de théologie Karl Barth surnomme Eve «la première personnalité religieuse».

Toute recherche de la faveur de Dieu est une démar

che religieuse. La foi biblique, elle, consiste à examiner et à exécuter les directives divines.

L'ÉVANGILE
Dieu vint vers l'homme

Les RELIGIONS
L'homme essaie d'aller
vers Dieu



Je voudrais que ce livre soit la confession personnelle de ma foi en Jésus-Christ. Tout en indiquant les raisons pour lesquelles je crois en lui, je ne voudrais déprécier aucune religion, ni sous-estimer ses effets sur le plan éthique. Je sais qu'il existe des hommes exemplaires dans d'autres religions. Mais je souhaiterais simplement montrer pourquoi aucune des autres religions ne peut exercer sur moi le même attrait que l'évangile de Jésus-Christ, tel qu'il apparaît dans la Bible.

Je me réjouis du nombre impressionnant de lettres que m'ont adressées de jeunes chrétiens du monde entier. Ce livre est utilisé par nombre d'églises et de groupes de jeunes pour donner un aperçu de la foi de ceux qui ne connaissent pas l'évangile de Jésus-Christ.

Mon désir est de motiver mes lecteurs à chercher à mieux comprendre les adeptes d'autres religions pour mieux pouvoir leur expliquer l'essentiel du message de la bonne nouvelle, de l'évangile.

Les religions non chrétiennes en Europe

(extraits d'une conférence du Dr. Adolf Köberle)

Lorsqu'on parle à l'homme d'aujourd'hui des vérités de l'évangile, sa réaction est presque toujours la même:

«Comment osez-vous présenter l'évangile comme message de salut au monde entier, alors qu'il existe en dehors du christianisme tant de mouvements religieux de grande envergure, qui ont parfois une histoire et une culture bien plus anciennes que la vôtre?»

Au moyen-âge, le commun des mortels était beaucoup moins préoccupé par ce genre de question qu'à notre époque. Car au 14^e ou au 16^e siècle, on ignorait tout des religions non chrétiennes. Les juifs vivaient en ghetto, accablés du reproche d'avoir crucifié le Sauveur du monde. L'islam était la seule religion à laquelle on se heurtait, lors des croisades et des guerres avec la Turquie. Mais le conflit politique et militaire était si violent qu'on ne pensait même pas que cette religion étrangère méritait d'être prise au sérieux.

Ce n'est qu'au siècle des lumières que la question des rapports entre le christianisme et les autres religions a commencé à se poser sérieusement. Le 18^e siècle a continué à rendre hommage à la personne de Jésus. On l'admirait et on l'appréciait pour sa vie morale d'un très haut niveau, un peu comme on estimait Socrate ou Sénèque. Mais on commençait à se demander si d'autres fondateurs de religion ne méritaient pas le même hommage que Jésus de Nazareth. Dans son drame *Nathan le Sage*, Lessing donna une réponse à cette question, en racontant la célèbre fable des trois bagues. Un père avait trois fils qui lui étaient aussi chers l'un que l'autre. Sentant venir sa fin, il les appela à tour de rôle à son chevet et offrit à chacun une bague. Après la mort du père, lecture fut faite de son testament qui spécifiait que le fils qui présenterait la bague la plus précieuse aurait l'héritage. Lorsque l'un après l'autre, les trois fils s'avancèrent pour montrer leur bague, on ne sut à qui donner la préférence, parce que leurs bagues étaient toutes d'égale valeur. «La vraie bague s'était perdue.» Lessing voulait donner une leçon de tolérance religieuse: Moïse, Jésus et Mahomet

méritent le même respect. On n'a pas le droit de monter l'un contre l'autre. Le judaïsme, le christianisme et l'islam sont mis sur le même plan.

Lessing a frayé la voie à une discipline scientifique qui a vu le jour vers la fin du siècle dernier: l'étude comparative des religions. Chercheurs et savants, historiens et archéologues se penchèrent alors avec délice et sérieux sur le monde des religions, réunissant peu à peu une documentation prodigieuse. Dès le début, deux maisons d'édition allemandes, l'*Insel Verlag* et le *Verlag Eugen Diederich* se mirent au service de la nouvelle science en publiant dans de très beaux ouvrages les écrits religieux des différents peuples du monde. Désormais, on pouvait voir sur la table de chevet des gens cultivés, en plus du Nouveau Testament et du recueil de cantiques, une collection des discours du Bouddha, les livres sacrés de l'Inde, les *Upanishad* et le *Bhagavad-gîtâ*, et un traité mystique du philosophe chinois Lao Tzu, intitulé *Tao-tê ching*. On s'émerveillait devant le haut niveau moral de la vie de famille, de l'amitié et de la vie gouvernementale dans la Chine ancienne. Mais avant tout, le pessimisme qui régnait en Occident autour des années 1900 se sentait en accord parfait avec les quatre nobles vérités du bouddhisme dont la première peut se traduire ainsi: «Comme l'eau de mer a un goût de sel, la vie a un goût de souffrance. Vivre, c'est souffrir.»

Les missionnaires piétistes qui, sous l'inspiration d'August Hermann Francke et du comte von Zinzendorf, quittèrent Halle, il y a deux siècles et demi, pour aller sur leur champ de mission, ressentaient vivement le contraste entre l'évangile du salut et «le paganisme égaré et aveugle». Ils utilisaient sciemment cette expression nette et tranchée, sans trop chercher à la nuancer. Le sentiment de la prééminence de leur tâche engendrait chez eux un engagement et un esprit de sacrifice extraordinaires.

Mais actuellement, on rejette complètement cette conception des choses. On affirme qu'il s'agit d'un chauvinisme naïf, fréquent chez les gens qui n'ont jamais quitté leur clocher. Il faut en tout cas que nous soyons au clair sur un point: le fait qu'à notre époque, tant de personnes gardent leurs distances par rapport à nos milieux chrétiens est dû, non à leur désir de mener une vie déréglée et de se dérober ainsi aux exigences de l'évangile, mais à la relativisation de la «vérité chrétienne», suite aux conclusions de l'étude comparative des religions. Le christianisme est présenté comme *une* vérité parmi tant d'autres, mais on ne veut plus lui reconnaître ce caractère unique et absolu qui ressort de la parole de Pierre, rapportée dans le livre des Actes des apôtres et adressée aux chefs du peuple juif à Jérusalem: «Il n'y a de salut en aucun autre; car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devions être sauvés.» (4,12)

Aujourd'hui, la tendance est d'associer les différentes religions à certaines régions ou cultures et de les y restreindre. On en trouve un exemple frappant dans *Le journal de voyage d'un philosophe*, rédigé par le comte Hermann von Kayserlingk. Ce philosophe balte a fait, deux ans avant le début de la Première Guerre mondiale, un voyage à travers le monde, avec l'intention de se mettre au diapason de tous les phénomènes religieux qu'il rencontrait sur sa route. Il est arrivé à la conclusion que l'islam était la religion idéale pour l'Arabie, que la religion de Moïse cadrerait parfaitement avec le Sinaï et la Palestine, et que, si nous vivions dans la chaleur torride des rives du Gange ou de l'île de Ceylan, nous serions tous bouddhistes! Le christianisme, par contre, avec son éthique centrée sur l'amour, telle que Jésus l'a concrétisée dans la parabole du bon Samaritain, serait particulièrement bien adapté aux pays nordiques. Il est évident que si l'on a une telle conception des choses,

on finit par tout relativiser. Et l'on ne se sent alors plus ni autorisé ni motivé à évangéliser le monde.

Ce point de vue s'est aussi répandu en Extrême-Orient. On sait que le *Mahâtma* Gândhi, le précurseur du mouvement de libération indien, appréciait beaucoup le sermon sur la montagne. Mais il disait de Jésus: «Il n'est pour moi que l'un des rayons de la gloire de Dieu. Je ne le place pas sur un trône isolé.» Un poète indien, qui a fait une tournée de conférences en Europe dans l'entre-deux-guerres, affirmait: «A mon avis, Dieu est très généreux dans le partage de son amour. Ses rapports avec les hommes ne se restreignent pas à une impasse, qui s'arrêterait à un moment précis de l'Histoire.» De toute évidence, ce point de vue refuse à Jésus le droit à la suprématie qu'il a revendiqué dans l'Evangile de Jean, en disant: «Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.» (14,6) On veut bien qu'il soit *un* chemin, *une* porte menant au cœur de Dieu - n'importe quel hindou pieux l'admettra volontiers, peut-être même avec enthousiasme. L'Inde se délecte d'ailleurs de ce genre de langage imagé. On dira donc que Jésus est une perle du collier de Dieu, une note de la flûte dont joue la Divinité. Jésus devrait en quelque sorte accepter de figurer dans une espèce de Walhalla religieux où on lui a réservé une place d'honneur à côté des fondateurs des différentes religions du monde - Bouddha, Mahomet, Socrate et Platon. Mais il ne faudrait surtout pas dire de lui ce que l'apôtre Paul a écrit un jour dans sa lettre aux Philippiens: «Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.» (2,9-11)

Les fondateurs de religion et Jésus-Christ **Satan, le père de la superstition et de l'occultisme**

La superstition est la religion la plus ancienne au monde. Des pratiques occultes comme le spiritisme, la magie noire et la magie blanche, les messes noires, la cartomancie, les tables tournantes, la radiesthésie, l'horoscope ne sont que des ersatz de la foi au Dieu de la Bible.

En effet, toute personne qui n'est pas en relation étroite avec Dieu tombe au pouvoir de Satan, l'ange déchu; elle se laisse duper par ce séducteur qui lui fait croire qu'elle peut, à l'égal de Dieu, être son propre maître. En fait, Satan sait fort bien que l'être humain ne peut rester dans la neutralité. Car, comme le disait Martin Luther: «L'homme est toujours mené, soit par Dieu, soit par Satan.»

Jésus appelle Satan «le père du mensonge» (Jean 8,44). Il est si habile à tromper qu'il réussit même à faire croire à sa non-existence. Mais l'homme, incapable de vivre avec le néant et parfaitement conscient que la neutralité n'est qu'un mirage, se forge son propre dieu. Sa conscience, son sens de la justice, sa connaissance de la nature, oui, toute sa pensée, sa volonté, son affectivité - autrement dit, son âme tout entière - recherchent le «toi», non seulement dans le monde visible, mais aussi dans le monde invisible. S'il ne veut pas du Dieu révélé dans la Bible, il se tournera vers les puissances occultes (occulte veut dire: caché, secret, surnaturel). S'il ne veut pas de l'évangile, il se réfugiera dans la religion. (L'évangile est la «bonne nouvelle» de l'incarnation, de la vie, de la mort, de la résurrection et du retour de Jésus-Christ,

19

annoncée dans la Bible.) Comme le disait Emmanuel Geibel (1815-1884), philosophe et théologien bien connu: «Lorsqu'on ferme la porte à la foi, la superstition entre par la fenêtre.» La chute de l'homme est devenue possible le jour où il a cru aux paroles du tentateur. Les conséquences de sa crédulité furent l'expulsion du jardin d'Eden, la misère, la faim, la souffrance, le meurtre et la guerre.

Plus l'homme s'embourbe dans l'impiété, plus il recherche un sauveur qui l'arrache à la perdition. Satan lui offre ses services et, déguisé en «ange de lumière» (!! Corinthiens 11,15), l'attire dans des ténèbres plus épaisses, pour mieux exercer son emprise. L'homme, qui a été placé comme roi de la création dans un monde harmonieux, a préféré opter pour le chaos du diviseur (sens étymologique du mot diable), sans pour autant être prêt à l'admettre. Car, comme le disait Goethe dans *Faust*: «Les gens ne remarquent jamais la présence du diable, même lorsqu'il les tient au collet.» De naissance, tout homme est sous l'empire de Satan. Dieu seul peut le délivrer du péché et lui faire la grâce de devenir enfant de Dieu.

Qui ne s'attache pas à Dieu reste lié à Satan. Celui-ci offre à l'homme des succédanés pour tout ce qui lui vient de Dieu:

- pour la Bible, les livres de magie, le tirage des cartes et de l'horoscope, les tables tournantes, etc.
- pour la prière, l'incantation ou le sortilège,
- pour l'église, les cercles occultes ou spirites,
- pour la guérison par la foi, la conjuration magique.

Mais ce que Satan ne peut pas offrir, c'est la paix intérieure que possède le croyant qui a été délivré du péché. C'est la que l'on peut voir son vrai visage: angoisse, horreur, dépression, manies, perversion, suicide, agressivité sont les fruits hideux de l'action satanique. On estime que dans certains pays, il y a dix fois plus d'églises

sataniques (ou de cercles spirites) que d'églises évangéliques. Ceci s'applique en particulier au continent américain et à l'Europe occidentale.

Dans les pays dits socialistes, où l'on enseigne le matérialisme dialectique, on ne s'intéresse pas uniquement à la matière. En Union soviétique, on poursuit depuis le début des années trente des recherches sur les phénomènes parapsychologiques. Depuis 1960, l'Université de Leningrad dispose d'un «Institut de recherche sur les effets psychiques à distance». Léonid L. Wassiljew, mort en 1966, était un des parapsychologues les plus connus de cet institut.

Dans les autres parties du monde, le fétichisme exerce son emprise sur des peuplades entières et pratiquement toutes les religions sont entachées de pensées démoniaques.

Satan se fait bien payer pour les pratiques superstitieuses qu'il inspire. Les films comme *L'Exorciste*, dont ces questions sont les thèmes, sont des mines d'or. Les astrologues, les cartomanciennes, les guérisseurs et les voyantes, bref tous les praticiens de l'occultisme font d'excellentes affaires. Et la superstition pénètre dans tous les milieux. Certains intellectuels qui prétendent ne pouvoir croire la Bible ne se marieraient pour rien au monde un vendredi treize, font le signe de croix à la vue d'un chat noir qui traverse la rue de gauche à droite et, au lieu de la ceinture de sécurité, accrochent un porte-bonheur dans leur voiture.

Il ne faut pas s'étonner qu'au début des années soixante-dix, il y eut, en même temps que le mouvement des «Jésus People» en Amérique, un rebondissement général du satanisme et de ses messes noires.

Nul ne peut cependant s'occuper de ces choses, ne serait-ce qu'en allant voir un film diabolique comme *L'Exorciste*, sans y laisser des plumes. On est comme entraîné dans un tourbillon infernal et précipité dans les

profondeurs du désespoir, où la vie n'a plus aucun sens. Dieu dit dans sa Parole: «Si une personne se tourne vers ceux qui évoquent les morts ou vers ceux qui prédisent l'avenir, pour se prostituer avec eux, je tournerai ma face contre cette personne et je la retrancherai du milieu de son peuple.» (Lévitique 20,6) Dans le livre de l'Apocalypse, il range les magiciens et les idolâtres dans la même catégorie que les pires dépravés et les plus abominables malfaiteurs et les voue à la damnation éternelle.

Seul l'homme qui a été délivré des griffes de Satan par la puissance du sang de Jésus-Christ peut dire combien les chaînes diaboliques sont pesantes. Et ce n'est qu'en s'abandonnant de plein gré à Jésus-Christ que l'on échappe pour de bon à l'esclavage de Satan, ainsi qu'à l'emprise de la superstition et de l'occultisme.

Bouddha, l'Eveillé du bouddhisme

Vers le milieu du 6^e siècle av. J.-C., un garçon naquit dans le Népal, au nord de l'Inde. On lui donna le nom de Siddharta, auquel on ajouta plus tard celui de son clan, Gautama. Ses ancêtres, les souverains de la tribu des Sâkya, avaient fait de cette région fertile au pied de l'Himâlaya un grenier de riz. Dans les rues étroites de Kapilavastu, leur capitale opulente, se pressaient marchands, éléphants et chariots.

Le père de Siddharta Gautama résidait là avec sa cour. Il gouvernait le peuple et le pays des Sâkya. La mère de Gautama mourut une semaine après sa naissance, et, d'après la tradition, l'enfant fut élevé par sa sœur Mahâpajapati. Il grandit dans le faste et le luxe, connut une jeunesse sans l'ombre d'un souci et reçut une bonne éducation. Plus tard, il raconta lui-même que son père possédait trois palais, un pour l'hiver, un autre pour l'été et un troisième pour l'automne.

C'est en pratiquant le noble sport du tir à l'arc que Gautama rencontra celle qui allait devenir sa femme, la princesse Yashodara. De leur union naquit un fils, Rahula.

A l'âge de 29 ans, le jeune prince sortit un jour subrepticement du palais. Tandis qu'il parcourait les rues de Kapilavastu, il fut pour la première fois de sa vie confronté à la souffrance d'autrui. Il vit successivement un malade, un vieillard et un mort, et, horrifié, il se serait écrié: «Malheur à celui qui naît homme et à qui de telles souffrances sont réservées!» Ayant rencontré Baltama, un moine hindou, il crut que seul l'ascétisme pouvait libérer l'homme de la souffrance inhérente à la fugacité de son existence. Il ne trouva plus de repos, et la vie qu'il menait au palais de son enfance, dans l'opulence et les plaisirs, finit par lui répugner. Une nuit, il abandonna femme et enfant pour mener l'existence vagabonde d'un moine mendiant, dans l'espoir de trouver ainsi la libération de la souffrance. Gautama, devenu ascète, se fit raser la tête et le visage, et revêtit la toge couleur safran des moines. Pendant sept ans, il se fit instruire par deux maîtres qui l'initièrent à la philosophie, à l'ascèse et au mystère du nirvâna. Insatisfait, il les quitta pour mener dans les forêts une vie de privation, jeûnant et se mortifiant pour parvenir à la paix intérieure à laquelle il aspirait ardemment.

Cinq autres ascètes vivaient dans son entourage, admirant sa ténacité. Le jour où il leur parla de son «éveil», ils voulurent devenir ses disciples. Mais lorsqu'au bout de six ans de vie ascétique, n'ayant plus que la peau et les os, il reconnut avoir fait fausse route en se mortifiant et décida d'y renoncer, ses compagnons l'abandonnèrent: il avait dévié de ses principes. Pourtant, une nuit, il reçut l'éveil dont devait procéder tout son enseignement. Les jambes croisées, il était assis, immobile, sous un figuier pipai à Bodh-Gayâ, près de Bénarès. Plongé dans la méditation, il eut des visions dont certaines

furent effrayantes. Le 49^e jour, après avoir traversé les différents stades du détachement de soi et de son conscient, survint l'éveil. Il était arrivé au terme de son errance inquiète: ayant appris la cause de la souffrance, il crut du même coup être capable de la vaincre. L'arbre fut dès lors appelé *Bodhi* («arbre de l'éveil»), et Gautama lui-même reçut le surnom de *Bouddha* («l'Eveillé»).

Pendant quarante-cinq ans, le Bouddha parcourut le nord de l'Inde, en particulier l'ancien Etat indien du Bihar, comme prédicateur itinérant, tout en s'adonnant à la contemplation. Il fit de nombreux adeptes, bien qu'il estimât que son enseignement ne convenait qu'à une élite. Des communautés monastiques se constituèrent et des monastères furent construits. Peu avant sa mort à l'âge de quatre-vingts ans, il rassembla ses disciples pour leur prêcher une dernière fois la fugacité de toutes choses. Après sa mort, il fut incinéré avec les honneurs réservés aux rois devant les portes de la ville de Kusinagara; princes et nobles, appartenant à huit clans différents, se partagèrent ses cendres.

Ananda fut un des plus grands disciples du Bouddha. C'est sur ses notes et ses citations, parfois littérales, des paroles du Bouddha que s'appuie la tradition bouddhiste primitive. Il nous a ainsi transmis une des dernières paroles du maître vénéré à ses disciples, par laquelle il leur enjoignait de ne pas chercher refuge auprès de la Divinité et de ne pas le révéler ni le représenter comme un dieu. Cependant, avec l'expansion du bouddhisme, ce fut le contraire qui se produisit: dans les temples bouddhistes, les bouddhas pullulent.

Le Bouddha n'avait pas l'intention de fonder une nouvelle religion. Son «éveil» était d'ordre purement philosophique. Il n'a jamais prôné la foi en Dieu ni parlé d'un Créateur. Il s'est distancié de toute croyance à un dogme ou à une autorité divine. L'homme est entièrement livré à lui-même et à la connaissance qu'il a acquise. Le

Bouddha ne voulait pas non plus être lui-même vénéré comme dieu. Il se considérait comme un maître à penser, enseignant une sagesse qui était le fruit d'une profonde réflexion. C'est la raison pour laquelle il avait interdit qu'on fasse des représentations de sa personne.

Il n'a jamais oublié l'impression que lui fit, dans sa trentième année, son premier contact avec la vieillesse, la maladie et la mort. Lorsqu'il abandonna femme et enfant pour s'adonner à la vie errante d'un moine mendiant, il consacra sept années de sa vie à la réflexion sur l'origine de la souffrance. Car il cherchait le moyen de la vaincre. C'est ainsi qu'il découvrit les « quatre nobles vérités : la noble vérité sur la souffrance, la noble vérité sur l'origine de la souffrance, la noble vérité sur la suppression de la souffrance et la noble vérité sur le chemin qui mène à la suppression de la souffrance.

1. *La noble vérité sur la souffrance.* La naissance est souffrance. La vieillesse est souffrance. La maladie est souffrance. La mort est souffrance. La présence de ce que l'on n'aime pas est souffrance. L'absence de ce que l'on aime est souffrance. La non-satisfaction de ses désirs est souffrance. L'attachement aux cinq éléments qui constituent le moi de l'homme (corps, sentiments, sens, idées et conscience) est souffrance.

La cause première de la vieillesse, de la maladie et de la mort est la naissance. Celle-ci est provoquée par l'humain en nous, qui lui-même provient de notre conscient. Notre conscient est le produit des forces latentes de notre inconscient. Et celles-ci ont leur racine dans l'erreur ou l'ignorance. C'est elle qu'il faut abolir si l'on veut supprimer ce qui en résulte, entre autres la souffrance. Telle est la rédemption prônée par le bouddhisme.

2. *La noble vérité sur l'origine de la souffrance.* Elle a sa racine dans le désir. L'homme a soif d'être. Il brûle du désir, de la convoitise, du besoin de puissance. Il est consumé par la haine. Il aspire à l'ascèse, et même au

suicide. Le désir le mène de réincarnation en réincarnation.

3. *La noble vérité sur la suppression de la souffrance.* On la supprime en maîtrisant le désir. La soif de vivre est étanchée dès que l'homme cesse de convoiter, dès qu'il n'éprouve plus de désir.

4. *La noble vérité sur le chemin qui mène à la suppression de la souffrance.* On supprime la souffrance en suivant «le noble octuple sentier». Il comprend huit consignes décrivant la conduite (a-e) et la voie du salut (f-h) prônées par le bouddhisme.

a) L'opinion juste, c'est-à-dire l'adhésion aux «quatre nobles vérités».

b) La décision juste, c'est-à-dire l'intention d'éviter tout ce qui pourrait causer de la souffrance à un autre être vivant (d'où la protection des animaux et le renoncement à la possession d'esclaves).

c) La parole juste, qui implique le refus du mensonge et de la calomnie.

d) L'action juste, qui implique le rejet du vol, de la fornication et du meurtre.

e) La vie juste, qui englobe les quatre premières parties du «noble octuple sentier». Les métiers de boucher, de chasseur, de pêcheur, de marchand de vin et de drogue, de gardien de prison, de bourreau et de gangster sont cause de souffrance pour d'autres êtres vivants. Celui qui les exerce ne peut donc pas mener une vie droite.

f) L'effort juste, qui consiste à veiller sur ses propres pensées et à acquérir la paix intérieure; à repousser le mal présent et à empêcher le mal encore inexistant d'éclore.

g) La concentration juste, qui exige une certaine discipline dans les exercices de respiration et de méditation.

h) La contemplation juste, qui nécessite l'effacement de la pensée, l'affranchissement de toute sensation et

de toute conception liée à l'espace et au temps. Elle permet à celui qui s'y livre de voir ce qui se cache derrière les apparences.

D'après le Bouddha, tout est éphémère (*annica*). «Chaque floraison est suivie d'un dépérissement, chaque gain est suivi d'une perte, chaque vie est suivie de la mort», affirme un vieux proverbe bouddhiste. Le monde est en continuelle mutation. Toutes les manifestations de la vie sont relatives. C'est donc devant une tombe que l'on peut le mieux méditer sur la fugacité de la vie.

Tout est irréel (*annatta*). «De ce qui est mutation constante, nul ne peut dire: <ceci est à moi> ou <cela, c'est moi>», enseignait le Bouddha. C'est par erreur que l'on prend conscience de son moi. Le moi, la vie, ma personne sont «non-moi», illusion, apparence. Le vrai moi échappe à notre investigation. On ne peut rien affirmer à son sujet. L'enseignement du bouddhisme est purement négatif. Il dit uniquement ce que le moi n'est pas - pas un mot sur ce que le moi est en réalité. Celui qui est convaincu de l'absence de toute réalité ressemble à un acteur qui joue sciemment son rôle mais sait parfaitement qu'il n'est pas la personne qu'il représente.

Tout est souffrance (*dukkha*). «Frères, je n'enseigne qu'une seule chose: la souffrance et la libération de la souffrance», déclarait le Bouddha. A cela on reconnaît que le bouddhisme est tout de même plus qu'une philosophie. Il indique à l'homme exposé à la souffrance, aux rigueurs de la vie et de la mort, un chemin de salut. La religion bouddhiste veut l'aider à vivre, en lui montrant le moyen d'être délivré de la vie.

Après la mort commence une nouvelle vie pour l'homme. Selon que ses œuvres ont été bonnes ou mauvaises, le défunt se réincarne dans un démon, un animal, un homme ou un dieu. Le *karma* est la loi inexorable de la rétribution qui détermine le cycle des renaissances. C'est d'ailleurs ce qui rend la vie si misérable - après

la mort, une nouvelle vie de souffrance attend l'être humain, et ainsi de suite, indéfiniment.

Il n'existe qu'un moyen d'échapper à ce cycle ininterrompu de naissances et de renaissances (*samsâra*), c'est de parcourir le «noble octuple sentier». Celui qui a reconnu que les joies et les peines que lui réserve la vie ne le concernent absolument pas, celui-là a atteint le but (*nirvâna*). C'est un état où tout est autre que dans le monde phénoménal. Il échappe entièrement à ceux qui sont encore pris dans le cycle interminable de l'existence. Il ne peut être connu et vécu que par ceux qui sont parvenus au but. Quand un homme a atteint le nirvâna, sur lequel le Bouddha a d'ailleurs interdit que l'on spéculé, il peut quitter ce monde. L'image souvent utilisée pour le nirvâna est celle de la flamme en train de s'éteindre.

D'après le bouddhisme primitif, peu nombreux sont ceux qui ont une chance d'atteindre le nirvâna. Très tôt, des communautés de moines se sont formées, regroupant ceux qui avaient commencé à parcourir le «noble octuple sentier».

«C'est aux humbles que convient cet enseignement, et non aux orgueilleux aimant montrer leur supériorité.

C'est à ceux qui se contentent de peu, et non aux perpétuels mécontents, que convient cet enseignement.

C'est aux solitaires, et non à ceux qui aiment la compagnie, que convient cet enseignement.

C'est aux forts, et non aux faibles, que convient cet enseignement.

C'est à ceux qui ont l'esprit en éveil, et non à ceux qui vivent sans réfléchir, que convient cet enseignement.

C'est à ceux qui savent se concentrer, et non à ceux qui ne réussissent pas à se recueillir, que convient cet enseignement.

C'est aux sages, et non aux insensés qui ne pensent jamais à la fugacité de tout ce qui tombe sous le sens,

que convient cet enseignement.

C'est à ceux qui cherchent à vaincre le monde, et non à ceux qui en sont les esclaves, que convient cet enseignement.»

Le bouddhiste qui prend sa foi au sérieux et veut se joindre à une communauté doit faire le vœu suivant: «Je cherche refuge auprès du Bouddha, de son enseignement (*Dhamma*) et de la communauté de ses moines (*Saṃgha*).»

P.G. Möller

Mahomet, le Prophète de l'islam

Mahomet («le loué») naquit à La Mecque vers 570 ap. J.-C. La Mecque était située à un carrefour de plusieurs chemins caravaniers importants. Au centre de la ville se trouvait la Ka'ba, édifice cubique abritant la pierre noire - sans doute un météorite - qui a dû servir de fétiche aux Arabes de l'époque pré-islamique, une source sacrée et un oracle païen. De nombreux pèlerins visitaient ce sanctuaire, et la famille de Mahomet jouissait du privilège de leur distribuer l'eau sacrée de la fontaine Zenzem. Abdallah, le père de Mahomet, mourut vraisemblablement avant la naissance du garçon; Amina, sa mère, qui faisait partie de la grande famille mecquoise des Hâshim, tomba après son veuvage dans l'indigence, et mourut très jeune.

L'enfant fut élevé par son oncle, Abû Tâlib, mais ne reçut aucune instruction - il n'apprit ni à lire ni à écrire. Adolescent, il fut obligé d'accompagner des caravanes comme chamelier. Ces voyages d'affaires l'amènèrent jusqu'en Palestine, où il connut non seulement des juifs, mais aussi des moines chrétiens dont les récits et certains enseignements se gravèrent dans sa mémoire. Il fut particulièrement impressionné par leurs des

criptions du Jugement dernier et de l'enfer. Mahomet entra finalement au service de Khadīja, riche veuve commerçante qui l'envoya accompagner ses caravanes en Syrie. Il devint son homme de confiance et finit par l'épouser, bien qu'elle eût quinze ans de plus que lui. Elle lui donna trois filles.

A l'âge de quarante ans, il se retira dans le désert proche de La Mecque, où il mena une existence d'ascète et se livra à la méditation dans une caverne du mont Hira. Le ciel étoilé et les vastes étendues désertiques l'enchantaient. C'est là qu'il eut sa première vision, au cours de la «nuit sainte», vers la fin du mois du ramadan. Il vit un messenger mystérieux qui se tenait dans la caverne, un rouleau d'étoffe couvert de signes dans les mains, et qui lui ordonnait d'en faire la lecture. Au dire de sa femme, il se serait agi de l'archange Gabriel. Lorsqu'il rentra chez lui et se mit à parler de ses «révélation» à ses proches, ils le tinrent pour fou. Lui-même se croyait possédé par un démon du désert, un «djinn». La révélation qu'il avait reçue ne le laissait plus en repos. Il n'arrivait pas à trouver la paix intérieure et nourrissait des pensées suicidaires.

Il retombait en extase dès qu'il sentait l'approche d'une nouvelle révélation coranique. Saisi de frissons, il la recevait en gémissant, en râlant, en criant «comme un veau qui mugit». Son message ne fut pas accepté par les gens de sa tribu: seuls Khadīja, son neveu Ali, un de ses amis et quelques esclaves y ajoutèrent foi.

Au début, Mahomet et ses compagnons furent persécutés. Mahomet quitta donc La Mecque et s'enfuit avec deux cents disciples à Médine, le 16 juillet 622. L'année de sa fuite («hégire» ou émigration), devint l'an I du calendrier musulman. Il réussit à s'imposer comme chef aux habitants de Médine qui acceptèrent son enseignement. Au printemps 623, il attaqua avec trois cents musulmans une importante caravane appartenant aux

gens de sa tribu qui l'avaient insulté. On envoya des renforts aux marchands, mais bien que se trouvant alors face à une armée d'un millier d'hommes, Mahomet gagna la bataille. Ceci l'encouragea à s'engager dans la «guerre sainte». Désormais, c'était par le fer et le feu qu'il allait propager sa doctrine.

Après la mort de Khadija, Mahomet se laissa complètement aller et connut une véritable déchéance morale. Il avait limité à quatre le nombre d'épouses autorisées, mais lui-même en eut au moins dix dans son harem, dont la femme de son fils adoptif Zaïd.

Ses contemporains n'en ont cependant pas pris ombrage; ils sont même allés jusqu'à admirer ses prouesses, le nombre de femmes étant, depuis l'époque de Salomon, un des signes extérieurs du pouvoir. Mais le droit d'avoir plusieurs femmes n'était reconnu qu'à ceux qui étaient capables de les traiter convenablement. Les concubines ne pouvaient être acquises qu'au cours de la «guerre sainte» - jamais sur un marché d'esclaves. L'attitude du Prophète à l'égard des femmes a influencé toute la civilisation islamique. Des motifs trop humains ont poussé ses disciples à interpréter son exemple et sa Loi dans le sens de la facilité, mais il faut concéder que Mahomet a nettement amélioré le sort de la femme arabe de son époque.

Au ramadan de l'an huit (630), il s'empara de La Mecque, sa ville natale, et y fit son entrée à la tête de dix mille musulmans en armes. Abû Sofjan, devenu son beau-père contre son gré, se laissa capturer par une troupe d'assaillants et conduisit les négociations sur les conditions de la reddition. Il abjura lui-même le polythéisme. Le Prophète put s'emparer de la ville presque sans combat. Mais il gagna le cœur de ses concitoyens en les faisant bénéficier d'une amnistie généreuse. Tenant dans sa main l'anneau d'or de la porte du temple, il annonça qu'il accordait la grâce à tous les habitants de

La Mecque. Il ne fit condamner que quatre hommes restés fidèles au polythéisme. Il ordonna la destruction des idoles de la Ka'ba, car «la vérité a fait son entrée, et l'erreur s'est dissipée». A l'intérieur de la Ka'ba, l'ancienne croyance arabe aux dieux multiples et aux esprits fit place ce jour-là aux rites islamiques institués par Mahomet. Ce fut la plus grande victoire de sa vie. Le 8 juin 632, il mourut de maladie à Médine. Son tombeau est encore de nos jours un pèlerinage très fréquenté par les musulmans.

Mahomet se disait «le Prophète». Il affirmait: «Je ne suis qu'un messenger envoyé au peuple des croyants pour l'avertir des châtements et lui annoncer le bien.»

L'islam est la religion qu'il a fondée. Ses adeptes se nomment «musulmans» (de l'arabe *moslem*, fidèle, croyant). Leur confession de foi tient en une phrase: «Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est le prophète d'Allah.»

De ce fait:

1. L'islam enseigne le monothéisme le plus strict.
2. La volonté du Dieu unique de l'islam est connue des croyants grâce aux révélations qu'a eues le prophète Mahomet et qui sont consignées dans le Coran. Le livre sacré de l'islam contient des extraits de la Bible, du Talmud et des apocryphes, ainsi que des mythes et des formules magiques arabes.

Quelle est l'attitude du musulman à l'égard d'Allah? D'après l'islam, la nature- humaine n'est ni bonne ni mauvaise; elle est neutre. L'homme est donc capable d'accomplir des œuvres bonnes ou mauvaises qui seront toutes mises dans la balance. Selon que celle-ci penchera d'un côté ou de l'autre, Allah décidera au jour des rétributions finales où chacun se rendra après cette vie - au ciel ou en enfer. Comme moyen de salut, le musulman ne peut s'appuyer que sur un certain mode de vie qui comprend avant tout les cinq «piliers» de l'islam:

1. *La confession de foi* (voir ci-dessus) qui accompagne le fidèle au cours de sa journée et qui englobe toute sa vie.

2. *La prière*: cinq fois par jour, le fidèle fait sa prière, dont les paroles et les gestes lui sont prescrits dans les moindres détails. Ainsi, l'unique prière valable est celle qu'il dit tourné vers La Mecque.

3. *Le jeûne* a lieu pendant le mois du ramadan. Durant les vingt-huit jours du mois, aucun musulman en bonne santé n'a le droit de manger, boire ou fumer entre le lever et le coucher du soleil.

4. *L'aumône* est un acte de foi et, en même temps, le signe visible de la fraternité islamique. La somme imposée équivaut à un quarantième des revenus; en outre, le musulman fortuné doit chaque jour nourrir un pauvre.

5. *Le pèlerinage* (hadj). Tout musulman doit se rendre à La Mecque au moins une fois dans sa vie.

L'enseignement de Mahomet est fortement légaliste et réglemente la vie quotidienne jusque dans le détail.

Abandon à Allah ou salut?

L'abandon à la volonté d'Allah est un des traits caractéristiques de l'islam. Le musulman se soumet au Tout-Puissant. Et c'est à la lumière de la notion de toute-puissance qu'il faut comprendre chacun des autres attributs que le musulman confère à Allah, que ce soit la véracité, la miséricorde ou la sainteté. Ce qui est puissant est vrai, et ce qui est vrai est puissant.

Dans l'islam, le problème de la culpabilité et du pardon n'occupe de loin pas une place aussi prépondérante que dans le christianisme. La doctrine centrale est plutôt la prédestination de l'homme (*kismet*) par un Allah souverain, ce qui n'exclut toutefois pas une certaine respon

sabilité de l'homme. La seule attitude qui convient au fidèle est l'abandon (sens du mot *islam*) et la soumission d'un serviteur qui doit obéir aux lois que la religion lui prescrit.

Dans *Islam*, le bulletin du mouvement réformiste musulman Ahmadiyya en Suisse alémanique, on pouvait lire (mai 1959): «Il est vrai que le musulman n'a pas besoin d'un médiateur pour se procurer le salut auprès de Dieu.» Pour l'islam, le salut s'acquiert sans intermédiaire. Dans sa conception du salut, l'islam se refuse à «faire d'un homme l'égal de Dieu, et il n'essaie pas non plus de faire descendre Dieu sur terre sous forme humaine». Les hommes sont sauvés par étapes. Les uns trouvent le salut dès ici-bas; pour eux le paradis a déjà commencé sur terre. Les autres ne l'obtiennent que dans l'au-delà, après avoir été purifiés de leurs infirmités et de leurs faiblesses. Le salut s'obtient par la foi en Dieu et en son Prophète, par les bonnes œuvres et le repentir sincère, mais aussi par la grâce d'Allah. Pour accomplir son salut, le musulman concentre donc ses efforts sur les «cinq piliers» de l'islam (confession de foi, prière, jeûne, aumône, pèlerinage), mais il doit tenir compte aussi de la prédestination d'Allah, qui n'est connue de personne et ne dépend que de sa volonté souveraine.

Le pouvoir politique

Il est significatif que dans l'islam, la multiplication des sectes ait des origines politiques plutôt que religieuses. Le problème du pouvoir politique légitime, du véritable *imam*, a préoccupé Khârijites et chi'ïtes, bâbistes, Senousis et wahhabites. Même au sein de la secte islamique moderne des Ahmadiyyas cette question revêt une très grande importance.

Chez les sunnites, le pouvoir séculier est nettement distinct du pouvoir religieux, et le dirigeant politique n'est

pas obligé de tenir compte des directives des prêtres. Chez les chi'ïtes, par contre, l'*ayatollah* («signe d'Allah» ou «miracle de Dieu»), reconnu comme autorité spirituelle (*Marjah at Taglid*), a le pouvoir de décision. Celui qui se soumet aux ordres des ayatollahs peut se parer du nom de *Muquallad* («celui dont on respecte l'opinion») ou de *Muquallid* («celui qui exécute les décisions de l'autorité religieuse»). Il est de règle pour un chi'ïte de verser le cinquième de son revenu net à une personnalité religieuse de son choix. La communauté chi'ïte ne touche pas de subsides de l'Etat, mais comme ses chefs religieux sont placés au-dessus des dirigeants politiques, elle dispose de moyens quasi illimités.

Le nationalisme islamique

Pour se rendre compte à quel point l'islam moderne a politisé les anciens rites, il suffit de lire l'appel de Nasser aux pèlerins de La Mecque, cité par Wolfgang Bretholz dans son ouvrage *Aufstand der Araber* («L'insurrection des Arabes»): «Vous qui vous rendez à la Ka'ba, ne vous imaginez pas que vous allez obtenir un billet d'entrée au paradis ou le pardon divin après une vie de péché. Le pèlerinage de La Mecque doit devenir une puissante force politique. Je vous souhaite recueillis mais forts, ambitieux mais actifs, pieux mais redoutables pour vos ennemis, rêvant d'une autre vie mais conscients de la mission que vous avez à accomplir dans celle-ci.»

Le Coran

Le livre sacré des musulmans se constitua entre les années 610 et 632. Pendant cette période, Mahomet eut de temps en temps des révélations d'Allah, «de toute éternité le Dieu seul et unique, Créateur du monde et Seigneur de ses habitants, qui ne possède ni fils ni aide et n'en a nul

lement besoin». L'influence juive et chrétienne sur la forme et le fond du Coran est indéniable. A l'époque de Mahomet, il y avait en Arabie de nombreuses communautés juives et chrétiennes, qui ont dû influencer considérablement le Prophète. Le frère de son épouse préférée, Waraka bin Naufal, qui a traduit le Nouveau Testament en arabe, était intime avec lui. Mahomet désigne Jésus comme «le verbe de Dieu». D'après lui, il est «le Messie, le fils de Marie, l'apôtre de Dieu».

Après avoir reçu ces révélations, Mahomet prêcha son message. Celui-ci fut mis par écrit par ses compagnons, compilé après sa mort par Ali ibn abi Tâlib et disposé en 114 surates en 653 sous Uthmân, le troisième calife.

Les musulmans croient que le Coran est la Parole infaillible de Dieu, envoyée du ciel et inchangée jusqu'à nos jours. Sa simple récitation dans la langue originale transmet une grâce au fidèle.

Ali ibn abi Tâlib, le Prophète des chi'ïtes

Environ un musulman sur dix dans le monde est chi'ïte, les autres étant presque tous sunnites. Les sunnites considèrent les chi'ïtes comme des hérétiques et des sectaires, et les chi'ïtes traitent les sunnites de libéraux, car ils ne se soumettent pas au Coran dans son entier et l'ont expurgé de tous les passages affirmant la légitimité d'Ali ibn abi Tâlib. Les sunnites pensent que la révélation qu'Allah a confiée aux hommes était pour ainsi dire achevée au moment de la mort de Mahomet. Les chi'ïtes, par contre, sont convaincus que, tout au long de leur histoire et jusqu'à nos jours, les saints de l'islam ont élargi et complété la révélation divine, grâce à leur propre inspiration.

Le principal point litigieux entre sunnites et chi'ïtes est cependant leur opinion au sujet du gendre de Mahomet,

Ali ibn abi Tâlib. Lorsqu'on 632, le Prophète mourut de façon inattendue sur son lit de maladie, il laissait un Etat et une religion, mais ni remplaçant ni successeur désigné. Son fils unique, Ibrâhîm, issu de son mariage avec Mariya, l'esclave copte, était mort cinq mois avant lui, en janvier 632. (Mariya était la seule de ses dix femmes qui était chrétienne. Il avait aussi épousé une juive. Bien que chrétien, le père de Mariya avait à plusieurs reprises sorti Mahomet d'une mauvaise passe.)

Le «parti d'Ali» (*chi'atAli*- c'est de là que vient le mot chi'îte) lutta pour qu'Ali ibn abi Tâlib soit reconnu comme l'héritier du Prophète, car il était le mari de Fâtima, la fille préférée de Mahomet. Ali lui-même fit le récit suivant de la mort de son beau-père: «L'envoyé d'Allah mourut, la tête contre ma poitrine. Le sang qui jaillit de sa bouche a coulé sur ma main, et j'en ai enduit mon visage. On m'a chargé de le laver, et les anges m'y ont aidé. La maison et les différentes cours s'emplissaient de bruit. Beaucoup d'anges descendaient du ciel. D'autres y remontaient. Pas le moindre bruit qu'ils faisaient ne m'échappait. Ils priaient pour Mahomet jusqu'au moment où nous l'avons descendu dans sa tombe. Qui était aussi intime que moi avec l'envoyé de Dieu, que ce soit dans sa vie ou dans sa mort?»

Ali ibn abi Tâlib faisait partie de la poignée d'hommes d'élite auxquels Mahomet avait promis personnellement et inconditionnellement l'entrée au paradis. Le Prophète admirait l'intensité de la foi et de la conviction d'Ali, et il n'a jamais nié que la conversion d'Ali à l'islam l'avait encouragé à transmettre son enseignement à d'autres. En fait, à part Mahomet et Khadîja, la première femme du Prophète, Ali fut le premier à recevoir la révélation de la grandeur et de la toute-puissance d'Allah. Les sunnites eux-mêmes sont d'accord avec les chi'îtes que le Prophète lui aurait dit un jour: «Tu es pour moi ce qu'Aaron était pour Moïse. A la différence qu'après moi ne vient

plus de prophète.» Mais les chiïtes y voient l'élévation d'Ali à la fonction d'imam, de chef spirituel. La secte islamique des alawites en Syrie, dont fait partie Hâfiz Assad, le président syrien, est même convaincue que Mahomet n'a été que le précurseur d'Ali et considère celui-ci comme le vrai fondateur de l'islam.

Un quart de siècle après la mort du Prophète, l'historien islamique Ibn Wadih al Yakoubi écrivit: «Après son dernier pèlerinage, Mahomet quitta La Mecque de nuit, monté sur son cheval. Il prit le chemin le plus direct pour Médine. Arrivé à un endroit appelé Kahdir Khum, assez proche d'al Juhfa - c'était le dix-huitième jour du mois du pèlerinage - il arrêta sa monture, parce qu'il eut soudain une inspiration. Mahomet prit la main d'Ali ibn abi Tâlib et lui dit: <Est-ce que, pour mes fidèles, je ne vaudrais pas plus que leur propre vie?> Les compagnons du Prophète s'exclamèrent en chœur: «Pour nous tous, tu vaudrais plus que notre propre vie, ô envoyé d'Allah!» Mahomet leur répondit alors: «Quiconque me reconnaîtra comme Seigneur reconnaîtra aussi Ali comme le sien.» Puis Mahomet ajouta: <O mon peuple, je vais à présent vous devancer. Vous me retrouverez auprès de la source d'eau fraîche dans le paradis. Lorsque vous y arriverez, je vous demanderai ce que vous aurez fait des deux trésors de grand prix. Veillez donc à bien en prendre soin!> Ses fidèles lui demandèrent: <De quels trésors s'agit-il, ô envoyé d'Allah?> Et Mahomet répondit: <Le premier et plus grand trésor est le livre d'Allah que je vous ai transmis, le Coran. Ce livre est de lui. Il vous a été remis, comme s'il venait directement de la main d'Allah. Il vous a été confié. Gardez ce livre, ne le perdez pas, ne le modifiez pas. L'autre trésor est la lignée de mes descendants. Ayez de l'estime pour les membres de ma famille.>»»

La crise de la succession de Mahomet éclata immédiatement après sa mort. Pendant la brève vacance du

38

pouvoir, Ali ibn abi Tâlib était occupé à récupérer et à classer les fragments du Coran qui étaient dispersés dans la maison mortuaire et risquaient d'être emportés comme souvenirs par les visiteurs. Quant au beau-père de Mahomet, Abû Bakr, il en profita pour mobiliser les foules et faire proclamer à Médine: «Abû Bakr sera le successeur!» Les officiers des forces armées qui soutenaient le parti d'Ali (*chi'at Ali*) essayèrent de se mutiner contre lui. Mais le calife Abû Bakr réussit à s'imposer et à déshériter Fâtima, la fille préférée du Prophète, en invoquant une prétendue instruction de ce dernier. De ce fait, le parti d'Ali, mari de Fâtima, vit lui échapper la propriété des oasis fertiles de Fadak et de Cheibar. Des unités de cavalerie islamiques firent la conquête de l'Irak, de la Perse, des régions fertiles du Tigre et de l'Euphrate, et les mirent à sac. Ils rapportèrent de l'or au calife, ainsi que des esclaves et de jolies femmes. Il fut assassiné par un esclave persan dans la mosquée de Médine. Cette fois encore, Ali eut le dessous. Car ce fut Uthmân Ibn Affân qui devint le troisième calife. Ce souverain islamique faisait partie de la tribu des Omeyyades, qui au début était hostile aux révélations de Mahomet. Il révisa le Corân et en expurgea les passages évoquant le souvenir de l'hostilité de sa tribu à l'islam, ainsi que les paroles du Prophète qui font l'éloge du courage et de la fidélité d'Ali.

En 656, vingt-quatre ans après la mort du Prophète, se produisit un mouvement populaire semblable à celui de 1979 qui obligea le shâh Muhammad Rizâh à quitter l'Iran. La révolution islamique du *chi'at Ali* amena des centaines de fidèles à Médine. Ils insultèrent le calife Uthmân sur le chemin de la mosquée, en criant: «Mort au calife!» La corruption du calife, qui avait puisé 600 000 dirhams (l'équivalent de plus de 18 millions de FF) dans les caisses de l'Etat pour les donner à sa fille, l'avidité du clan du calife de posséder des terres et d'accéder aux

postes de gouverneur ainsi que l'asservissement de nombre de fidèles, hommes et femmes, ont déclenché un mouvement violent de protestation et provoqué l'assassinat du calife dans le harem du palais. Ses meurtriers affirmèrent avoir agi au nom d'Ali.

Ce n'est qu'à la suite de cette révolution qu'Ali ibn abi Tâlib devint calife. Le conflit entre le clan omeyyade et le *chi'at Ali* allait encore s'intensifier.

On surnomma Ali «le meurtrier d'Uthmân», on le traita de lâche et on jura de se venger sur lui. Ali, de son côté, accusait les Omeiyades d'avoir renié la foi et leur prédisait l'enfer, tout en promettant le paradis à ses partisans, les chi'ïtes. Lorsque A'isha, fille d'Abû Bakr et épouse favorite de Mahomet, prit le parti des Omeiyades, Ali se mit à l'insulter. Et il déclara à son fils Hassan: «Les femmes ont des idées insensées et une volonté faible.

L Qu'elles restent voilées, afin de ne pas promener leurs regards à droite, et à gauche. Isole-les. Ne leur témoigne pas plus de respect qu'elles ne peuvent le supporter. Si tu vois une femme qui te plaît, va rejoindre ton épouse, > car ce n'est qu'une femme comme les autres. Toutes les femmes sont mauvaises, et le mal en elles est inéluctable.» Le 4 décembre 656, le calife Ali remporta la victoire sur l'armée d'A'isha, la femme préférée de Mahomet.

A la prière: *Ashadu an la ilaha ilia Allah* («je confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah») et *Ashadu anna Muhammadan rasulallah* («je confesse que Mahomet est l'envoyé d'Allah»), 10% des musulmans ajoutent depuis la formule chi'ïte: *Ashadu anna Aliyan Waliyullah* («je confesse qu'Ali est l'ami d'Allah»).

«Allah» est le mot arabe pour «Dieu». Le Dieu des sunnites et des chi'ïtes est-il le Dieu de la Bible?

Jésus dit: «Ceux qui me disent: Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les

cieux.» Est-il possible que le même Dieu se contredise? Qu'il nous dise par son Fils: «Aimez vos ennemis» et qu'il ordonne six cents ans plus tard aux chi'ïtes de commettre le meurtre?

Il est vrai qu'il y a aussi eu des chrétiens qui ont tué et commis des atrocités. Mais étaient-ils de vrais chrétiens ou seulement des fanatiques portant l'étiquette chrétienne («des loups ravisseurs en vêtements de brebis», comme Jésus les appelait)?

Pour les chi'ïtes, Ali ibn abi Tâlib est le modèle par excellence et Mahomet un prophète plus grand que Jésus, qu'ils considèrent d'ailleurs uniquement comme un prophète.

«Le meurtrier d'Uthmân», comme on a surnommé Ali, était-il l'homme de paix promis par Dieu? Ali et Mahomet proclamèrent la guerre et la haine, mais Jésus la paix et l'amour. Les fondateurs de l'islam ont lutté à des fins égoïstes. Mais le Fils de Dieu s'est laissé clouer à une croix pour établir la paix sur terre. Les prédicateurs de l'évangile, qu'il a envoyés dans le monde, n'ont pas diffusé sa doctrine par le fer et le feu. Au contraire, Jésus a dit à l'un d'entre eux: «Remets ton épée à sa place. Mon royaume n'est pas de ce monde.» Des martyrs ont rendu témoignage à l'évangile. C'est par l'amour et la souffrance, et non par la violence au nom d'Allah, que l'Eglise a grandi et s'est répandue.

Et que penser du Coran? En somme, c'est un mélange de réminiscences de l'Ancien et du Nouveau Testament que Mahomet, alors qu'il recevait ses révélations, a ajouté à une ancienne religion occulte, la magie des djinns. En arrachant les affirmations de la Bible à leur contexte, en les interprétant de façon arbitraire, en changeant certains faits - en disant par exemple que c'était Ismaël et non Isaac qui était l'héritier d'Abraham - Mahomet a fait de certaines demi-vérités des contre-vérités. A part le judaïsme, l'islam est la seule religion

monothéiste. Mahomet savait certaines choses sur le Dieu de la Bible, mais l'islam n'a jamais été plus qu'un mouvement religieux. Mahomet n'avait qu'une vague idée du chemin qui mène à Dieu. Sa fin montre bien qu'il ne l'a jamais trouvé personnellement et que ses révélations n'étaient pas d'origine divine. L'opinion selon laquelle l'envoyé de Dieu qui lui avait révélé les vérités du Coran aurait été l'ange Gabriel n'a été avancée que par sa femme. Tout ce que lui-même savait, c'est qu'au moment où il recevait ses révélations, il avait des visions terrifiantes, et râlait et criait comme un veau. Quel contraste avec les révélations reçues par l'apôtre Jean sur l'île de Patmos et contenues dans le dernier livre de la Bible!

Bahâ U'llah, ses successeurs et la Foi bahâ'ie

Une autre secte islamique s'est formée au siècle dernier.

Mirza Husayn Ali Nuri naquit en 1817 à Téhéran comme fils aîné d'un ministre perse. Très tôt, il se joignit à la secte musulmane pieuse des Shaykis à laquelle appartenait aussi Mirza Ali Muhammad de Tabriz qu'on avait surnommé le *bâb* («porte» menant à la vérité). Celui-ci avait gagné beaucoup d'adeptes par ses projets de réforme qu'il avait su présenter avec beaucoup de conviction. Les musulmans orthodoxes l'accusèrent cependant de menées révolutionnaires. Il fut condamné comme hérétique et fusillé en 1850. Mirza Husayn Ali Nuri lui succéda.

Son jeune demi-frère, Mirza Yahya (1830-1912), prétendit cependant avoir été désigné comme le successeur du *bâb* par une lettre de celui-ci. Il s'attribua même le nom de *Subh-i-Azal* («L'Aube de l'Eternité»). Mais dans les discussions qui s'ensuivirent, Mirza Husayn Ali Nuri l'emporta, ayant réussi à convaincre les adeptes du

mouvement babiste qu'il était le messager divin promis. Il prit alors le nom de *Bahâ U'llah* («Gloire de Dieu»). Peu après, il fut arrêté par les autorités turques et exilé en 1868 dans la redoutable prison d'Acre, en Palestine.

De ce lieu d'exil, il envoya son message aux rois et chefs d'Etat du monde entier. Il adressa aussi un appel au pape, chef de la chrétienté, au chef suprême de l'islam et à ceux des autres religions, les invitant à s'unir dans une foi commune, la sienne, et à travailler avec lui à l'établissement de la paix mondiale. Il mourut en exil en 1892, non loin d'Acre, à l'âge de 75 ans.

Après sa mort, son fils aîné, Abbas Effendi, né en 1844, lui succéda à la tête du mouvement. Il prit le nom d'*Abd-al-Bahâ* («Serviteur de la Gloire»). Depuis son enfance, il avait été le confident de son père, avait partagé avec lui la prison et l'exil et continua à vivre en exil après la mort de celui-ci jusqu'en 1908, année de sa libération suite à la révolution des Jeunes-Turcs.

Abbas Effendi interpréta les enseignements de son père et se consacra à leur diffusion. Dans les années 1911 à 1913, il fit divers voyages missionnaires en Egypte, en Europe et en Amérique du Nord. Il mourut à Haïfa en 1921.

En sa qualité de «Gardien de la Foi», Shogi Effendi (1897-1956), petit-fils d'Abbas Effendi, a institué les «assemblées spirituelles nationales» dans les différents pays où la Foi bahâ'ie est implantée, donnant ainsi à celle-ci une structure administrative démocratique.

Au sein de l'islam chi'ite de la Perse, il y eut au début du 19^e siècle un courant qui insistait sur la spiritualisation de la vie religieuse. Ses partisans attendaient la venue prochaine de deux envoyés de Dieu. Le premier, en qui ils crurent reconnaître l'un de ces envoyés, fut Mirza Ali Muhammed, né en 1819 à Shirâz, qui prit le titre de *bâb*. Le second fut Bahâ U'llah.

Les deux prophètes prenaient comme point de départ

le Coran dans son interprétation chi'ïte, mais se distinguaient par l'objectif qu'ils voulaient atteindre. Le *bâb* était un mystique et il s'adressait dans sa prédication à ses concitoyens chi'ïtes. Bahâ U'llah était plus concerné par l'éthique et la vie pratique que par la métaphysique et il s'efforçait d'atteindre par son message des gens de toutes les nations. Du fait qu'il connaissait la mentalité occidentale, il se sentait obligé de faire concorder les anciennes conceptions religieuses avec les résultats de la recherche scientifique. C'est ainsi qu'il donna une interprétation purement symbolique des notions de ciel, d'enfer, d'ange, d'esprit, de démon, qui dans le Coran désignaient des endroits ou des êtres tout à fait concrets. En outre, il rejetait comme périmées certaines idées et pratiques, relevant du domaine religieux et culturel aussi bien que de la vie de tous les jours. Il abolit donc certaines cérémonies, solennités et doctrines ésotériques, mais également l'ascétisme, l'esclavage, la polygamie et la guerre sainte. Bahâ U'llah retint comme moyens de perfectionnement religieux uniquement la prière, la méditation, ainsi que la pratique des bonnes œuvres.

La Foi bahâ'ie reste fermement attachée au monothéisme strict de l'islam. Elle proclame un Dieu unique, qui a créé le monde et qui le gouverne. A sa mort, le corps de l'homme se désintègre, mais son âme survit et continue à progresser spirituellement. Sur l'au-delà et le mode d'existence de l'âme humaine, elle ne dit rien de plus précis.

Bahâ U'llah se considérait lui-même comme le dernier de toute une lignée de prophètes, dans laquelle figurait le Christ parmi des hommes comme Krishna, le Bouddha, Zarathoustra, Moïse et Mahomet. Ils auraient tous été animés du même Esprit divin. En lui, Bahâ U'llah, la prophétie aurait cependant atteint son plein et définitif accomplissement. Il serait celui «que l'Ancien Testament appelait <lahvé>, l'Evangile <l'esprit de vérité>» et le Coran

<la grande proclamation»». Il serait «le consolateur dont tous les livres sacrés ont annoncé la venue».

Cette conviction s'accorde avec le fait que le meilleur de l'éthique des grandes religions se trouve réuni dans l'enseignement de Bahâ U'llah. Car la Foi bahâ'ie ne se veut pas seulement «la restauratrice de toutes les vérités révélées jusqu'à présent par les différentes religions», elle prétend aussi «transmettre de la part de Dieu le plan de salut qui permettra de mettre fin aux misères actuelles de l'humanité».

On comprend aisément que tout cela puisse fasciner nombre de moralistes, et que la Foi bahâ'ie ait fait beau coup d'adeptes. Des temples bahâ'is ont été érigés à Wilmette, près de Chicago, à Kampala, en Ouganda, à Sidney, en Australie, et à Langenheim, près de Francfort-sur-le-Main.

La prétention du bahâ'isme de constituer le creuset de toutes les vérités religieuses apparaît le plus clairement dans la forme de ses cultes. Après un motet de Bach et une lecture de l'Ancien Testament, on chante une prière persane, ou on lit successivement les béatitudes, des extraits du Coran, une strophe du *Bhagavad-gîtâ* («chant du Seigneur» hindou), et pour finir, des paroles de Bahâ U'llah.

Ayant assisté à l'un de ces cultes, lors de l'inauguration du temple de Langenheim, une Allemande se tourna vers son pasteur et s'exclama dans un élan d'enthousiasme: «Voilà le vrai œcuménisme, l'union des religions!» Ne sommes-nous pas tentés de faire comme elle? Il y a quelque chose de très séduisant dans cette façon de faire disparaître en un clin d'œil, comme par un tour de passe-passe, les divisions et rancunes qui déchirent le monde religieux.

Mais avant de nous laisser séduire, prêtons attention au message de Jésus-Christ, en qui Dieu lui-même s'est fait homme.

Le *tennô* («empereur»), dieu et souverain des shintoïstes

Le *tennô*, qui cumule au Japon les fonctions de dieu, prêtre et souverain, a obtenu en l'an 1971, à l'âge de soixante-dix ans, l'autorisation du Garde des Sceaux de visiter le Royaume-Uni, la France, la Belgique et l'Allemagne. Son nom est Hiro-Hito, il est le 124^e empereur du Japon, le premier ayant été le légendaire Jimmu-tennô qui serait monté sur le trône impérial le 11 février 660 av. J.-G., après que sa grand-mère, la déesse du soleil Amaterasu, lui aurait ordonné de descendre sur terre et de régner éternellement sur le Japon. Avec la plus grande rigueur, ses descendants ont exécuté leur fonction de grand-prêtre, en présidant les cérémonies religieuses du shintô.

Jamais encore un *tennô* n'avait quitté son pays. Depuis son entrée en fonction en 1926, Hiro-Hito vit retiré dans son grand palais de Tôkyô, officiant avec la même fidélité que ses prédécesseurs dans ses trois sanctuaires et se consacrant à son passe-temps préféré, la biologie. On ignore l'influence qu'il a sur la politique de son pays. En 1945, le tribunal militaire international l'a, en tous cas, acquitté de toute responsabilité dans la guerre qui commença par l'attaque de la flotte américaine à Pearl Harbour le 7 décembre 1941.

Pour ses fidèles, le largage de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août ne fut pas le seul choc reçu en 1945. Ils furent encore bien plus ébranlés le 15 août par la seule allocution jamais faite par le *tennô* à la radio, au cours de laquelle il annonça la capitulation du Japon et nia être d'origine divine. Des milliers de soldats japonais avaient sacrifié leur vie pour lui. Installés au poste de pilotage d'avions chargés d'explosifs, ils s'étaient écrasés sur la cible ennemie, s'offrant ainsi en sacrifice à leur dieu. L'invincibilité du Japon était le fon-

dement de leur foi. Et à présent, l'empereur qui était l'objet de leur adoration déclarait qu'il n'était pas Dieu!

Nous savons aujourd'hui qu'Hiro-Hito ne voulait pas de cette exaltation mystique. Mais ses généraux tout-puissants ont tout fait pour entourer le mythe impérial japonais d'une auréole divine,

La Constitution japonaise de l'après-guerre s'exprime ainsi à son sujet: «L'empereur est le symbole de l'Etat et de l'unité du peuple japonais.» Le 26 février 1946, le général américain MacArthur rencontra l'empereur. Il s'attendait à ce que ce dernier rende ses généraux responsables de la guerre, car on savait que début septembre 1941, lors d'une séance du Conseil du Trône, il s'était montré hostile à la guerre. Dans ses *Mémoires*, MacArthur décrit ainsi cette rencontre historique: «En jaquette, pantalon rayé et haut-de-forme, Hiro-Hito arriva à l'ambassade dans sa vieille Rolls-Royce. Assis sur le strapontin, le Garde des Sceaux lui faisait face. L'empereur paraissait nerveux. Les mois pénibles qu'il venait de traverser avaient profondément marqué son visage. Nous avons pris place avec un interprète devant la cheminée, au fond du grand salon de réception. Je lui offris une cigarette, qu'il accepta en remerciant. En la lui allumant, je vis que sa main tremblait. J'ai fait de mon mieux pour lui faciliter les choses, mais j' imagine aisément combien il devait se sentir humilié... L'empereur me dit alors: <Je viens à vous, mon général, pour me livrer à la justice des puissances que vous représentez ici - et ce en tant qu'unique responsable de toutes les décisions que mon peuple a prises et exécutées au cours de la guerre.* Ses paroles m'ont bouleversé. Le fait qu'il ait si courageusement pris sur lui une responsabilité qui pouvait signifier sa mort, une responsabilité qui était d'ail leurs infirmée par des faits que je tenais de source sûre, m'a profondément ému. Il était empereur de naissance, mais en cet instant je sus qué j'avais devant moi un

homme qui méritait pleinement le titre de premier gentleman de l'empire.»

Après 1945, MacArthur télégraphia dans le monde entier le message suivant: «Envoyez des Bibles et des missionnaires au Japon. Sa religion s'est effondrée suite à l'aveu de l'empereur qu'il n'est pas dieu.» Cependant, même si les missions chrétiennes ont enregistré au début des résultats encourageants, on constate aujourd'hui que le shinto n'est pas mort. Il est en train de faire peau neuve et de redevenir actif. Le peuple japonais ne peut, lui non plus, vivre sans religion.

Qu'enseigne le shinto?

Il est extrêmement difficile de dire avec certitude sous quelle forme il se présente aujourd'hui et quelle orientation il va prendre. Avant la Deuxième Guerre mondiale, on faisait la distinction entre le shinto religieux et le shinto d'Etat. Le shinto («voie des dieux») religieux est issu de rites primitifs animistes, centrés sur la vénération de la nature, et est devenu, sous l'influence du confucianisme, un culte où l'on vénère les autels et les arbres généalogiques.

Le shinto d'Etat, par contre, est un culte nationaliste, centré sur la personne divine de l'empereur. La plupart des Japonais prétendent que ce shinto d'Etat était une expression de la vie de la nation plutôt qu'une véritable religion. L'empereur ou les grands dignitaires se rendaient régulièrement à Ise, pour se «présenter» au sanctuaire de la déesse du soleil Amaterasu. Cette «présentation» faisait partie des devoirs de leur charge, et l'on pouvait s'en acquitter, même si l'on était bouddhiste, confucianiste ou chrétien, sans renier sa foi pour autant.

Lorsqu'au 6^e siècle ap. J.-C., le bouddhisme venu de Chine fut introduit au Japon par des princes coréens, il assimila le shinto religieux à tel point que l'on ne pouvait presque plus distinguer les divinités des deux religions. Les dieux shintoïstes devinrent des *bhōdisattvas*, et

vice-versa. Le seul trait sur lequel on ne pouvait se méprendre dans cette fusion des deux religions populaires était la vénération de l'empereur. Mais à part cela, le nom de shinto recouvrait dans un passé récent un conglomérat de sectes de toutes sortes (dont plusieurs sectes de guérisseurs) qui avaient parfois des croyances tellement excentriques qu'il est impossible d'en tirer une définition précise du shintô.

Après la défaite du Japon en 1945 et la renonciation formelle de l'empereur à sa déification le 1^{er} janvier 1946, il semblait que la dernière heure du shintô d'Etat avait sonné. Un certain temps, on aurait même dit qu'il avait disparu, d'autant plus que l'occupant le voyait d'un mauvais œil. Mais maintenant que le Japon a recouvré sa souveraineté, son étoile se lève à nouveau. Il est difficile de prévoir la position qu'occupera la maison impériale, dépouillée à présent de sa divinité, dans les cérémonies renaissantes du shintô. Mais ce qui est évident, c'est que le nationalisme japonais tient à garder certaines des formes du shintô. A preuve cette visite officielle d'un premier ministre chrétien, accompagné des membres de son gouvernement, au sanctuaire d'Ise pour annoncer son entrée en fonction à la déesse du soleil. L'Etat japonais et le shintô semblent unis pour de bon.

Krishna, le Très-Haut de l'hindouisme

Il est impossible d'écrire la biographie de Krishna, car il n'a jamais existé. C'est une divinité célébrée dans le *Mahâbhârata* («Chant du Très-Haut»), grand récit épique indien. Le nom *Krishna* veut dire «Très-Haut». Il est plus élevé que les divinités du bouddhisme et des philosophes anciens. Déjà vers l'an 400 av. J.-C., le poète Pânini décrivait le salut par la *bhakti*, c'est-à-dire l'amour, la dévotion et la confiance en un dieu personnel,

comme la voie la meilleure, rejetant ainsi celle du salut par les œuvres, les exercices ascétiques ou la connaissance.

Sacrifices et bonnes œuvres n'ont de valeur qu'à condition d'être faits en pensant au «Très-Haut», à la divinité. Connaissance et méditation, qui peuvent très bien aller de pair avec les œuvres, ne sont vraiment profitables que si Dieu en est l'objet. «L'amour pénètre jusqu'à la véritable essence de la divinité et, en s'unissant à elle, se trouve délivré de la réincarnation.» Même si sa notion de Dieu est imparfaite, la dévotion du croyant (*bhakti*) lui ouvre l'accès au vrai Dieu. «A ceux qui se vouent à moi dans la vénération et ne pensent plus à rien d'autre, à ceux qui s'abandonnent tout entiers à moi, j'assure le plein salut. Même ceux qui, dans un élan de foi, vénèrent d'autres dieux ne font que m'honorer. moi, bien que ce ne soit pas tout à fait selon les règles.»

«Car moi seul suis bénéficiaire et seigneur de toutes les offrandes. Mais comme ils ne me connaissent pas vraiment, ils finissent par retomber. Ceux qui se vouent aux dieux et aux ancêtres s'approchent des dieux et des ancêtres, ceux qui servent les esprits, des esprits. Mais celui qui me vénère vient à moi. De celui qui, en me vénérant, m'offre fleurs et feuilles, fruits et eau, j'accepte l'offrande, hommage d'un cœur pieux, et je la savoure. Ce que tu fais et ce que tu manges, ce que tu sacrifies et ce que tu donnes, en faisant pénitence, tout cela, ô fils des Kunti, offre-le moi.»

Le chant *Hare Krishna Mantra* («Saint est le Très-Haut, le Seigneur»), qui a été repris dans la comédie musicale *Hair*, est un exemple de méditation sur le néant des choses de la terre et sur la fuite dans un autre monde.

Plus tard, Krishna fut davantage personnifié et devint plus populaire. On décrivit ses aventures de jeunesse avec de jeunes bergères. Des sectes rivales parlèrent

aussi de la triade: Brahmâ le Créateur, Vishnu le Conserveur et Shiva le Destructeur.

Quelques notions-clés de l'hindouisme

Marga: ce mot ne doit pas simplement être traduit par «voie». L'hindou ne connaît pas le bout du chemin; il s'agit donc d'une voie incertaine, d'une «voie de recherche».

Moksha: ce n'est pas le «salut» dans le sens d'une solution toute trouvée, mais une délivrance des choses de ce monde par ses propres efforts, comme cela ressort clairement de ce verset du *Bhagavad-gîtâ*: «Tenant en bride les sens, le cœur et l'esprit, tourné tout entier vers la *moksha*, libre de tout désir, de toute crainte et de toute colère - il est sauvé pour toujours.» Comme Krishna est simplement descendu sur terre, sans faire quoi que ce soit pour le salut des hommes, tout cela n'est que doctrine.

Karma-marga: d'après la classification d'Ulrich Rieker, il s'agit de l'un des douze préceptes du yoga: la voie des actions (karma) religieuses au moyen d'œuvres de pénitence. Un pénitent, que l'évangéliste indien Sâdhu Sundar Singh rencontra étendu sur une planche à clous, dit à celui-ci: «C'est ma façon de servir, mais j'avoue que la piqûre de ces clous me sont moins pénibles que les douleurs que me causent mes péchés et mes convoitises. Mon but est de détruire les désirs du moi, afin de parvenir à la *moksha*.» A la question: «Depuis combien de temps fais-tu cela?», le fakir répondit: «J'ai commencé il y a dix-huit mois, mais je n'ai pas encore atteint mon but.» Il n'est d'ailleurs pas possible d'y parvenir en si peu de temps. Il faut de longues années et souvent plusieurs réincarnations.

Cette dévotion sous forme de pénitence s'est traduite dans l'attitude du peuple indien par une soumission presque sans résistance à la domination coloniale. C'est aussi pour cette raison que la caste supérieure, celle des brahmanes, a pu asservir les hors-caste (ou parias), en leur disant: «Dans la vie présente, vous êtes des parias, pour expier les fautes d'une vie antérieure. Si vous travaillez aujourd'hui avec soumission dans les champs, vous renaîtrez, lors de votre prochaine vie, dans une caste plus élevée.»

Mangala: lorsqu'un hindou dit un *mangala*, il joint les mains devant la poitrine, paume contre paume, les doigts vers le haut, ferme les yeux et se détache du monde visible. Il concentre sa pensée sur la vie de son âme et se met à psalmodier sur un ton solennel. Il puise dans ce moment de recueillement, qui dure environ deux minutes, la force pour la vie de tous les jours.

Om: abréviation d'*Aoum*; la bouche largement ouverte pour l'Â se contracte pour le son *OU* et se ferme en prononçant l'apaisante consonne *M*. Ce signe graphique est donc le symbole de l'homme qui commence à se taire pour observer le silence et se livrer à la méditation.

Ahimsa: un professeur indien, en inscrivant son nom sur le livre d'or d'une université populaire allemande, ajouta les mots: «ahimsa paramo dharma» et leur traduction: «La non-violence et l'amour sont les plus grandes vertus.» Le Dr. Friso Melzer, qui a longtemps vécu en Inde, comprit immédiatement qu'il s'agissait d'une traduction destinée au lecteur occidental. Littéralement, il aurait fallu traduire: «Ne pas tuer (est) la plus grande vertu.» Mais le fait de ne pas tuer quelqu'un ne veut nullement dire qu'on l'aime. Il peut y avoir bien d'autres raisons pour ne pas tuer, la

prudence ou la lâcheté par exemple. Ne pas tuer est une notion purement négative, alors que l'amour est un concept positif.

Nirvâna: «Le reste est silence.» (Shakespeare, *Hamlet* V, 2) Un disciple demanda à son *guru* (maître spirituel): «Qu'est-ce que le *nirvâna*?» Il n'obtint pas de réponse, même lorsqu'il posa une seconde fois la question. Comme il la lui posait une troisième fois, le *guru* lui répondit: «Je te l'ai dit. Ne l'as-tu pas entendu?» Son silence était la réponse.

Les gurus et les jeunes

Depuis des années, certains mouvements religieux essaient de racoler les jeunes dans les rues, les églises, les écoles ou devant les supermarchés, en leur posant des questions sur le sens de la vie, en affirmant qu'ils peuvent leur apporter la solution à tous leurs problèmes ou en leur proposant certains procédés pseudo-scientifiques pour l'épanouissement de la personnalité. Nombre de jeunes, élevés dans l'abondance mais désireux de combler leur vide intérieur, les ont écoutés et ont adopté un style de vie qui ne se laissait pas démasquer d'emblée comme un leurre.

Si au début, on en souriait, parce qu'on n'y voyait que des groupements marginaux un peu bizarres, mettant une note d'exotisme dans notre société moderne, aujourd'hui on les classe parmi les sectes dangereuses, et elles font souvent la une des journaux et des revues, ainsi que des programmes de radio et de télévision.

En Allemagne, le *Spiegel* a publié une série d'articles sous le titre «La nouvelle drogue». En voici un extrait:

«Comme ensorcelés, endormis, enivrés par ces fois nouvelles, des centaines de milliers de jeunes citoyens tombent aux mains des sectes. Celles-ci sont à classer

parmi les drogues toxiques, a déclaré une association de défense, formée de parents, au sujet des soi-disant religions de jeunes allant des Enfants de Dieu à la Méditation Transcendantale. Une documentation, publiée par ces parents sur les techniques de séduction utilisées par les sectes, a alerté le gouvernement, qui a lancé un avertissement contre les fois nouvelles.»

Le *Stem* a publié une série du même genre sous le titre «A la recherche du bonheur perdu (Les sectes en Allemagne)».

Le premier article pose de nombreuses questions: «Les mains levées d'un commun accord, des jeunes expérimentent béatitude et don de soi. En Allemagne fédérale, les fois et sectes nouvelles ont fait plus de 200 000 adeptes. Mais depuis le suicide collectif des 913 membres du Temple du Peuple en Guyana, des questions s'imposent à nous: Les Enfants de Dieu sont-ils capables eux aussi d'exercer un tel pouvoir séducteur? Les dévots de Krishna, au crâne rasé et à la tige couleur safran, ne sont-ils que d'innocents quêteurs? A quoi peut-on s'attendre de la part des disciples du «messie» coréen Moon? L'Eglise de Scientologie soumet-elle ses membres à une sorte de lavage de cerveau pour les rendre plus dociles? Que se cache-t-il derrière le doux sourire des adeptes de la «Mission de la Lumière divine»? Dans quel au-delà la Méditation Transcendantale (MT) transporte-t-elle ses adhérents?»

Les religions de jeunes enregistrent une augmentation constante du nombre de leurs adeptes. Comment expliquer la fascination qu'exercent ces groupements sur tant de jeunes adultes? Qu'est-ce qui les rend attrayants au point que ces jeunes gens lâchent leurs études et leur métier, coupent le contact avec leurs parents et leurs amis parce qu'ils croient y trouver le bonheur pour eux-mêmes et le salut pour le monde?

Au début, les choses évoluent souvent de façon très

positive pour les nouveaux adeptes. Certains ont témoigné d'une quiétude et d'une sérénité jamais connues auparavant, d'autres ont même parlé d'une sensation de bonheur intense.

Le Maharishi Mahesh Yogi et la Méditation Transcendantale

La Méditation Transcendantale (MT), ainsi que l'Association pour la science de l'intelligence créatrice (ASIC) ont été fondées par le Maharishi Mahesh Yogi, moine hindou originaire de l'Inde. Plus de 200 organisations diffusent sa technique dans le monde entier. Le mouvement compte 1,8 millions de membres, dont 20000 en France et 75000 en Allemagne. L'enseignement qui est à la base de sa technique est d'inspiration hindouiste. Il est issu de la doctrine hindoue de l'*Advaita* («Toutes choses sont une») et est une synthèse du monisme de Shankarâchârya et de la «tradition des maîtres». Cependant, sur certains points, le Maharishi est en contradiction avec les classiques hindouistes.

Etant donné que les participants aux différents cours de la MT doivent payer chacun entre 1200 et 30 000 FF, le fisc suisse a estimé les revenus annuels de la MT en Europe à 2,4 milliards de FF. A Seelisberg, en Suisse, se trouve un des quartiers généraux du Maharishi et le siège du Conseil exécutif du «Gouvernement mondial pour l'Age de l'illumination». «Sa Sainteté» - c'est ainsi que le guru se fait appeler par ses ministres qui reçoivent ses ordres à genoux - s'appelle de son vrai nom Mahesh Prasad Warma. Il appartient à la caste guerrière des *kshatriyas* et a étudié la physique à l'université d'Allahabad. Plus tard, il est devenu moine. Ses disciples prétendent qu'il a passé treize ans en compagnie de Swami Brahmananda Saraswati, vénéré dans toute l'Inde sous

55

le nom de Guru Dev (Maître divin), à apprendre les pratiques et les secrets du yoga et de la méditation. Après la mort de Guru Dev, il se retira encore deux ans dans l'Himâlaya, où il se donna lui-même le titre de Maharishi («le grand sage»). Il est ensuite revenu de l'Himâlaya pieds nus, comme un simple moine. Aujourd'hui encore, il roule pieds nus dans sa Rolls-Royce.

Un ancien adepte de la MT décrit ainsi ses expériences pendant la méditation:

«Avec mon mantra <a-inge>, j'ai vécu des choses vraiment intéressantes. Lors de ma première séance de méditation, j'ai eu l'impression que, d'en haut, on m'écartait les deux lobes du cerveau; et ainsi, comme on éprouve un sentiment agréable quand, après un long rhume, on peut de nouveau respirer librement, j'ai senti l'air frais envahir mon cerveau qui auparavant était manifestement tout englué. Puis mon occiput s'allongea et devint comme un tunnel arrondi, dans lequel je pouvais regarder et au bout duquel je voyais briller une petite lumière.

Au cours de méditations ultérieures, je plongeais sous forme d'amas nuageux oblongs dans la mer, au fond de laquelle je retrouvais une certaine clarté, ou dans la terre, où je sentais les pierres me frôler mollement. A d'autres occasions, je filais à une telle vitesse dans l'espace, en direction d'une planète artificielle, que les contours de celle-ci devenaient flous. A une époque où j'avais eu beaucoup d'ennuis, mon mantra s'enfonça comme un foret reluisant, d'abord dans une couche de glace compacte, puis dans une masse visqueuse d'un noir verdâtre; chaque fois qu'il touchait un fragment particulièrement noir de cette masse, celui-ci remontait et était éjecté par le trou de forage, provoquant des spasmes dans ma tête; mais après, je me sentais plus libre intérieurement. Plus tard, on m'a expliqué que les fragments noirs éjectés étaient des agents stressants. Plus profond

encore, les parois visqueuses se mirent à se fissurer horizontalement, et des fentes s'échappaient un reflet doré.»

Ce genre d'expérience est accompagné de modifications du comportement et de la personnalité.

Une femme d'intérieur en parle, en faisant le récit de son expérience:

«Trois années durant, j'ai médité de façon très intensive et j'ai suivi à la lettre les recommandations que me faisaient les instructeurs de la MT, avec lesquels j'étais constamment en contact par mes activités au Centre. Pendant des semaines, j'ai médité du matin au soir (sous surveillance), fait des exercices corporels et respiratoires, pratiqué une technique soi-disant d'appoint, suivi des cours, passé un examen de contrôle et toute une série de tests, assisté, en Suisse, à un cours ASIC (la Science de l'intelligence créatrice est le côté théorique de la MT), fait passer des tests à d'autres, mais je n'ai pas fait de progrès. Au contraire, je devenais plus nerveuse, mes insomnies d'autrefois revenaient, ma capacité de concentration diminuait, tandis que mon agressivité, mon mécontentement et mon déchirement intérieur augmentaient. Il ne s'est produit aucune amélioration de mon état de santé, ni sur le plan physique ni sur le plan psychique.

Je n'ai pas laissé de repos à mes instructeurs, mais je recevais toujours les mêmes réponses: «Mais ça va bien, tu te détends» ou bien «Qui sait comment tu serais sans la MT» ou encore «Même si tu n'en es pas consciente subjectivement, objectivement tu as certainement changé». Lors des nombreuses séances de contrôle, je ne me sentais généralement pas bien du tout, et j'étais contente quand le moment de méditation était passé.

Ma vie conjugale se détériorait, bien que mon mari méditât également. Depuis, nous avons divorcé, ainsi que deux autres couples qui méditaient également. (Le

taux des divorces est particulièrement élevé parmi ceux qui pratiquent la MT.)

Ayant vu personnellement le Maharishi Mahesh Yogi à plusieurs reprises, je me suis adressée directement à lui. Il me renvoya à un instructeur pour un contrôle. Mais celui-ci fut aussi long et infructueux que les précédents. J'étais désespérée et décidai de rédiger une lettre détaillée et de l'envoyer au Maharishi, le priant de se pencher une bonne fois sur les aspects moins réjouissants de la MT, au lieu de toujours refuser d'en tenir compte. Mais je n'ai pas reçu de réponse. A part-deux initiateurs que je connaissais bien et qui m'ont consacré beaucoup de temps, personne n'a pris mes objections au sérieux.

Depuis plusieurs semaines, je ne médite plus. Je ne vais ni mieux ni moins bien. Je suis à présent à la recherche d'une autre voie pour parvenir à la lumière. Mais les expériences faites au contact de la MT m'ont rendue méfiante et craintive.»

D'autres adeptes de la MT ont subi des conséquences bien plus désastreuses que celles-ci. Pendant qu'ils méditaient, d'horribles fantasmes les ont glacés d'épouvante ou l'impression d'être possédés les a plongés dans un état d'angoisse extrême. Dans certains cas, la méditation et la participation aux autres activités de la MT se sont soldées par l'admission dans un hôpital psychiatrique.

Les psychiatres et psychothérapeutes signalent un nombre croissant de cas de maladies mentales occasionnées par la MT. La remarque d'un ancien responsable de la MT que beaucoup d'enseignants de la MT seraient atteints de schizophrénie donne à réfléchir.

C'est particulièrement chez les jeunes qui s'engagent de façon intensive dans le mouvement, participant à tous les cours de perfectionnement et acceptant en bloc la doctrine hermétique du système, que la méditation

déclenche souvent des réactions sur lesquelles la MT garde un silence absolu: dépendance totale de la méditation et de l'organisation (beaucoup renoncent à leurs études ou à leur emploi et travaillent à plein temps pour le mouvement, sans salaire ni assurances sociales), abatement physique et psychique, incapacité de mener une existence normale, et finalement état mental nécessitant l'internement dans un hôpital psychiatrique, d'ailleurs sans grand espoir de rétablissement.

Après le massacre de Jonestown en Guyana, où 913 membres du Temple du Peuple se sont donné la mort sur l'ordre de leur leader Jim Jones, on peut se poser la question si des actes irrationnels du même genre ne pourraient pas aussi se produire chez nous en Europe.

Lors d'une interview, le psychanalyste Tobias Brocher a donné son avis sur la question: «Je crois qu'il s'agit d'un phénomène général que l'on observe cependant plus nettement dans la société américaine qu'ailleurs. Je crois que l'on est de plus en plus disposé à suivre le premier chef charismatique qui se présente. Et ce qui séduit l'homme, l'amenant à s'accrocher sans réfléchir, c'est sa perplexité devant l'abondance de l'offre de la part d'une société qui a perdu toute assise religieuse.»

Le Guru Maharaj Ji et sa Mission de la Lumière Divine

Le Guru vit actuellement dans l'ombre. Mais lorsqu'il avait dix-huit ans, des millions de fidèles acclamaient le chef de la Mission de la Lumière Divine.

Sa mère, qui patronne le mouvement, est brouillée avec le Guru depuis son mariage avec sa secrétaire. Elle a destitué le «maître parfait» et proclamé un autre de ses fils comme successeur légitime de leur père «saint».

Mais d'après le secrétaire général de cette secte hin-

douiste, l'affirmation de sa mère, selon laquelle le Guru s'éloignerait de plus en plus de la tradition de l'Inde, serait ridicule. Ce ne serait que «la réaction d'une mère dépitée dont le fils s'est émancipé». Depuis, le Guru serait allé en Inde «prendre les affaires en mains et rétablir la vérité».

Malgré la condamnation de la patronne du mouvement, qui est allée jusqu'à traiter son fils de «play-boy», je tiens à raconter la vie et l'œuvre de cet homme qui voulut être une «bombe de paix» lancée dans ce monde. Car comme le montre l'exemple de la Communauté néo apostolique, lorsque son «apôtre-patriarche» qui était censé ne pas mourir avant le retour du Christ, décéda en 1960, ce genre de groupement religieux finit toujours par retomber sur ses pieds.

Et si le Guru ne parvient pas à reprendre le pouvoir, le cœur des hommes avides de paix, en particulier celui de la jeunesse de nos pays industrialisés, ne tardera pas, j'en suis sûr, à s'attacher à un autre «maître» tout aussi «parfait»! On ne découvre pas les idoles, on les invente. Même si l'Histoire nous apprend que nous n'apprenons rien de l'Histoire, j'espère du moins que cet exposé ouvrira les yeux aux chercheurs sincères.

Oui est le Guru Maharaj Ji?

Né en Inde en 1957, il s'est trouvé à l'âge de quinze ans à la tête d'un mouvement répandu dans le monde entier et dont les fidèles se comptaient par millions. Il est vrai qu'à sa mort, en 1966, son père, Shri Hans Ji Maharaj, lui a légué la direction de ses adeptes indiens. Mais ce fut par ses voyages personnels qu'il fit plus de 100000 disciples de par le monde et qu'il augmenta considérablement le nombre de ses adeptes dans son propre pays. Il ne faut pas non plus sous-estimer l'aide considérable, tant sur le plan spirituel que pratique, que lui ont ap-

portée sa mère, Shri Mata Ji, et ses trois frères aînés. Mais n'anticipons pas. Son histoire est aussi inhabituelle que brève.

Balyogeshwar Param Hans Satgurudev Shri Sant Ji Maharaj, de son nom complet, est né le 10.12.1957 à Hardwar sur le Gange, au pied de l'Himâlaya. Ses parents appartenaient à la caste supérieure. Une explication partielle de son succès précoce (de sa huitième à sa quinzième année) nous est donnée par *Le Messager de la Paix*, bulletin d'information officiel du mouvement: «Son père, qui était un saint éclairé, sut discerner très tôt la grande force spirituelle de son fils cadet. Il prédit que le Guru Maharaj Ji serait le maître parfait par qui le monde entier entendrait le message de la paix. Il le vénéra dès sa tendre enfance et lui donna le nom de Balyogeshwar, ce qui signifie «yogi éclairé depuis sa naissance».» C'est un atout considérable, tant sur le plan psychologique que pratique, que d'être honoré d'entrée de jeu par son père et présenté par lui comme le «maître parfait» à une centaine de milliers d'adeptes. Mais son ascension foudroyante témoigne aussi d'une intelligence propre et de capacités exceptionnelles.

On raconte qu'à l'âge de trois ans, alors qu'il était plongé avec son père dans la méditation, il aurait parlé de la prise de conscience de Dieu et, à l'âge de six ans, de la découverte de la vérité aux disciples de son père.

La mort de son père marqua un tournant décisif dans sa vie. La disparition du maître plongea sa famille et ses disciples dans un profond désespoir. Mais le jeune Guru Maharaj Ji, âgé de huit ans, aurait observé, le sourire aux lèvres, ce qui se passait autour de lui. Déjà pleinement illuminé et investi de la force spirituelle de son père, il serait monté, aux yeux de la multitude de fidèles en deuil, sur le trône laissé vide par son père. Personne d'autre n'aurait osé occuper cette place. Puis il aurait parlé à la foule de l'immortalité de l'esprit: «Enfants,

pourquoi pleurez-vous? Ne savez-vous donc pas que le maître parfait ne meurt pas? Le maître, ce n'est pas le corps, mais la force universelle qui est toujours dans le monde. A présent, elle habite un nouveau corps. Shri Maharaj Ji est ici au milieu de vous. Reconnaissez-le, obéissez-lui, vénérez-le.»

Plus tard, il fit la déclaration suivante:

«Je ne tenais pas à être satguru. Je me serais contenté d'être un gamin comme les autres. Je n'ai pas compris pourquoi il fallait que ce soit précisément moi. Il m'aurait suffi d'être le plus humble des serviteurs du maître parfait, sans jamais le devenir moi-même... Quand les disciples de mon père apprirent de ma bouche les expériences que j'avais faites, ils me posèrent la couronne de Rama et de Krishna sur la tête, et j'entendis la même voix qui me disait: <Je te dis pour la dernière fois que c'est toi. Va porter cette révélation au monde entier.» C'est ce que j'ai fait depuis ce jour-là.»

Il l'a fait avec beaucoup d'ardeur et énormément de succès. Pendant les quatre premières années, il parcourut l'Inde et accrut considérablement le nombre de ses adeptes dans son propre pays. Il parla surtout au festival annuel Hans-Jajanti, célébré en l'honneur de son père le jour de son anniversaire. En 1970 à New Delhi, c'était devant plusieurs millions de disciples qu'il lança ce que ses fidèles appelèrent, «une bombe de paix», en affirmant:

«Je déclare que j'établirai la paix dans ce monde. Donnez-moi votre amour, et je vous donnerai la paix éternelle. Je suis la source de la paix dans ce monde.»

Depuis, il s'est présenté comme le grand messager de paix au sein d'un monde désuni. En tant que tel, il entreprit de parcourir les cinq continents. Partout, la réaction fut très favorable. Qui ferait la sourde oreille à une offre de paix? En 1971, il commença son tour du monde pour

la paix par un séjour en Angleterre et en Amérique. En 1972, il visita l'Europe, l'Afrique du Sud, l'Amérique du Sud, l'Australie et le Japon. En novembre 1973, il fut invité à Houston, au Texas, où il participa à un festival géant, *Millénium 73*. Le Guru aurait dit de lui-même: «Je suis une bombe de paix. J'instaure un millénaire de paix.» On a joué une pièce de théâtre relatant la vie de Jésus jusqu'au sermon sur la montagne, après quoi le Guru a lui-même pris la place de Jésus, voulant montrer par là que celui qui déclara heureux les pacifiques était à nouveau en chair et en os parmi les hommes, poursuivant en la personne du Guru Maharaj Ji son œuvre de paix dans le monde.

Complétons le portrait du maître parfait de notre époque, en signalant quelques détails plus personnels.

Le Guru mesure 1m35 et pèse 84 kg. Sa chevelure noire et brillante encadre un visage rond et lisse. En mai 1974, il a épousé (n'ayant que seize ans, il avait une autorisation écrite en poche) à Denver, dans le Colorado, sa secrétaire, âgée de 24 ans, Marolyn Lois Johnson. En plus de la maison de 80000 dollars qu'il possédait déjà dans cette ville, ses adeptes lui ont offert un magnifique yacht et une voiture de sport argentée. Pour ses voyages aériens, il a un avion à réaction privé à sa disposition, et pour ses trajets sur route, une Rolls-Royce.

Depuis, il a acquis une propriété de 300000 dollars, avec terrain d'atterrissage pour hélicoptères, piscine et court de tennis, sur la plage de Malibu, près de Los Angeles. Cette villa luxueuse serait, d'après John Miller, son secrétaire particulier, «un bon investissement. Là il a pu trouver le calme.» (*Süddeutsche Zeitung*, 4 mars 1975)

Ce fut à Malibu, le 9 mars 1975, que le jeune Guru devint père d'une petite fille, qu'il appela Premlata (vin d'amour). La nouvelle fut immédiatement annoncée par télex ou téléphone dans une soixantaine de pays.

L'organisation de ses voyages a été prise en charge par la Mission de la Lumière Divine, créée en 1960 par son père et dont la direction est assurée par son frère aîné, Bal Bhagwan Ji. Sa mère y est aussi active; elle organise ses propres tournées de conférences.

Vers le milieu de l'année 1973, il existait de par le monde 145 *ashrams* (centres de méditation), où les *premies* (dévots du guru) se réunissent pour écouter le *satsang* (discours spirituel) et le méditer. Il n'est pas possible d'évaluer le nombre exact d'adeptes en Inde, mais on pense qu'il s'élève à plusieurs millions.

Pour les Indiens, le Guru Maharaj Ji n'est qu'un maître parmi beaucoup d'autres, et ils n'ont eu aucune difficulté à lui faire une place dans leur système de piété hindouiste.

Les pays occidentaux où le Guru a le plus d'adeptes sont les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne. On donne le nom de *premies* à tous ses fidèles.

Voici un appel de fonds adressé aux *premies*: «Il serait bon que chaque *premie*, même s'il n'a pas le sou pour le moment, essaie de réunir au moins 3 000 FF en travaillant, en vendant un objet, en réduisant ses dépenses ou en demandant un prêt à sa banque.» (*Service pratique*, 1973, p. 339)

Les *premies* sont presque tous des jeunes de 18 à 25 ans. Ils sont issus de presque toutes les couches sociales, bien que la plupart d'entre eux soient bacheliers ou étudiants. Un point commun entre eux, c'est qu'avant de suivre le Guru, ils ont souvent essayé de combler le vide de leur existence par la drogue. Le monde (à commencer par la cellule familiale, d'ailleurs fréquemment brisée) n'ayant pas pu satisfaire à leur désir de paix, de bonheur, de justice et d'amour, ils ont cherché refuge dans le monde hallucinatoire des stupéfiants, en dehors duquel la vie leur était devenue insupportable.

Ici, ils ont trouvé quelqu'un qui était prêt à accepter

leur amour et à leur offrir le sien; maintenant, ils le portent aux nues. Le plus souvent, ils quittent leur domicile et renoncent à toute propriété pour aller vivre en communauté à l'ashram. Ils partagent le produit de leur travail et adoptent un régime généralement macrobiologique, à base de gruau, de sarrasin et de blé. La viande est déconseillée. Ces jeunes gens se réjouissent d'avoir retrouvé une vie communautaire plus étroite.

Ici, les laissés-pour-compte de notre société de consommation inhumaine sont accueillis et intégrés dans une grande famille où l'on est heureux de vivre les uns avec les autres.

A genoux devant le portrait du Guru, ils l'appellent leur père, leur Dieu, leur maître miséricordieux et promettent de le servir en retour pour sa grâce extraordinaire. Ils vénèrent sa mère comme la sainte mère de l'univers, la force créatrice qui, dans son amour infini, donne naissance à toute créature et prend soin d'elle. Et en tant qu'enfants du Guru Maharaj Ji, ils se sentent tous frères et sœurs, et désirent faire tout en leur pouvoir pour s'épauler, s'aimer et se faire confiance en toute circonstance.

La Mission de la Lumière Divine met leur abnégation et leurs capacités au service de la cause qu'elle préconise: la paix mondiale grâce à la propagation de la connaissance véritable. Deux nouvelles organisations ont été créées, le *World Peace Corps* et les *Shri Hand Productions*, pour utiliser judicieusement les forces et capacités des premiers.

Le Guru se défend de vouloir fonder une nouvelle religion. Il chercherait plutôt à mettre l'accent sur «ce qui depuis toujours a été le fondement de toute religion: la connaissance pratique de Dieu... Ainsi, un hindou deviendra un meilleur hindou, un bouddhiste un meilleur bouddhiste, un chrétien un meilleur chrétien, s'il pratique cette méditation.»

Le Guru prétend lever en sa personne les antagonismes entre hindous, bouddhistes et chrétiens et «accomplir toutes les paroles de la Bible et de tous les autres livres sacrés».

Il appartient à chacun de vérifier, Bible en main, si le Guru tient ses promesses.

Sun Myung Moon et l'Eglise de l'Unification

Comme la MT, la Mission de la Lumière Divine et l'Eglise de Scientologie, les moonistes font partie des sectes qui séduisent particulièrement la jeunesse. Leur nom officiel en France est l'Association pour l'Unification du Christianisme Mondial (A.U.C.M.). Ailleurs, ils sont connus sous le nom d'Eglise de l'Unification.

Leurs missionnaires fréquentent de préférence les rues passantes, les parkings de supermarchés et les campus universitaires où ils distribuent des tracts, vendent des brochures, faisant ainsi connaître leur mouvement.

«Avez-vous un moment?»

«Connaissez-vous le sens de la vie?»

«Nous sommes un groupe international de jeunes.»

«Je sais que le Messie est vivant.»

Telles sont quelques-unes des phrases types qu'ils utilisent pour engager la conversation. Si un passant montre de l'intérêt, on l'invite à visiter l'un des centres du mouvement et on cherche à le persuader de participer à un cours pendant un week-end ou une semaine entière. Ce n'est que durant ce cours qu'on lui fait part, étape par étape, de l'enseignement du mouvement:

«En 1960, une nouvelle ère a commencé pour l'humanité. Dieu a révélé sa vérité absolue à un grand maître en Orient. Les symboles et paraboles de la Bible trouvent leur parfaite élucidation dans cette révélation. Le

royaume de Dieu est maintenant établi sur la terre par le Christ. Durant cette nouvelle ère, toutes les religions vont être unies sous l'autorité d'un seul maître. Pour la première fois dans l'Histoire, il est possible à l'homme d'accéder à la perfection. La perfection aux yeux de Dieu se distingue de la perfection telle que les hommes la conçoivent. Nous vivons dans les derniers jours de la période où s'accomplissent les prophéties du Nouveau Testament.»

Qui est donc ce M. Moon que l'on célèbre comme «le seigneur du second avènement», «le père de la nouvelle humanité» et qu'on surnomme «le vrai père»?

Sun Myung Moon est né le 6 janvier 1920, le cinquième d'une famille de huit enfants, en Corée du Nord. Ses parents étaient cultivateurs. A l'âge de dix ans, il a vu sa famille se convertir du bouddhisme au christianisme et se joindre à l'Eglise presbytérienne. Dans la brève biographie de Moon, réservée aux membres de l'A.U.C.M., on lit à ce sujet:

«Très peu de gens mesuraient l'importance de la scène qui se déroulait discrètement, il y a deux mille ans, à Bethléhem, lorsque Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est né. Le proverbe: <L'histoire se forge pendant la nuit> s'est avéré juste une fois encore en 1920. Le 6 janvier de cette année, une scène d'une signification semblable à celle de Bethléhem s'est déroulée dans la ville de Chongju, en Corée du Nord. Ce jour-là, un homme vit le jour qui était destiné à accomplir la mission divine la plus difficile de l'Histoire, celle de renouveler le monde... Ce ne fut toute fois qu'au cours de sa seizième année qu'il en prit conscience. Le dimanche de Pâques, au lever du soleil, il était en prière, lorsqu'il eut soudain une vision extraordinaire. Jésus-Christ lui apparut et lui fit savoir qu'il était destiné à achever la mission que Jésus avait entreprise, il y a bientôt deux mille ans, sans pouvoir cependant pleinement l'accomplir.»

Cette vision du Christ le matin de Pâques fut suivie d'une période de grands bouleversements émotionnels et religieux qui dura neuf ans. Ce fut l'époque où Moon termina sa scolarité, entreprit des études d'électrotechnique au Japon et les interrompit brusquement avant l'examen final. Voici ce que dit la biographie déjà citée concernant la fin de ces neuf ans:

«Les vérités de Dieu se trouvaient à présent entre ses mains. A ce moment-là, il devint le vainqueur absolu du ciel et de la terre. Le jour de sa victoire, le monde spirituel tout entier s'inclina devant lui. Satan lui-même capitula sans condition, car, après une lutte acharnée, Sun Myung Moon était parvenu à l'état de Fils de Dieu pur et parfait. Sun Myung Moon fut donc acclamé comme vainqueur de l'univers et seigneur de la création.» • '

L'année 1960 eut une signification particulière. Car en mars cette année-là eurent lieu les «noces de l'Agneau» (d'après Apocalypse 19). Moon célébra son quatrième mariage avec une étudiante de 18 ans; Han Hak-Ja, la fille de sa cuisinière. Désormais, Moon et sa femme furent vénérés comme le nouvel Adam et la nouvelle Eve, comme les «parents de l'univers» ou simplement comme les «vrais parents». D'après l'enseignement de Moon, les huit enfants nés de leur union seraient nés sans péché pour annoncer la proximité de la consommation de l'humanité.

Moon se considère comme le vrai père, le «père du second avènement». Ni dans *Les Principes Divins*, ni dans la littérature destinée aux non-membres, Moon n'est présenté explicitement comme le Messie. Mais en lisant attentivement ses écrits, on ne peut s'empêcher de conclure que tout ce qu'il dit de lui-même permet de le supposer. Moon ne s'est d'ailleurs pas contenté d'en avoir la conviction intime. Il l'a fait confirmer par d'autres puissances. Fletcher, l'esprit qui parle par Arthur Ford, aurait reconnu lors de deux séances (en novembre 1964

et mars 1965) que l'on distingue des «traits messianiques» chez Moon.

Un médium comme A. Ford et une voyante comme Jeane Dixon («Je vous bénis, Révérend Moon, pour votre message») ont, dès le début, fait l'éloge de Moon et de son mouvement et ont même essayé de le promouvoir. Ils voient dans Moon un envoyé de la «raison créatrice», un docteur et un révélateur. Depuis, ces références ont été exploitées par les relations publiques de l'A.U.C.M.

Moon lui-même voit dans ces séances la preuve que le monde des esprits le reconnaît comme le Messie. Il enseigne à présent que les esprits sont de son côté, et que lui-même, ainsi que ses adeptes, finiront par contrôler le monde spirituel.

Dans le conflit entre Dieu et Satan, Moon considère que les chrétiens ont été mobilisés par les puissances sataniques pour l'attaquer, lui et l'A.U.C.M. Mais il apaise ses adeptes en leur disant: «Les ennemis de notre mouvement, ceux qui nous persécutent, seront punis par les esprits.»

Le style de vie de l'A.U.C.M.

i
j L'image que Sun Myung Moon donne de lui-même, celle •
; du sauveur et du «vrai père», influence jusque dans
' ses moindres détails la vie quotidienne des membres
î de l'A.U.C.M. Perfection, vie véritable, restauration et
} renouveau - de tels objectifs semblent justifier leur sou-
(mission complète à la dictature du «maître et père» et au
règlement sévère de la «famille». Comme récompense,
on leur fait miroiter la promesse d'un bonheur parfait:

«C'est merveilleux, admirable au plus haut point, de vivre pleinement la vie même de Dieu! C'est une véritable vie de joie, pas du tout comparable à une joie purement terrestre. Une fois que vous avez atteint ce niveau de

perfection, vous n'avez plus besoin de prier. A quoi cela servirait-il encore? Vous contemplez Dieu face à face et vous vivez unis de cœur avec lui. Vous conversez avec Dieu. Vous n'avez plus besoin de religion ni de sauveur. La religion fait partie du processus de renouveau, de restauration. Un homme parfaitement sain n'a pas besoin de médecin. L'homme qui est parfaitement uni à Dieu n'a pas besoin de sauveur.»

Le chemin qui mène à cette félicité est raide et exténuant. Il exige «du sang pour le ciel et de la sueur pour la terre». Dans la vie quotidienne des moonistes, la «réparation» joue un rôle important. En disciplinant ses pensées et ses actes pour les concentrer sur les «parents», et en se vouant à des pratiques ascétiques, on remplit les «conditions nécessaires à la restauration».

Les finances de l'A.U.C.M.

«La libéralité mène à la prospérité, parce qu'elle est voulue de Dieu», affirme Sun Myung Moon.

Association religieuse déclarée selon la loi de 1901, la branche française de l'A.U.C.M. a son siège à Paris. En 1978, elle a changé de nom et est devenue la Croisade Internationale pour un Monde Uni. Son organe officiel, *Le Nouvel Espoir*, paraît mensuellement depuis septembre 1975. Elle possède une imprimerie à Etampes, une fabrique de bijoux à Fontenay-aux-Roses et une usine d'objets en cuir à Moretel-de-Mailles.

Ceci n'est qu'une infime partie du vaste empire financier de Sun Myung Moon, qui est estimé à plus de 35 millions de livres sterling. L'interview révélatrice suivante parut aux Etats-Unis:

«Où M. Moon a-t-il trouvé l'argent pour l'achat de *Belvedere Estate*?

- C'était le produit de la vente des fleurs, des cierges et du thé...

- Mais sa maison d'Irvington, qui lui a coûté 620000 dollars, appartient-elle aussi à l'Eglise?

- Non, M. Moon l'a achetée pour lui-même.

- Est-ce l'Eglise qui lui a donné l'argent?

- Non, il provient de son usine de ginseng.

- L'usine de ginseng appartient-elle à M. Moon?

- Non, il n'a qu'une partie des actions.

- Quel pourcentage?

- Entre 25 et 30%.

- Avec 30% des actions, ne peut-on pas contrôler l'affaire?

- Non, les autres 70% appartiennent à l'Eglise.»

En plus de la vente de fleurs, de cierges et de littérature sur la voie publique, les membres de l'A.U.C.M. doivent céder à la «famille» leurs biens, économies et legs. Mais la principale source de revenus de cet empire financier est son réseau d'entreprises florissantes.

Le multimillionnaire et ses fonctionnaires vivent dans l'opulence et ne se privent d'aucun luxe. Ses adeptes justifient naïvement cet état de choses en disant qu'il serait anormal que le Messie vive dans la pauvreté. Mais quelle amère déception de constater que des membres qui sont partis après plusieurs «années de service» souffraient de malnutrition et de ses séquelles!

Sun Myung Moon se justifia de son niveau de vie dans une interview accordée au journal *Newsweek*:

«Vos adeptes vivent très modestement, mais vous vivez dans l'opulence. Pourquoi une telle fortune personnelle?

- Bien que je vive la plupart du temps très simplement, je suis devenu - que cela me plaise ou non - un personnage connu dans le monde entier. Nombre de personnalités viennent me rendre visite. C'est donc une question de protocole. De plus, on me dit de veiller sur ma sécurité comme sur le maintien d'une certaine dignité.

- On est frappé par les mesures de sécurité prises autour de vous et dans votre Eglise. Elles donnent une impression de contrainte. Pourquoi?

- Ma mission me met continuellement en danger de mort. Ma vie est menacée par les communistes. J'ai reçu beaucoup de menaces de leur part. Mon mouvement est en pleine croissance, et parallèlement augmentent aussi les risques d'attentats à ma vie. Gim Il Seong, le Premier ministre nord-coréen, a déclaré publiquement que j'étais la menace numéro un pour son entreprise révolutionnaire.»

Expériences d'un jeune à un cours de formation de PA.U.C.M.

«Dès notre arrivée au centre de Neumühle, nous avons été impressionnés par le bon goût de l'agencement de l'ancienne ferme et par le luxe des pièces et salles de conférence. C'est très volontiers qu'on vient passer quelques jours dans un cadre comme celui-ci, la propriété étant située au fond d'une vallée romantique, loin du bruit et des tensions de la grande ville. La première impression est confirmée par l'accueil qui nous est fait: un groupe de jeunes entre 18 et 24 ans, originaires de différents continents, nous saluent joyeusement à l'entrée et nous invitent à prendre une tasse de café avec des gâteaux faits maison, dans une salle à manger rustique et confortable. On est frappé par la politesse de ces jeunes, par leur amabilité, ainsi que par leur tenue^v des plus correctes.

Après ce premier contact, où l'on nous a mis à l'aise en nous faisant sentir que nous étions acceptés, on nous conduit dans une salle de conférence pour y participer aux six heures de cours prévus. On commence par chanter un cantique et adresser une prière au «père», comme autrefois dans notre groupe de jeunes. Les

heures suivantes requièrent notre attention soutenue, car le conférencier nous expose les «Principes Divins». On nous apprend des choses étranges.

On nous parle du «plan de salut» de Dieu et de Jésus qui fut envoyé dans le monde pour le sauver. Il a partiellement échoué, parce qu'il n'aurait pas reçu la «seconde bénédiction»: il ne s'est jamais marié. De plus, il n'a pas pu accomplir pleinement sa mission, parce que le peuple n'était pas prêt à participer à l'œuvre du salut. Dieu a donc été obligé de modifier son plan, et à présent le monde attend le «nouveau Messie», qui va fonder «la vraie famille» et achever son salut. On fait des allusions au fait que le nouveau Messie pourrait s'appeler Moon, l'homme qui (en troisième ou quatrième noce!) représente aujourd'hui la «vraie famille». Un étrange mélange de citations bibliques et de philosophie naturelle de caractère oriental, le tout empaqueté dans une nouvelle doctrine du salut.»

Un auditeur critique se posera la question si cette idée de messianisme et d'œuvre de salut n'a pas été lancée et propagée par Moon et ses proches collaborateurs. «Prêts à servir toute une vie», lit-on dans un cantique des moonistes. Et ailleurs: «Petit était leur nombre. A présent, c'est une grande armée qui construit avec joie la maison de Dieu.»

Chaque affirmation est étayée par des versets bibliques arrachés de leur contexte, et on n'oublie pas d'insister sur la misère du monde. Mais sa situation chaotique va prendre fin. Car en s'orientant d'après les Principes Divins, on est appelé à s'engager à fond dans l'édification du «monde nouveau» de Moon. Le jeune qui entend cela pour la première fois est fasciné par la vision qui lui est présentée. S'il s'engage, il sera prêt à défendre la cause de Moon à n'importe quel prix.

La longueur et la monotonie du discours fatiguent certains. On remarque que quelques jeunes membres de

l'A.U.C.M s'endorment de temps en temps. Si on leur en demande la raison, ils sont obligés d'avouer qu'ils doivent écouter le même discours chaque samedi.

Bhagwan et la Fondation Shree Rajneesh

Depuis une dizaine d'années, la presse à sensation publie fréquemment des articles sur le guru Bhagwan Shree Rajneesh et le comportement étrange de ses adeptes dans les ashrams qu'il a ouverts un peu partout dans le monde.

«En arrivant au château de Wolfsbrunn, sur les bords de la Werra, me confia récemment un pépiniériste allemand, j'eus la surprise de me voir soudain entouré par un important groupe de jeunes gens et de jeunes filles au visage intelligent et aux traits réguliers, tous vêtus d'une toge rouge. On m'avait fait venir pour donner des conseils sur les plantations dans la propriété, mais j'ignorais que le vieux château appartenait à la secte de Bhagwan. En tant que responsable d'une église évangélique, je m'intéressais bien sûr à la raison qui poussait ces jeunes à travailler bénévolement à la rénovation du château, qui allait ensuite être revendu au profit de la secte. J'y rencontrai un jeune professeur de Göttingen dont le père avait été proviseur dans mon lycée.» Par ses boutiques, ses restaurants végétariens, ses magasins de produits biologiques et ses nombreuses discothèques, la Fondation Shree Rajneesh a su gagner de nombreux jeunes, qui ont tout quitté pour devenir «Sannyas» (disciples) de Bhagwan.

Dans les années 70, ils étaient des milliers à prendre la route de l'Inde pour aller s'asseoir aux pieds de Bhagwan dans son ashram de Poona. On a compté jusqu'à 60 000 jeunes, rassemblés là dans l'espoir de trouver le bonheur en buvant littéralement les paroles de

sagesse de l'ex-professeur de philosophie qu'ils vénéraient comme un dieu.

«Ma technique, disait-il, commence par une purification (katharsis). Tout ce qui est caché doit sortir. Il ne faut rien refouler. Habitue-toi à t'extérioriser. Ne te maudis pas. Accepte-toi tel que tu es.» Il voulait ainsi encourager ses adeptes à se dégager de leur moi, à dépasser leur raison, en cédant pleinement à leurs instincts, impulsions et désirs: «Soyez comme de petits enfants qui dansent au soleil et au vent. Oubliez votre moi, soyez!»

En octobre 1981, la presse publia les photos de maisons désertes à Poona et des reportages relatant comment certaines Sannyas se prostituaient dans la rue la plus mal famée du monde, Falkland Road à Bombay, pour renflouer les caisses de la communauté. Dans un autre article, un médecin indien, le Dr. Prakash Kalmadi, affirmait: «J'ai soigné de nombreux morphinomanes parmi les adeptes du guru. Un étudiant originaire de Munich s'est injecté en un seul jour pour plus de 800 FF de morphine. Il est mort à l'âge de 27 ans.»

Lorsqu'en 1981, la police indienne engagea une procédure contre le guru, il s'enfuit avec vingt fidèles aux Etats-Unis, où il établit dans l'Etat d'Oregon un petit empire pour lui et ses adeptes.

En octobre 1985, la presse annonça que Ma Anand Sheela, la secrétaire et compagne de Bhagwan, avait pris la fuite avec quelques fidèles. Nul ne sait s'il s'agit vraiment d'une rupture avec le maître - on prétend qu'il avait à ce moment-là 55 millions de dollars de dettes - ou si ce n'était qu'une duperie. «Pour la première fois dans l'Histoire, une religion est morte», déclara Bhagwan le 30 septembre 1985, après un autodafé de livres et de toges. Des milliers de Sannyas jetèrent leur exemplaire du livre de Bhagwan et leur toge rouge dans le feu, en dansant et en chantant. Le fondateur de la secte qualifia la Fondation Shree Rajneesh de religion

«fondée par une bande de fascistes». Il rejeta la bible du mouvement en affirmant qu'il ne l'avait ni écrite ni lue, ne serait-ce qu'une fois. Cet homme que ses adeptes avaient vénéré comme dieu dit aux reporters: «Je suis un homme. Je ne suis ni sauveur ni prophète. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de sauveur.»

Ma Anand Sheela vendit sa biographie au magazine allemand *Stem* en décrivant sans ménagement la vie du guru. Pendant treize ans, elle avait vécu à ses côtés, obéi à ses ordres et finalement présidé la secte.

x Partout dans le monde, les Sannyasins tinrent des conférences de presse. A Cologne, un des adeptes de Bhagwan affirma que la religion de Ma Anand Sheela était morte, mais non la confiance des Sannyasins en leur maître.

Le 29 octobre 1985, Bhagwan fut arrêté aux Etats-Unis et Sheela en Allemagne, dans la Forêt-Noire.

Entre-temps, Bhagwan a été relâché et s'est mis à la recherche d'une nouvelle terre d'asile. Il a séjourné avec une poignée de fidèles à Chypre. Mais là, on n'a pas voulu de lui. Où va-t-il s'établir définitivement? Ses 500 000 adeptes finiront-ils par se détacher de lui? Frustration et peur de l'avenir les avaient poussés dans les bras du spécialiste du défolement. Seront-ils capables de s'en sortir sans lui?

Toutes ces questions restent ouvertes. Il est certain que le jeune qui ne connaît pas le Dieu vivant ne peut subsister sans religion. Si Bhagwan devait cesser d'enseigner, d'autres essaieront sans doute de l'attirer dans leur filet.

Abraham, le père des croyants

Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, se réclament chacune du

patriarche Abraham. Les chrétiens voient en lui le père des croyants, les musulmans l'ami de Dieu et le père d'Ismaël, tandis que les juifs se disent la postérité d'Abraham.

Qui est Abraham?

Malgré l'attitude plus que décevante que l'humanité a prise à son égard, Dieu ne l'a pas laissée tomber. Il est vrai qu'il a l'esprit de suite. Il n'a jamais voulu traiter l'homme en marionnette. L'ayant créé à son image, ayant fait de lui un être responsable, capable de prendre ses propres décisions, il courait le risque de voir un jour «le roi de la création» se tourner contre lui. Et c'est effectivement ce qui s'est produit. L'homme a abusé de la confiance de son Créateur et a voulu «être comme Dieu». Mais il s'est trompé lourdement. Car pour lui, il n'y avait que deux possibilités: accepter d'être «de peu inférieur à Dieu» ou complètement se détacher de lui et devenir un «sans-Dieu», pratiquant une religion de son propre cru, au lieu de croire et d'obéir à son Créateur. Toutes les interventions énergiques de la part de Dieu, comme le déluge et la dispersion des hommes après la confusion de leur langage à Babel, n'ont pas réussi à empêcher l'homme de dévier. C'est alors que Dieu s'est choisi un homme qui allait marquer l'histoire du monde. Il a adressé son appel à Abram («père élevé»), qui par la suite a reçu le nom d'Abraham («père d'une multitude»), en Mésopotamie. Abraham a obéi à l'appel de Dieu et a quitté sa patrie pour se rendre avec sa famille dans le pays que Dieu lui a indiqué. Là, il a construit un autel et a commencé à faire connaître son Dieu à la population aborigène.

Après un bref séjour en Egypte à la suite d'une famine et après sa séparation d'avec son neveu Lot, Abraham a reçu de Dieu une révélation toute particulière.

La quadruple bénédiction d'Abraham

Les juifs croient qu'Abraham a reçu de Dieu une quadruple bénédiction:

1. Il sera le père d'une grande nation.
2. Il obtiendra le pays d'Israël pour sa postérité.
3. Quiconque le bénira sera béni, quiconque le maudira sera maudit.
4. Toutes les nations de la terre seront bénies en lui.

Ces quatre pierres angulaires de la foi juive ont été fortement ébranlées du vivant d'Abraham. Comment allait-il devenir le père d'une grande nation à l'âge de cent ans, avec une femme nonagénaire? Mais «rien n'est impossible à Dieu».

Ismaël, le fils qu'il a eu de sa servante Agar, lorsqu'il a voulu hâter l'action de Dieu en sa faveur, ne pouvait être l'héritier promis.

C'est par la naissance d'Isaac que Dieu a accompli l'incroyable promesse qu'il lui avait faite. Abram (le père élevé) est effectivement devenu Abraham (le père d'une multitude).

Mais bientôt après, sa confiance en Dieu fut soumise à rude épreuve. L'inconcevable arriva. Dieu lui demanda de lui offrir en holocauste le fils tant attendu. Pourtant, Abraham obéit. Toutefois, au moment où il leva le couteau pour l'immoler sur le mont Morija, Dieu l'arrêta. Une voix se fit entendre: «N'avance pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien; car je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique.» Un amour sans limites, qui craint, croit et chérit son Créateur par-dessus tout, est à la base de la vraie foi.

Il n'existe sans doute aucun peuple dans l'Histoire qui ait été dispersé parmi les nations et persécuté comme le peuple juif. Malgré l'exil presque deux fois millénaire, le souvenir des quatre promesses que Dieu a faites à Abra-

ham est resté très vivant parmi sa postérité et a amené la création de l'Etat moderne d'Israël. Celle-ci a joué un rôle déterminant dans la vie politique du Proche-Orient et dans le sort de nombreuses nations.

Les promesses de Dieu ont plus d'importance pour Israël que la supériorité militaire ou économique des peuples voisins.

L'espérance des juifs

1. Le choix d'Abraham

Dieu a promis au patriarche de rendre sa postérité comme la poussière de la terre. Qui est capable aujourd'hui ' de compter le nombre de juifs disséminés sur la surface du globe? Malgré l'oppression, les expulsions et les camps de concentration, il y a des représentants de ce peuple dans presque tous les pays du monde. Ce qui les unit, c'est surtout leur foi, l'observance de la loi de Moïse, l'expérience des patriarches et les écrits des prophètes. Combien de fois leurs adversaires ont-ils décidé d'exterminer ce peuple! Mais jusqu'ici, tous ceux qui ont touché à «la prunelle de l'œil de Dieu» ont péri. Les juifs croient que leur peuple subsistera jusqu'à la fin du monde et jouera un rôle important dans le Jugement dernier.

2. La Terre promise

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a promis le pays de Canaan à ce peuple,, un territoire qui couvre pratiquement toute la Palestine actuelle. Depuis la création de l'Etat d'Israël en 1948, les juifs se sont fondés sur cette promesse. L'essentiel pour eux, c'est de pouvoir habiter la terre de leurs aïeux. Ce n'est que là qu'ils se sentent chez eux. Rendue à Israël, la Terre promise devient un jardin florissant. Des juifs pieux des générations précédentes ont fait venir de la terre de Palestine pour s'y faire ensevelir!

3. La bénédiction divine

La bénédiction est une faveur que Dieu accorde. La malédiction est un fardeau que Dieu impose. Les juifs orthodoxes s'attribuent la parole de Dieu à Abraham: «Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront.» (Genèse 12,3) Ceux qui haïssent les juifs prennent donc position contre Dieu, et ceux qui favorisent le bien-être d'Israël bénéficient de la faveur divine.

4. Toutes les nations seront bénies grâce à Israël

Abraham a déjà prédit la venue du Messie. Les prophètes ont prophétisé qu'il serait un descendant de David. La dispersion due aux persécutions (déjà du temps de Jésus, il y avait plus de juifs à l'étranger qu'en Palestine) et la destruction de Jérusalem en l'an 70 ap. J.-C. ont causé beaucoup de misère à la postérité d'Abraham, mais ont aussi apporté bien des bénédictions aux nations de la terre. Nombre de savants célèbres sont d'origine juive. L'utilisation pacifique de leurs découvertes, capables aussi, hélas, de détruire toute l'humanité, pourrait résoudre pratiquement tous les problèmes du monde. D'innombrables fidèles des communautés religieuses juive, musulmane et chrétienne puisent leur consolation dans les prophéties de l'Ancien Testament.

Lorsque le monarque prussien du siècle des lumières, Frédéric le Grand, pria l'aumônier de la cour de lui présenter un argument en faveur de l'existence de Dieu, celui-ci répondit: «Les juifs, votre majesté.»

Jésus, le Christ de la Bible

Le nom *Jésus* est une forme grécisée du nom hébraïque *Yehoshua* qui signifie: lahvé sauve.

Christ (*christos* en grec) n'est pas un nom mais un titre

et correspond au mot messie (*meshikhâ* en hébreu) qui signifie: l'Oint. Dans l'Ancien Testament, c'étaient les rois, prophètes et prêtres qui recevaient l'onction.

Au moment de la naissance de Jésus, les routes étaient encombrées de voyageurs. L'empereur romain Auguste, voulant savoir exactement ce que lui rapporteraient les impôts, ordonna le recensement de tous ses sujets. C'est ainsi que toutes les familles juives durent se rendre dans leur ville d'origine pour se faire enregistrer.

Cette mesure exécutée par l'occupant a donc contribué à l'accomplissement de la promesse, faite 750 ans auparavant: «Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, et dont les activités remontent aux temps anciens, aux jours de l'éternité.» (Michée 5,1) Joseph, le charpentier de Nazareth, dut se rendre à Bethléhem, la ville de ses ancêtres, pour être interrogé par les fonctionnaires impériaux sur son avoir et ses recettes. Mais ce qui inquiétait cet honnête artisan, c'était bien moins l'état de ses finances que celui de Marie, son épouse, qui attendait un enfant dont il n'était pas le père! Ni l'un ni l'autre ne pouvaient pleinement comprendre ce que Dieu avait en vue pour eux. Le Créateur qui a fait par sa parole la terre, les plantes, les animaux et les hommes leur avait parlé, à Marie et à lui, des mois auparavant, par un ange. Grâce à une visitation du Saint-Esprit, Marie allait devenir la mère du Messie.

Après la visite de l'ange, Joseph ne répudia pas Marie, car il savait que c'était une jeune fille chaste et fidèle. S'est-il douté que la promesse de l'Ancien Testament allait s'accomplir: «Je mettrai inimitié entre toi (Satan) et la femme, entre ta postérité et sa postérité» (Genèse 3,15)? Ou celle que le prophète Esaïe avait faite sept siècles et demi plus tôt: «Voici, la vierge deviendra enceinte, elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel» (Esaïe 7,14)?

Mais où Marie allait-elle mettre le Messie au monde? Tous les hôtels étaient combles. Les fonctionnaires du gouvernement occupaient les meilleures chambres et les autres avaient été louées à ceux qui en avaient les moyens. Joseph ne trouva nulle part un abri digne d'un être humain. ■

Et c'est ainsi que le Fils de Dieu naquit dans une pauvreté extrême, afin qu'aucun homme ne puisse jamais dire qu'il restait incompris du fait de son dénuement.

Mais dès sa naissance se produisirent des événements surnaturels. Des anges apparurent aux bergers qui gardaient leurs troupeaux et leur annoncèrent la venue du Sauveur. Des mages vinrent de loin l'adorer. Le roi Hérode fut si inquiet pour son trône qu'il fit massacrer tous les petits enfants de Bethléhem. Mais le Fils de Dieu n'était pas parmi les victimes. Car Joseph avait reçu en songe l'ordre de fuir en Egypte avec Marie et l'enfant, et d'y rester jusqu'à la mort d'Hérode. Une nouvelle prédiction de l'Ancien Testament s'est ainsi accomplie: «J'ai appelé mon fils hors d'Egypte.» (Osée 11,1)

Enfant, Jésus s'intéressait déjà à l'histoire des relations de Dieu avec son peuple. A l'âge de douze ans, il étonna les docteurs de la loi dans le temple, car il surpassait en sagesse les adultes eux-mêmes. Durant la fête de la Pâque, il rappela implicitement à Joseph qu'il n'était que son père nourricier en faisant cette surprenante réponse à ses parents qui le cherchaient: «Pour quoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père?» (Luc 2,49)

Jésus vécut en ce monde comme n'importe quel autre être humain (Philippiens 2,7). Il éprouva exactement les mêmes sensations que les autres habitants de la terre: il eut faim et soif, il pleura et connut la souffrance. Il n'était pas un simple pantin mû par Dieu, il avait sa volonté propre. Mais il était plus qu'un simple homme. Il pouvait guérir les malades, ressusciter les morts, scruter le cœur

de l'homme et annoncer d'avance les desseins de Dieu qui, dans certains cas, n'allaient se réaliser que des siècles plus tard. Il le pouvait parce qu'il était le Fils de Dieu. Ce qu'aucun homme n'avait jamais fait jusque-là, lui l'a fait: il a résisté aux tentations de Satan. En sa qualité de Fils de Dieu, il a vaincu l'adversaire par son obéissance à la volonté de son Père (Philippiens 2,8).

Il est probable que Joseph est mort assez jeune. En tant que fils aîné, Jésus a pourvu aux besoins de sa mère et de ses frères et sœurs. La naissance de Jésus a dû avoir lieu dans la période de 11 à 4 av. J.-C. (Par erreur, Denys le Petit a fixé le début de l'ère chrétienne quelques années trop tard, lorsqu'il établit sa chronologie à Rome en 532.)

C'est en tout cas vers l'an 28 ap. J.-C. que Jésus commença son ministère public. Un prophète du nom de Jean baptisait dans le Jourdain ceux qui acceptaient le message de repentance qu'il prêchait. Jésus alla vers lui. Jean reconnut en lui «l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Tandis qu'il le baptisait, une voix fit entendre du ciel ces paroles: «Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai mis toute mon affection.» (Luc 3,22) En s'identifiant ainsi à l'homme pécheur, Jésus montrait qu'il était prêt à prendre sur lui sa culpabilité.

Les trois dernières années de sa vie furent consacrées à la prédication et à la formation de ses douze disciples qui devaient plus tard être les témoins de sa gloire. (L'un d'entre eux le livra par la suite.) Dieu confirmait le message de son Fils par des miracles et des phénomènes surnaturels. Ce n'était pas seulement dans sa petite enfance, mais aussi comme adulte que Jésus fut persécuté. Cette fois-là, c'était Hérode, le roi jaloux; à présent, c'étaient les chefs spirituels du peuple qui le poursuivaient. Ils finirent par l'arrêter et le condamner à mort pour blasphème, lors d'une séance extraordinaire du sanhédrin. Pilate, le procureur romain, refusa d'abord

d'entériner leur verdict, car il était persuadé de l'innocence de Jésus. Mais il finit par céder aux cris des juifs fanatisés par leurs chefs qui menaçaient de le dénoncer à Rome, et fit flageller, puis crucifier Jésus.

A première vue, la mort de Jésus sur la croix peut ressembler à une défaite. En comparaison avec les exploits des héros d'autres religions, l'attitude de Jésus n'a rien d'épique. Il ne s'est pas défendu. Les quelques mots qu'il a prononcés pendant son agonie étaient des prières ou des paroles de réconfort. Autrement, il s'est tu. Mais Dieu s'est manifesté. Une éclipse totale du soleil a introduit les derniers moments de Jésus et un tremblement de terre en a marqué la fin.

Trois jours après sa crucifixion, Dieu l'a ressuscité des morts, et il est apparu dans son nouveau corps comme le vainqueur de la mort. Quarante jours durant, il s'est manifesté à ses disciples de manière visible, mais sous la nouvelle forme d'existence qui lui permettait, entre autres, de traverser les portes fermées.

A son ascension, une nuée le déroba aux yeux de ses disciples, comme pour leur faire comprendre qu'il ne leur apparaîtrait plus, mais que désormais ce serait de manière invisible qu'il les accompagnerait par son Esprit, comme il le leur avait promis.

L'évangile de Jésus

Jésus n'est pas un fondateur de religion. Il n'a enseigné aucune doctrine nouvelle. Tout ce qu'il a appris à ses disciples et prêché au peuple était fondé sur les écrits de l'Ancien Testament. Sans ces derniers, nous ne pouvons pas comprendre nombre de paroles de Jésus. Par ailleurs, les textes et récits de l'Ancien Testament ne nous sont pleinement compréhensibles qu'à la lumière des compléments apportés par Jésus et par sa vie. Jésus-Christ est au centre des prophéties du passé tout autant

que des révélations à venir. Au même titre que l'Ancien Testament, nous faut les épltres du Nouveau pTu? comprendre l'enseignement de Jésus. Toutefois, si Jésus s'était contente d'enseigner, s'il n'était pas mort et ressuscité pour l'humanité, c'est à peine s'il aurait atteint la force créatrice d'autres fondateurs de religion. Pour ce qui est de la signification de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus, elle n'a pu être donnée en détail par Jésus avant que ces événements ne se soient produits. Ce sont les écrits des apôtres qui nous renseignent à ce sujet. Jésus lui-même a dit que ce n'était que plus tard, après l'effusion du Saint-Esprit, que ses disciples en saisiraient le sens.

Nous allons considérer quelques-unes des paroles de Jésus dans le contexte de l'ensemble de la révélation biblique. Il commença son ministère public par ces mots: «Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche.» (Matthieu 4,17)

Le royaume des cieux est proche

1. Dieu exige la justice (elle n'est pas en nous-mêmes). Dieu est juste. Il a averti nos premiers parents de ne pas lui désobéir, sinon la sanction serait la mort. En péchant, ils perdirent en effet la vie éternelle. Ils continuèrent bien entendu à vivre physiquement, mais spirituellement ils étaient bel et bien morts (Psaume 11,7; Genèse 2,17).

Paul écrit aux Romains (6,23) que le salaire du péché est la mort. Mais Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité (I Timothée 2,4). Il aime tous les hommes. A nos yeux, Dieu semble se contredire. Car si Dieu jugeait le péché on toute justice, personne n'entrerait dans le royaume de Dieu.

2. Dieu offre la justice (lui seul est juste). Dieu avait une autre solution. Il a lui-même effectué l'opération de sauvetage. Il a fait une croix sur le bilan négatif de notre vie,

en envoyant son propre Fils dans le monde (Jean 3,16). Il l'a chargé de notre péché et lui en a fait subir le châtiment. Sur la croix, Jésus a enduré l'enfer à la place du pécheur et payé sa dette au prix de son sang (I Pierre 2,24). Il a pris sur lui son injustice et, en échange, lui a fait don de sa justice (II Corinthiens 5,21). Comment cela a-t-il été possible?

Par la chute, l'homme avait perdu le contact direct avec Dieu et était, de ce fait, tombé sous la domination du péché. Mais Dieu lui a donné des lois pour le mettre en garde contre le péché et l'en préserver. Le mot *péché*, dans son sens biblique, n'est pas seulement la transgression des commandements de Dieu. Celle-ci est en fait le fruit du péché qui «habite en nous», comme l'affirme Paul (Romains 7,17.20). Il veut dire par là que le péché est enraciné dans la nature de l'homme qui est, dès son enfance, sous la puissance de Satan, «le prince de ce monde» (Jean 12,31). Parce que la nature de Dieu en l'homme a été corrompue par le péché, il est à présent incapable d'observer les commandements de Dieu.

De ce fait, il commet des fautes et ne peut hériter le royaume de Dieu. Mais Jésus est venu dans le monde - le seul être humain qui soit resté intérieurement en parfaite santé - et il a exhorté les hommes à ne plus regarder à la puissance du péché ni à la loi qui les met en garde contre elle, mais à lui, le vainqueur du péché. Cette victoire, il l'a remportée le jour où on l'a cloué sur la croix du Calvaire.

Jésus a été un modèle de fidélité et d'obéissance à Dieu, son Père. Et il a encouragé son entourage à suivre son exemple. Mais il n'en est pas resté là. Car un modèle, si excellent soit-il, ne suffit pas, lorsqu'il s'agit de triompher de la nature déchue de l'homme. Par sa mort sur la croix, Jésus a vaincu le tentateur, en soustrayant chaque fibre de son être à l'influence de Satan. Il fut, en

effet, le seul ici-bas à résister au diable et à ne pas plier le genou devant lui. Il lui a ainsi ôté le pouvoir sur tout être humain qui se confie en lui.

Grâce à sa venue, sa vie, sa mort et sa résurrection, ses disciples sont devenus héritiers du royaume de Dieu. Dans la vie à venir, ils recevront la couronne de justice et verront Dieu face à face.

Le repentir, un changement intérieur

Celui qui «se repent» ne minimise pas sa faute, n'essaie pas de l'oublier, mais la confesse comme un péché qui le sépare de Dieu. Il implore le pardon de Dieu (Michée 7,9), tout en étant prêt à supporter les conséquences de sa faute (Luc 15,21).

Dieu promet dans sa Parole de remettre à chacun sa faute dès qu'il la reconnaît (I Jean 1,9). On peut la lui confesser, en lui parlant seul à seul. Mais dans certains cas, cela peut nous aider de faire notre confession en présence d'une tierce personne qui est, elle aussi, en communion avec le Seigneur (Jacques 5,16). Par ce genre d'aveu, nous répondons aux avances que Dieu nous a faites en Jésus-Christ, et c'est cela le repentir. Il appartient à chacun de lui donner cette réponse et d'entrer ainsi en relation avec Jésus-Christ (Romains 1,17). C'est ce que signifie «croire en Jésus». Ce n'est que par ce lien de la foi que l'homme peut vivre de la justice de Dieu.

L'amour du prochain

Jésus a observé les commandements de l'Ancien Testament. Mais tout au long de sa vie, il a montré que ces commandements comportaient des dimensions qui étaient tombées dans l'oubli ou n'avaient encore jamais été reconnues. C'est ainsi que Jésus a donné une interprétation toute nouvelle des commandements relatifs

à l'amour du prochain: «Vous avez appris qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.» (Matthieu 5,43-45)

Tant qu'il est sous l'empire du péché, l'homme est incapable d'accomplir ce commandement et d'aimer son ennemi. Mais Jésus a brisé le pouvoir du péché. Ceci se reconnaît dans sa propre vie, à la façon dont il a lui-même observé ce précepte. Il a prié pour ses ennemis et meurtriers, lorsqu'il pendait à la croix, et il a guéri l'oreille de Malchus qui était venu l'arrêter (Luc 22,51). Ses faits et gestes ont manifesté sa vraie nature. Et c'est elle qui a donné la force à tant de martyrs chrétiens de suivre son exemple; car il en fait don à tous ceux qui croient en lui (Romains 5,5). Par sa puissance transformative, ils sont capables d'aimer, de pardonner et de lui rendre témoignage. Il n'y a rien de plus révolutionnaire au monde que le précepte de l'amour.

Le retour de Jésus-Christ

Il était au cœur de la prédication apostolique (I Corinthiens 11,26). Les premiers chrétiens s'attendaient à voir revenir Jésus de leur vivant. Depuis, plus de dix-neuf cents ans se sont écoulés, et l'on continue à annoncer du haut de la chaire que Jésus revient bientôt. Les chrétiens se bercent-ils d'illusions? A cette question, la Bible donne une triple réponse:

1. L'ardente attente du retour de Jésus-Christ cadre parfaitement avec l'ensemble de son enseignement et est un signe de l'attachement du disciple à son Maître.

2. Les «signes des temps» décrits dans Matthieu 24 sont aujourd'hui en grande partie accomplis.

3. Jésus reviendrait volontiers aujourd'hui plutôt que demain. Cela ressort du fait qu'il emploie des termes comme «époux» et «épouse» pour décrire sa relation avec l'Eglise. Mais en sa qualité de Fils, il attend en toute soumission l'heure fixée par son Père qui, dans sa bonté et sa patience infinies, donne à chacun l'occasion de se détourner de ses propres voies et de suivre Jésus-Christ.

Combien de temps Dieu patientera-t-il encore? Nul ne le sait sinon lui-même (Matthieu 24,36).

Mais le jour viendra où se jouera le dernier acte du drame de ce monde. Celui qui n'aura rien fait pour s'assurer le salut, qui aura refusé de saisir la vie éternelle, se retrouvera en enfer, où il passera l'éternité avec son péché, en compagnie du Malin. L'enfer est le lieu qui n'est pas éclairé par l'amour de Dieu.

Personne ne peut imaginer ce que sera la fin du monde. Dans l'Apocalypse, l'apôtre Jean en a évoqué certains aspects par des images impressionnantes. Mais tout cela nous dépasse et ne peut être adéquatement exprimé dans un langage humain.

Jésus-Christ, un maître parmi tant d'autres?

Sketch: Le rêveur

Ce sketch a souvent été présenté dans des lycées et lors de réunions d'évangélisation pour montrer ce qu'offrent les religions à celui qui est dans la détresse.

Le jeune homme qui joue le rôle principal rêve qu'il est assis dans une barque entraînée par le courant vers une chute d'eau. Il sait qu'avec sa frêle embarcation il va être broyé par les masses d'eau. Dans sa situation désespérée, il appelle au secours. Soudain, il est arraché à son rêve par le bruit d'une porte qui se ferme en claquant.

Personnages: le rêveur, un ami, un musulman, un bouddhiste, un moraliste, un idéaliste. (La pièce commence.)

Le rêveur (se réveillant) : Où suis-je? Je sens bel et bien la terre ferme sous mes pieds! (L'ami s'approche de lui par derrière.)

Pourtant, il y a un instant, j'étais encore dans la barque, emporté à toute allure vers la cataracte. Dieu merci, ce n'était qu'un rêve. Mais je n'arrive pas à m'en défaire. Il me rend perplexe. Qu'est-ce que cela signifie? Bah! ce n'était qu'un rêve. Il ne faut pas que je m'affole. Mais n'était-ce qu'un rêve? Aurait-il une signification? En tous cas, je continue à ressentir la peur d'être englouti par la chute d'eau. Est-ce que je rêve encore? Ce rêve serait-il une image de ma vie?

(L'ami lui met la main sur l'épaule. Le rêveur sursaute.)

L'ami-. Bonjour, Martin.

Le rêveur. Qu y a-t-il? Ah, c'est toi! Excuse-moi, je suis un peu nerveux.

L'ami: Qu est-ce qui t'arrive? Tu trembles. As-tu peur? Ou rêves-tu?

Le rêveur. Je ne sais pas. J'ai rêvé d'une chute d'eau. C'était affreux.

L'ami: Tu as dû rêver des chutes du Rhin près de Schaffhouse que nous sommes allés voir l'autre jour.

Le rêveur: Tu me comprends, n'est-ce pas?

L'ami: Je n'en sais rien. Pourquoi as-tu tellement peur?

Le rêveur: Tu ne comprends pas? Je suis assis dans une barque - et toi dans une autre. Chacun pour soi. Im possible de venir en aide à l'autre. Chacun est seul, et nous avançons vers la chute. Que dis-je, nous n'avan çons pas, nous sommes comme aspirés par elle. Toi aussi.

L'ami: Moi aussi? Ce rêve... la barque... les chutes... Penses-tu à la vie et à la mort? Je commence à com prendre... oui je comprends... cette peur affreuse.

Le rêveur: La mort nous guette. Si l'on est pris dans les chutes, tout est fini. Et chacun est seul, incapable d'aider l'autre. Qui peut me délivrer de ma peur? Il doit y avoir moyen d'échapper à cette course folle vers la chute d'eau. Je ne veux pas d'une telle fin. Qui me don nera la force d'arracher ma barque au courant? Je ne veux pas me laisser entraîner. Je veux moi-même guider ma barque.

L'ami: Dis-moi, est-ce que tu crois en Dieu?

Le rêveur: Quoi, en Dieu? Bien sûr, mais j'ai aussi parfois des doutes. Il y a tant de religions, aussi valables les unes que les autres. Dans mon rêve, j'ai cru entendre un musulman.

(Six coups de gong. La sono simule le grondement des chutes.)

Le musulman: C'est la sixième heure. Allah est grand.

Il n'y a pas d'autre Dieu que lui, et Mahomet est son prophète. Tous à genoux, prions Allah!

Le rêveur: Amis, restez en prière! N'arrêtez pas, priez que je sois sauvé.

Le musulman: A quoi bon? Tout est prédestiné par Allah.

Le rêveur: Et les chutes, les chutes?

Le musulman: Ce qui doit arriver arrivera; notre prière ne peut rien y changer.

Le rêveur: Que faut-il que je fasse?

Le musulman: Fais ta prière cinq fois par jour. Jeûne pendant le mois du ramadan. Fais le pèlerinage de La Mecque. Et tu entreras un jour dans les jardins du paradis. Là, tous tes souhaits se réaliseront. Le but vaut bien l'effort. Mais encore faut-il que tu l'atteignes, car cela dépend du bon vouloir d'Allah - il faut en prendre ton parti. Ne veux-tu pas malgré tout bâtir sur ce fondement? Une telle espérance n'est-elle pas un réconfort dans ton angoisse?

Le rêveur: Voilà ce qu'il m'a dit. Mais je n'y ai trouvé aucun réconfort. Puis j'ai vu un homme au crâne rasé, en toge jaune safran. Je crois que c'était un moine, un bouddhiste.

(Grondement des chutes)

Le bouddhiste: Quoi, tu as besoin de réconfort? Je suis bouddhiste, et je te dis qu'un jour, tout a une fin. Tu n'as qu'à t'engager sur la voie de la contemplation.

Le rêveur: La contemplation... de quoi s'agit-il?

Le bouddhiste: Ton esprit est obscurci par l'ignorance et souillé par ton attachement aux choses de la terre. C'est de là que vient ta peur de la mort. Après cette vie, tu renaîtras à une nouvelle vie. Invoque le Bouddha avec ardeur et persévérance. Tu seras épuré et tu finiras par pénétrer dans l'infini éternel du nirvâna, comme un fleuve qui se jette dans la mer.

Le rêveur: Comme le fleuve se jette dans la mer? Mais

j'ai vu que le fleuve ne débramho .
la mer... il y a les chutes! Puis l'anerouf a1S1 plement dans
groupe de touristes. Parmi eux nuJ >SUR aUtre rVe Un
d'ordre de sa vie. 6UX'quelqu u" TM le mot

Le moraliste: «Bien faire et laisser dire.»

Le reveur: Mais je me trouvais seul dans ma barque.
A qui devais-je faire du bien, et qui devais-je laisser dire?
Et en plus, si près des chutes? Puis j'entendis une autre
maxime.

L'idéaliste: «Que l'homme soit noble, secourable et
bon!»

Le rêveur- A qui puis-je tendre une main secourable,
si près des chutes? Et moi, qui va m'aider? Je me trouve
en assez mauvaise posture pour qu'on vienne à mon
secours.

(On arrête le grondement des chutes)

L'ami: Ton rêve est conforme à la vérité. Ce que tu as
entendu venait de la bouche des représentants des
grandes religions: le musulman préconisant la résigna
tion à un destin inéluctable et le bouddhiste prônant
l'éloignement du monde et la contemplation.

Tu n'as toujours pas trouvé de réponse à tes pro
blèmes?

Mais moi, je vais te montrer le chemin de la véritable
délivrance.

Ecoute bien.

La barque des disciples de Jésus-Christ était en perdi
tion sur le lac de Galilée. Des vagues énormes secouaient
la frêle embarcation de la proue à la poupe. Même ceux
des douze qui étaient des marins expérimentés avaient
peur.

A la quatrième veille de la nuit, ils virent venir à eux
une forme lumineuse, ayant l'apparence d'un homme.
Croyant que c'était un fantôme, ils crièrent au secours.
Mais leur maître les calma par ces mots: «Rassurez-
vous, c'est moi; n'ayez pas peur.» Pierre, le pêcheur,

voulant s'en assurer, dit à Jésus: «Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux.»

Jésus accéda à son désir, et Pierre, défiant les lois de la nature et son expérience antérieure, se mit à marcher sur les eaux. Mais soudain, il commit une grave erreur: au lieu de fixer son regard sur Jésus, il dirigea son attention sur une grosse vague qui venait vers lui. A ce moment-là, la force qui l'avait maintenu sur l'eau le quitta, et il commença à s'enfoncer. Il s'écria: «Seigneur, sauve-moi.»

La réaction de Jésus est unique en son genre. Elle le distingue de tous les fondateurs de religion. Il ne fit aucun reproche à Pierre. Il ne lui indiqua pas non plus la ligne de conduite à suivre, comme l'auraient fait les fondateurs de religion. Mais il vint à son secours. Etendant la main, il le saisit et le tira hors de l'eau. Lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent cessa. Les témoins de la scène tombèrent aux pieds de Jésus et s'exclamèrent: «Tu es véritablement le Fils de Dieu.»

Jésus-Christ, la main secourable de Dieu

Le message de Jésus-Christ n'est pas une religion, mais une bonne nouvelle (c'est le sens, on l'a vu, du mot évangile). La religion demande, l'évangile donne. La religion ne peut rien changer au fait que l'homme vit sans Dieu. Elle ne peut que le constater. La religion part de l'idée que l'homme doit se frayer un chemin jusqu'à Dieu. Mais il en est incapable, parce que le péché le sépare de Dieu. L'évangile, au contraire, proclame la venue de Dieu vers l'homme, en la personne de Jésus-Christ.

Il y a encore une autre différence[^] On peut concevoir n'importe quelle religion sans son fondateur. Car sa doctrine ne dépend pas d'un homme particulier. Mais l'évangile est fondé sur la venue de Jésus, et on ne peut l'imaginer sans lui.

L'affiche annonçant le Kirchentag de Francfort montrait une main tendue d'en haut et portait la devise de ce rassemblement du protestantisme allemand: «Soyez réconciliés avec Dieu.» C'était la même main que Pierre avait saisie et qui l'avait sauvé cette fois-là sur le lac. Et cette même main salvatrice est tendue vers nous. Voilà l'évangile. Le Bouddha, Mahomet, Confucius, Kant, Goethe et tous les autres ne peuvent que donner de bons conseils. Mais à l'homme qui est en train de sombrer dans la tempête de la vie, ils ne peuvent apporter aucune aide.

Qu'est-ce qui me porte à croire qu'il n'y a que Jésus-Christ qui puisse me secourir? Je vais vous l'expliquer, faisant référence à la Bible, le seul livre qui nous dévoile nos fautes sans ménagement, mais nous indique aussi le moyen d'en être délivrés. J'y ai découvert cinq points sur lesquels l'évangile de Jésus-Christ se distingue des autres religions.

Le premier doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

Le Bouddha n'a jamais fait une pareille affirmation. Les bouddhistes le surnomment «le maître» ou «l'éveillé» qui a su discerner le chemin de l'au-delà. Le Bouddha n'a même pas reconnu l'existence de Dieu. Il n'a parlé que des dieux. Il a rejeté les extrêmes, que ce soit ceux du bien ou ceux du mal, et n'a enseigné que le juste milieu. Lorsqu'on demande à un bouddhiste où est le juste milieu, s'il n'y a ni droite ni gauche, il ne sait que répondre.

Où se trouve le «noble octuple sentier»? Ce qu'est l'opinion juste, la décision juste, la parole juste, l'action juste, la vie juste, l'effort juste, la concentration juste et la contemplation juste, tout cela dépend de l'appréciation personnelle de chacun. Au lieu de nous éclairer, le Bouddha ne fait que multiplier les points d'interrogation.

Il en est de même pour Mahomet. Les musulmans déclarent: «Allah est grand et Mahomet est son prophète.» Mahomet a lui-même reconnu qu'il n'était qu'un prophète. Mais persuadé que les révélations contenues dans le Coran étaient authentiques et que son enseignement était supérieur à celui du christianisme, il n'admit pas que Jésus soit plus qu'un prophète.

Bahâ U'llah, qui s'identifiait avec le Iahvé de l'Ancien Testament, l'Esprit de vérité du Nouveau et la grande Révélation du Coran, se désigne lui-même comme «le consolateur».

Mais la Bible réfute de telles allégations. Par contre, elle atteste à plusieurs reprises que Jésus est le Fils de Dieu.

A son baptême, une voix se fit entendre du ciel. Dieu lui-même disait: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.» (Matthieu 3,17)

Au cours de son procès, les dépositions des témoins n'ayant pas permis au souverain sacrificateur de le condamner à mort, celui-ci demanda à Jésus: «Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu.» (Matthieu 26,63)

Jusqu'alors, Jésus avait gardé le silence. A présent, il fallait qu'il parle. En tant que Fils, il ne pouvait pas renier son Père. Aussi répondit-il à Caïphe: «Tu l'as dit. De plus, je vous le déclare, vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel.» (Matthieu 26,64) Jésus a ainsi reconnu qu'il était le Fils de Dieu, tout en sachant que pour cette raison il serait condamné à mort. Car les juifs ne voulaient pas admettre que quelqu'un ne faisant pas partie de la lignée sacerdotale puisse être le Messie, même s'il accomplissait parfaitement la prophétie messianique: «Tu es sacrificateur pour toujours, à la manière de Melchisédek.» (Psaume 110,4; Hébreux 5,10; 6,20; 7,1 ss)

Les disciples ont confirmé le fait que Jésus était le Fils

de Dieu. Lorsqu'il monta dans la barque avec Pierre et que la mer se calma instantanément, ils se jetèrent à ses pieds et s'exclamèrent: «Tu es véritablement le Fils de Dieu.» (Matthieu 14,33)

Le dernier témoignage biblique que nous allons mentionner est celui d'un non-juif, qui ne faisait donc pas partie de ceux qui attendaient la venue du Messie. Il s'agit du centenier romain, qui était chargé de diriger le crucifiement. Après avoir assisté de près au supplice et à la mort de Jésus, il s'est écrié: «Assurément, cet homme était Fils de Dieu.» (Matthieu 14,33)

A ces quatre témoignages, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, tirés de la Bible. Mais cela a-t-il une telle importance? Faut-il à tout prix qu'il soit le Fils de Dieu?

Aux yeux des gens simplement «religieux», cela n'est pas nécessaire. Ils pensent que tout dépend d'eux et que c'est par leurs propres efforts qu'ils parviendront à Dieu. Mais quiconque sait que ceci tient de l'utopie, parce qu'il a pris conscience de ses fautes et de son incapacité de s'en défaire, même au prix de très grands efforts, est heureux de pouvoir faire appel à l'aide de Dieu, offerte en la personne de son Fils. Il ne se contente pas d'un maître ou d'un prophète, prodigue en bons conseils et en préceptes moraux impraticables qui ne font qu'aggraver sa détresse. Il a besoin de Dieu. Et Dieu a fait savoir que Jésus-Christ est le seul chemin qui mène vers lui (Jean 14,6).

Le deuxième doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-Christ n'a jamais péché.

Cela non plus, aucun bouddhiste ne le dirait du Bouddha. Le bouddhisme a d'ailleurs une tout autre notion du péché. C'est dans la joie de vivre et tout ce qui s'y rattache qu'il voit le péché.

Mahomet a fait des fautes notoires. En épousant la femme de son fils adoptif Zaïd, il a commis un adultère.

Dans son harem, il avait plus de quatre femmes - limite qu'il avait lui-même fixée pour ses adeptes. Pour se justifier, il a invoqué une prétendue révélation coranique qui l'y aurait autorisé. Lors de razzias exécutées contre sa propre tribu, il fit couler beaucoup de sang.

Bahâ U'llah a conquis son titre en menant une lutte sans merci contre son beau-frère. A l'époque, on n'hésitait pas à recourir au poison.

Goethe, le grand écrivain allemand dont maint soldat d'Outre-Rhin a emporté les œuvres à la guerre en guise de « bible », a certes formulé quantité de belles phrases et enrichi la poésie et la pensée allemandes par ses écrits, mais il ne peut pas nous être proposé comme modèle. La maxime: « Que l'homme soit noble, secourable et bon », dont bien des personnes ont fait leur mot d'ordre, vient de la plume d'un homme qui ne l'a pas observée lui-même, car les aventures amoureuses de Goethe n'avaient rien de noble, secourable ou bon.

Bien des passages de la Bible attestent par contre que Jésus n'a jamais péché. L'apôtre Pierre, qui a fait partie pendant trois ans du cercle de ses collaborateurs intimes, écrit dans une de ses lettres: « Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude. » (I Pierre 2,21.22)

Dans l'épître aux Hébreux nous lisons: « Il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre de péché. » (Hébreux 4,15) Aussi Jésus a-t-il pu lancer ce défi aux Juifs: « Qui me convaincra de péché? » (Jean 8,46), sans que personne ne le relève.

Matthieu, l'ancien collecteur d'impôts, relate dans son Evangile que le procureur Pilate fut très embarrassé lors du procès de Jésus: en examinant l'acte d'accusation dressé contre lui, il constata qu'il n'avait fait aucun mal. En désespoir de cause, il demanda à la foule: « Que

ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle le Christ?» Mais tous répondirent: «Qu'il soit crucifié!» Pilate reprit, perplexe: «Mais quel mal a-t-il fait?» Et ils crièrent encore plus fort: «Qu'il soit crucifié!» (Matthieu 27,19-23) Parmi ceux qui avaient souhaité sa mort, aucun ne pouvait lui reprocher la moindre faute. Ne sachant plus que faire, Pilate prit de l'eau, se lava les mains en présence de la foule et dit: «Je suis innocent du sang de ce juste.» (Matthieu 27,24) Mais comme il avait bien compris les insinuations des principaux sacrificateurs: «Si tu le relâches, tu n'es pas ami de César» (Jean 19,12), il signa la sentence de mort et fit placer un écriteau sur la croix, indiquant en hébreu, grec et latin le chef d'accusation retenu contre lui: «Jésus de Nazareth, roi des Juifs.» (Jean 19,19.20)

Seul un homme sans péché pouvait nous montrer comment échapper au péché. On reçoit des conseils en veux-tu en voilà. On nous dit ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire. Mais il ne suffit pas de prodiguer de bons conseils, il faut être en mesure de les appliquer.

Que penser d'un coiffeur qui, diagnostiquant chez nous une calvitie naissante, nous recommande une lotion capillaire capable non seulement de conserver les cheveux, mais de les faire repousser, tout en étant lui-même chauve comme un œuf? Nous avons beaucoup de peine à croire à l'efficacité de son produit.

Que penser d'un fondateur de religion qui veut nous montrer comment échapper au péché, alors que lui-même n'en est pas délivré?

Jésus-Christ, par contre, a parfaitement accompli tout ce qu'il a prêché.

Le troisième doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-Christ est mort à notre place.

En lisant le récit de la Passion de façon suivie, on est profondément ému (Matthieu 26-27; Jean 18-19). Jésus

a souffert un long martyre: interrogatoires prolongés, gifles, crachats, flagellation - «quarante coups moins un» avec un fouet aux lanières duquel étaient fixés des bouts de plomb, sur son dos nu, tendu par les liens qui rattachaient sa tête à ses genoux. Le plus souvent, on ne survivait pas à ce genre de torture. Les premiers coups déchiraient la peau et les suivants s'abattaient sur la chair à vif. La flagellation fut suivie des railleries mordantes de la foule qui quelques jours auparavant l'avait acclamé en criant: «Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!» Revêtu du manteau pourpre d'un soldat, un roseau dans la main et une couronne d'épines sur la tête, il fut présenté à la foule hurlante. Les soldats lui ôtèrent ensuite le roseau de la main et le frappèrent sur la tête jusqu'à ce que les épines se soient enfoncées dans la peau. Sur son dos déchiqueté par la flagellation, Jésus dut porter une lourde croix jusqu'au lieu du supplice. Là, des clous meurtrirent ses mains et ses pieds lorsque les soldats l'attachèrent brutalement à la croix. Il passa six heures sur la croix, exposé au soleil brûlant, endurant des tourments inimaginables.

Pourquoi a-t-il souffert ainsi? Sur la croix du Calvaire, Jésus a subi à notre place les tourments de l'enfer. Il a pris sur lui le châtiment que nous méritions. Le pire n'était pas les souffrances causées par la déchirure de ses poignets et de ses pieds ni l'intensité croissante de ses battements de cœur, mais l'abandon du Père, la rupture du contact avec lui. Longtemps, j'ai pensé que Jésus avait seulement cru qu'il était abandonné de son Père. Car je ne pouvais pas m'imaginer qu'à un pareil moment, Dieu ait pu se détourner de lui. Le Dieu qui nous assure par sa Parole qu'il est particulièrement proche de nous dans la souffrance et la détresse aurait-il pu délaisser son Fils?

Mais la Bible affirme que Jésus s'écria: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» (Matthieu

27,46) D eu seRetournait de notre péché que Jésus avait
l-apotre Paul (Galates 3,13), ce qui veut dire qu'il a fallu
qu'il endure pour nous la rupture du contact avec Dieu.
C'est ce qui 3 rendu se mort si pénible.

Aucun autre homme, qu'il s'appelle Bouddha, Confu-
cius, Mahomet ou quelque soit son nom, ne s'est offert
en sacrifice pour ses adeptes.

Mais Jésus a prouvé son amour envers nous pécheurs
en donnant sa vie pour nous ouvrir l'accès auprès du
Père. Sa croix fut comme le pont jeté sur l'abîme qui
nous séparait de Dieu. Tous ceux qui sont devenus ses
disciples peuvent, en la présence divine, se réclamer de
la mort substitutive du Fils de Dieu. Le grand Juge ne
voit alors plus leurs péchés, mais uniquement le sang
de Jésus qui les a purifiés de toutes leurs fautes.
Le quatrième doigt de la main secourable de Dieu:
Jésus-Christ est revenu à la vie.

La nouvelle de sa résurrection est le triomphe de
l'évangile. A Médine, vous pouvez visiter le tombeau
de Mahomet. A Kusînagara, on vous montre l'endroit
d'où les cendres du Bouddha ont été dispersées dans
le fleuve. Mais le sépulcre de Jésus est vide (Marc 16,1).
A l'aube du matin de Pâques, Marie de Magdala et les
autres femmes qui voulaient embaumer le corps de leur
Maître ne l'ont pas trouvé dans la tombe. Supposant
qu'il avait été volé, les apôtres Pierre et Jean ont couru
à leur tour au sépulcre. Lorsque Jean jeta un coup d'œil
à l'intérieur, il vit les bandes posées à terre et le suaire
plié à part.

Pierre qui le suivait pénétra dans la tombe et fit la
même constatation. Par la suite, le Christ ressuscité
est apparu à ses disciples, à Marie de Magdala et a
nombre d'autres personnes. Paul raconte qu'il a été vu
Par «plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart

sont encore vivants, et dont quelques-uns sont morts» (I Corinthiens 15,6). A tous ces témoins, il s'est présenté dans son corps glorifié.

Quelques semaines plus tard, interrogé par le sanhédrin sur la guérison miraculeuse d'un homme infirme, Pierre prononça ces paroles courageuses: «Sachez-le tous, et que tout le peuple d'Israël le sache! C'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par lui que cet homme se présente en pleine santé devant vous.» (Actes 4,10) Quiconque connaît tant soit peu la situation religieuse de l'époque sait dans quel guépier Pierre s'est fourré en parlant de résurrection. A Jérusalem, le sanhédrin était composé de pharisiens et de sadducéens. Ces derniers constituaient depuis plusieurs décennies la majorité parlementaire, et c'est de leurs rangs que sortait le grand prêtre. Ils ne croyaient pas aux miracles, niaient l'existence des anges et disaient qu'il n'y a pas de résurrection. La minorité pharisienne, par contre, affirmait ces choses.

Depuis des années, la résurrection faisait donc l'objet d'une vive controverse entre les deux camps. Les sadducéens craignaient que leur théologie soit battue en brèche par les disciples du Nazaréen. D'où les mesures de sécurité prises autour du tombeau de Jésus, en particulier le scellement de la grosse pierre et la surveillance de la garde. Pierre, puis Paul, ont évoqué à plusieurs reprises cette question très épineuse pour le sanhédrin.

En plus des témoignages bibliques, la célébration du dimanche atteste elle aussi la réalité de la résurrection. Les juifs observent le sabbat, le septième jour de la semaine. Dès les premiers temps, les chrétiens se sont mis à célébrer le premier jour de la semaine, parce que c'était le jour de la résurrection de Jésus. Chaque dimanche nous rappelle donc le glorieux message de Pâques: «Jésus-Christ est vraiment ressuscité!»

Si les adeptes d'autres religions peuvent faire état de certaines valeurs morales caractérisant leur système, sur ce point ils doivent garder le silence. Le fondateur de leur religion n'a pas su vaincre la mort.

On entend parfois dire. «Aucun mort n'est jamais revenu! Comment savoir ce qui vient après la mort?» De tels arguments ne tiennent pas à la lumière du fait amplement attesté que Jésus est revenu à la vie. Il était au sé jour des morts, et il en est ressorti, nous ouvrant ainsi l'accès à la vie éternelle.

Le cinquième doigt de la main secourable de Dieu: Jésus-Christ aime les pécheurs - et il revient.

Un missionnaire relate l'épisode suivant de son voyage en Thaïlande: «Un Malais fort aimable, portant un complet-veston typiquement anglais, nous a invités à l'accompagner à terre lors d'une escale à Penang, où le bateau de la compagnie maritime nous avait amenés. Puis du port, nous nous sommes rendus à la montagne du temple. A l'intérieur du <Temple des quatre bouddhas>, on aperçoit quatre énormes bouddhas, couleur chocolat, le visage tourné vers les quatre points cardinaux. A leurs pieds gisent des hommes au visage torturé, écrasés par le poids des bouddhas. Notre guide nous a expliqué ce que le sculpteur a voulu exprimer par cette scène;

<Le Bouddha méprise les assassins, les voleurs, les menteurs, les buveurs, les fumeurs, nous dit-il.

- Ces gens n'ont-ils donc aucun moyen d'échapper à leur triste sort, lui demandai-je. Il n'existe pourtant pas un seul homme qui soit sans péché.

- Non, dit-il en secouant la tête, il n'y a rien à faire. Cette sculpture doit leur servir d'avertissement, les inciter à s'amender.

- Et pour lutter contre leurs mauvais penchants, le ciel leur accorde-t-il la force nécessaire?»

Là encore, il n'a pu me donner qu'une réponse négative.»

Paul écrit à son jeune ami Timothée: «C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde sauver les pécheurs.» (I Timothée 1,15) Jésus ne méprise pas les pécheurs, il les aime. C'est pour cette raison que les pharisiens et les scribes ont critiqué Jésus. «Cet homme accueille des gens de mauvaise vie, et mange avec eux», s'exclamaient-ils, indignés. Ils trouvaient cela déplacé. Un homme tombé dans le péché se voyait méprisé, rejeté par eux de la communauté, comme s'il avait la lèpre.

Un jour, Jésus se trouvait de bon matin dans le temple, et la foule s'assembla autour de lui. Il s'assit et se mit à l'enseigner, lui parlant du royaume de Dieu. Les scribes et les pharisiens étaient jaloux de son succès. Ils lui amenèrent une femme surprise en flagrant délit d'adultère. La plaçant au milieu du peuple, ils lui dirent:

«Maître, cette femme a été surprise au moment même où elle commettait un adultère. D'après la loi de Moïse, il faudrait la lapider. Et toi, qu'en dis-tu?»

Jésus se rendait compte qu'ils lui tendaient un piège, car ils cherchaient depuis longtemps un chef d'accusation contre lui. Mais il ne donna pas dans le panneau. Il se baissa et se mit à écrire avec le doigt sur le sol. Après un moment, il se redressa et leur dit:

«Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre!»

Puis il se baissa de nouveau et se remit à écrire sur le sol. Ces hommes, troublés dans leur conscience, par tirent l'un après l'autre, les plus âgés d'abord. Il ne resta que la femme adultère. Elle se tenait seule devant Jésus. Allait-il la sermonner? Non, il se redressa et lui dit:

«Eh bien, où sont-ils? Personne ne t'a-t-il condamnée?

- Personne, Maître, répondit-elle.
- Je ne te condamne pas non plus, dit Jésus. Va, et ne pêche plus.»

Jésus n'a pas minimisé son péché, au contraire, il lui a montré une voie nouvelle, celle de l'obéissance.

Je suis heureux d'avoir grandi dans un pays où le message de l'évangile est annoncé, et l'a été depuis des siècles. Depuis mon enfance, on m'a appris que Jésus aime les pécheurs et qu'il est allé jusqu'à mourir pour eux. Même quand il était sur la croix, il s'est soucié du sort d'un malfaiteur (Luc 23, 39-43). Son dernier entretien sur terre, il l'a eu avec lui, et la première personne qu'il a retrouvée au paradis, ce fut encore lui. Je ne prétends pas être sans péché. Qui aurait, en effet, la prétention d'affirmer qu'il n'a rien à se reprocher, pas même un mensonge? Sur ce point, il n'y a pas lieu de philosopher sur la valeur de la religion. C'est une question éminemment pratique: celui qui se connaît tant soit peu sait qu'il est un pécheur. Mais où trouver la compréhension et l'aide nécessaires pour résoudre le problème de notre culpabilité? Le Bouddha ne nous manifestera que du mépris. Et Mahomet se contentera de nous imposer un pénible pèlerinage ou une période d'ascèse. Jésus, par contre, nous offre le pardon. «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, nous dit-il, et je vous donnerai le repos.» (Matthieu 11,28)

De plus, avant de nous quitter, il a promis de revenir nous prendre avec lui. Semblable à l'époux qui vient chercher son épouse, il descendra du ciel pour enlever son Eglise qui rassemblera tous ceux qui se sont confiés en lui et qui l'ont aimé. Jusqu'à présent, toutes les promesses de la Bible se sont fidèlement accomplies. N'en sera-t-il pas de même de celles qui ont trait au retour de Christ? Si, bien sûr, car Dieu tient toujours parole.

Nulle autre religion ne promet à ses fidèles le retour de son fondateur. Sur les questions ayant trait à l'avenir,

Mahomet conseillait à ses adeptes d'interroger ceux qui ont reçu les Ecritures (il voulait dire les chrétiens). Dans le Coran (surate 111,183) on lit ceci: «Vous serez éprouvés dans vos biens et dans vos personnes. Vous entendrez beaucoup d'injures de ceux qui ont reçu les Ecritures avant vous et des idolâtres, mais prenez patience et craignez Dieu: toutes ces choses sont dans les décrets éternels.» Le retour de Christ fait partie de l'essentiel du message de l'Eglise chrétienne.

Jésus-Christ, notre salut

Lorsqu'un homme est en train de se noyer et appelle au secours, à quoi cela sert-il de lui donner de bons conseils ou de lui faire la morale? A rien, sinon à le décourager davantage. Résigné, il se laissera entraîner à sa perte par le courant.

Si dans sa Parole, Dieu nous dévoile sans ménagement notre état de perdition, il nous tend en même temps sa main salvatrice par Jésus-Christ.

Aujourd'hui, cependant, la plupart des Occidentaux vivent dans l'illusion, s'imaginant qu'il leur suffit de «croire». Et qu'entendent-ils par là? Ils croient en l'existence de Dieu, à la véracité de la Bible, à la rémission de leurs péchés par Jésus, le Fils de Dieu. C'est pourquoi bon nombre de ces soi-disant chrétiens vont prendre la cène une fois par an. «Au fond, se disent-ils, cela ne fait pas de mal, tout comme il est utile de se mettre au régime une fois l'an, histoire d'épurer son sang. On ne sait jamais ce qui peut arriver. S'il s'avère que la Bible dit vrai, qu'après la mort vient le jugement, on aura du moins fait son devoir ici-bas.» De plus, on apporte son obole à l'église et on rend à l'occasion un service à son prochain. Pour le reste, on a son opinion personnelle. L'essentiel, après tout, c'est d'«avoir la foi». Mais cela n'est pas la foi, c'est plutôt sa négation. Voyez ce qu'écrit Jacques:

<<Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien; les démons le croient aussi, et ils tremblent». (Jacques 2 19)

Avoir vraiment la foi, c'est saisir la main que Dieu nous tend, s'en réjouir et l'en louer.

Un homme sur le point de se noyer a deux possibilités: ou bien il saisit la main de son sauveteur, s'y cramponne et se laisse sauver; ou bien il refuse l'aide qui lui est offerte, en se disant: «Je vais essayer de gagner la rive par mes propres moyens.» Un bon nageur peut éventuellement se dégager des tourbillons du Rhin et arriver au bord. Il peut même réussir à sortir vivant de l'Amazone. Mais personne ne peut, par ses propres forces, se dégager du courant du péché. Pas même si, comme le baron de Crac, il essaie de s'en sortir en se prenant lui-même F par les cheveux. Le tourbillon du mal est plus fort que la force morale ou la volonté de l'homme. Il l'entraîne ■ vers la perte. Et si l'homme se perd, ce n'est pas la < L faute du sauveteur, mais uniquement la sienne. Celui qui rejette l'évangile, l'offre de Dieu en Jésus-Christ, sera jeté avec son péché, avec Satan, le père du mensonge, avec toutes les forces du mal qui sont à l'œuvre dans ce monde, dans ce que Jésus appelle «les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents» (Matthieu 8,12). S'il se perd, ce n'est donc pas à cause de ses fautes, mais parce qu'il a repoussé l'offre du salut. Malgré sa religion, son idéalisme, sa morale, il passera l'éternité là où il n'y aura plus ni amour, ni pardon, ni paix.

Mais si, renonçant à vouloir échapper par ses propres forces à l'emprise du péché, il saisit la main de Dieu, Jésus-Christ, il est sauvé - non par ses œuvres, mais uniquement par la grâce de Dieu. Il passera l'éternité en la présence de Jésus, qui a dit: «Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu et croyez en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer

une place. Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi.» (Jean 14,1-3) Un chrétien est donc un homme qui ne mène plus sa vie à son gré, mais qui la place entre les mains de Jésus-Christ.

De ce fait, il reçoit, comme le déclare la Parole de Dieu, la rémission de ses péchés, et l'Esprit de Dieu se met à diriger sa vie (I Jean 1,9). Il attire l'attention du croyant sur la moindre faute et fait croître sa compréhension de l'œuvre rédemptrice du Fils de Dieu (Romains 8,14). De ce fait, il ne pourra dans l'éternité s'empêcher de se joindre au chant de la multitude céleste: «L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange.» (Apocalypse 5,12)

Ils sont devenus chrétiens

Un ancien bouddha

Je suis né comme fils de chasseur dans la partie est du Tibet. A l'âge de six ans, je fus soumis à un examen par une délégation de lamas, qui déclarèrent ensuite à mes parents que j'étais la quatorzième incarnation du grand prêtre du monastère d'Odser. Odser signifie «la lumière vive». Vingt-et-un autres monastères dépendent de celui d'Odser. Peu après, je fus intronisé et reçus à partir de ce moment-là la vénération due à un dieu, car mon prédécesseur était censé avoir atteint le stade d'un bouddha. S'il s'était réincarné en moi, c'était pour le bien des hommes. En tant qu'héritier, toutes ses terres, les monastères et tous ses trésors m'étaient dévolus.

Par la suite, on m'amena à Lhassa, la ville sainte des Tibétains. Je reçus ma formation au monastère de Sera qui, avec ses 6 000 moines, est le deuxième du Tibet. A l'âge de douze ans, on organisa pour moi un pèlerinage en Inde sur les lieux saints du bouddhisme. Lorsqu'un Tibétain se rend de Lhassa en Inde, en passant par le Sikkim, il arrive d'abord à Kalimpong. Dans cette ville, il voit ce qu'il n'a jamais pu voir auparavant: des églises chrétiennes et la croix des chrétiens. Dans une auberge, on m'informa qu'un certain pasteur Tharchin y avait imprimé le livre des chrétiens en tibétain et qu'on pouvait se le procurer chez lui. Comme je n'avais jamais vu ce livre, j'envoyai un serviteur m'acheter une Bible.

Après mon retour à Lhassa, je montrai la Bible aux moines qui m'enseignaient, curieux de savoir ce qu'ils en penseraient. Après l'avoir feuilletée, ils me donnèrent

leur avis: tout ce qu'elle dit étant absurde, je ferais bien de ne plus y toucher. Je laissai donc tomber la Bible et me consacrai à fond à l'étude, surtout à celle de la méditation où j'atteignis un niveau comparable à celui du doctorat. A 16 ans, je refis le voyage en Inde, cette fois-ci par mes propres moyens et en n'emmenant qu'un serviteur et un interprète que j'embauchai à Kalimpong. Je vécus deux ans à Calcutta. Pour pouvoir aller n'importe où, je m'habillai en civil. Je voulais découvrir ce qu'était le véritable christianisme. Deux à trois fois par semaine, j'assistai à des réunions du soir, mais malheureusement je n'y ai rien compris. Un jour, on montra au cinéma un film dont le scénario était tiré de la Bible. Il s'agissait de «Salomon et la reine de Séba». Ce film ayant suscité en moi un nouvel intérêt pour la Bible, j'achetai une Bible en anglais. Je suis même allé voir un pasteur baptiste canadien, pour lui poser des questions sur la Bible, mais nous n'avons pas pu nous comprendre, car je n'avais bien sûr pas amené d'interprète. J'étais donc très heureux lors qu'on montra d'autres films à thème biblique. J'ai trouvé «Les dix commandements» très impressionnant, et le personnage de Jésus dans «Ben Hur» m'a semblé si lumineux, bon et attachant qu'après l'avoir revu dans «Le Roi des rois», je ne pus plus prier que Jésus. J'achetai une image de Jésus et la suspendis dans ma chambre. Mes amis avaient beau s'en offusquer, cela me laissait indifférent. Je ne voulais plus garder mes bouddhas, et je me mis à les vendre. Lorsque les gens se jetaient à mes pieds, s'attendant à ce que je les bénisse, je les obligeais à se relever. J'avais hâte de retourner à Lhassa parler de Jésus à mes moines. Ils ignoraient encore tout de lui.

Mais les choses se passèrent tout autrement. Les communistes ayant pénétré dans l'ouest du pays, je fus coupé de mes monastères. Bien avant le dalaï-lama, je dus donc m'enfuir vers le sud. Il me fut encore possible d'emprunter les grandes routes et d'emporter 47 caisses

pleines d'or et d'argent, de tapis et d'objets de valeur. En automne 1963, je fus baptisé à Kalimpong par le pasteur Tharchin. Je désirais désormais porter le nom de David car la foi de cet homme de Dieu était un exemple pour moi. J'ai étudié à fond la philosophie, la logique et toutes les doctrines du bouddhisme, mais ce n'est que par Jésus que j'ai connu la paix du cœur et la vraie joie. J'ai compris que lui seul avait le pouvoir de remettre les péchés et de donner la vie éternelle. Depuis que je suis venu à lui, un changement s'est opéré en moi. Quand je suis sur le point de commettre une faute comme autrefois, j'éprouve une certaine hésitation et j'ai peur. Si je la commets malgré tout, je suis très malheureux. J'y vois la preuve que Jésus-Christ est capable de transformer notre cœur.

David Tenzin

David Tenzin est le prêtre bouddhiste le plus haut placé qui soit devenu chrétien. Je l'avais invité à venir en Allemagne se former comme missionnaire. Hélas, la chose n'a pas pu se faire, car en février 1966, j'ai reçu le télégramme suivant: «Berger décédé le 8 février et enseveli au cimetière anglais.» Ce que nous redoutions est donc arrivé: les bouddhistes ont fait échouer son voyage en l'empoisonnant. Mais son martyre n'a pas été vain. Tout son témoignage prouve clairement qu'«il n'y a de salut en aucun autre» que Jésus-Christ. ^{WH}

Un ancien juif

Au moment où son frère, qui avait dans son désarroi cherché refuge dans le sionisme, venait de mourir, déçu, à Jérusalem, et où sa propre fille écrivait à son petit-fils. «Il n'avait plus le courage de vivre», s'opérait en Karl Jacob Hirsch le miracle d'un renouveau intérieur complet. Il vivait son retour à Dieu.

Jusqu'alors, son point de vue avait été celui de l'athée convaincu qu'il était. «C'était ma ferme conviction que

Dieu était une simple construction de l'esprit, échafaudée par l'homme, pour ne pas être obligé d'expliquer l'inexplicable.» «Toute ma vie durant, mon moi était au premier plan. J'en souffrais, ainsi que mon entourage.» Son inaptitude à communier avec autrui avait fini par provoquer le naufrage de son mariage. Il était arrivé au point où il ne savait plus que faire de sa vie. Une grave maladie organique, sans doute déclenchée par la crise spirituelle qu'il traversait, fut l'occasion de sa délivrance intérieure. A présent, il considère la vie nouvelle qui lui a été donnée comme un vrai miracle. «La lumière se fit peu à peu, et je reconnus pour la première fois dans ma vie que j'étais une créature de Dieu.» Et parallèlement se fit jour cette autre conviction que ce n'était pas le Dieu vengeur, mais le Christ miséricordieux qui s'était révélé à lui. «J'étais coupable, aussi coupable que peut l'être un homme qui a cru être maître de son destin. Le Dieu vengeur m'aurait tué, mais le Dieu d'amour m'a sauvé. Dans ma nuit profonde, je me suis tourné vers lui. Il m'a vivifié et conduit à Jésus-Christ.» Il comprit en même temps qu'il ne pourrait plus jamais revenir à son ancienne vie. «La vie que j'ai abandonnée ressemblait à une chambre pitoyable, tout en désordre, et je savais que je ne pourrais plus me contenter du judaïsme et de ses formes religieuses.»

L'éclaircissement décisif lui vint par la lecture de la Bible. «Jamais je n'ai senti mon cœur battre en touchant un livre comme avec celui-ci», écrit-il en décrivant le moment où, sur sa demande, on lui remit une Bible. La première parole qui lui tomba sous les yeux, lorsqu'il l'ouvrit, le frappa comme la foudre: «Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.» Il passa des heures et des heures à lire le Nouveau Testament. «J'avais l'impression de trouver ce que j'avais cherché

depuis très longtemps.» Le jour décisif pour lui fut le vendredi saint de l'année 1945. Pour la première fois en tant que chrétien il écouta la Passion selon saint Matthieu. «Je vis le cortège interminable de juifs torturés, martyrisés, mutilés et assassinés traverser les siècles j'entendis le cri presque cynique: <Que son sang retombé sur nous et sur nos enfants!» Et lors du chant du choral final: «Assis, nous laissons couler nos larmes», je pleurai, moi aussi, parce que Jésus était mort également pour moi.» Le soir du même jour, Hirsch fut baptisé par son ami et conseiller, le pasteur Forell.

d'après K. J. Hirsch, *Retour à Dieu*

Un ancien musulman

Ma patrie s'étend sur les bords du Nil. Enfant, j'ai joué dans ses rues poussiéreuses ou à l'ombre de ses dattiers, et me suis régalé de juteuses pastèques. Par ma circoncision, quand j'étais tout petit, je devins un des adeptes de l'islam.

Dès mon enfance, on m'a enseigné le Coran, le livre sacré des musulmans. Pendant le mois du ramadan, mes parents veillaient à ce que je ne mange rien, que je ne boive rien et que je prie beaucoup durant les douze heures du jeûne quotidien. Au moins cinq fois par jour, je me jetais à terre et, tourné vers La Mecque, récitais mes prières.

J'eus la possibilité d'aller étudier en Allemagne. Là, je rencontrai des gens sympathiques et acquis beaucoup de connaissances. J'appris à connaître la civilisation chrétienne et le mode de vie de la population chrétienne. Mais pendant cette période, personne ne m'a jamais parlé de sa foi. Ce n'est que lors de mon voyage retour que je fis connaissance d'un groupe ° æ «ens engagés, les Porteurs du Flambeau d'Allemagne,

dirigé par le Dr. Dwight Wadsworth. J© m assis auprès de lui sur le bateau, et nous avons discuté. Il me parla de Jésus. Le nom de Jésus ne m'était pas inconnu, mais je le considérais uniquement comme un prophète. Pour la première fois de ma vie, il me fut présenté comme Sauveur et Messie.

Le Dr. Wadsworth essaya de m'en convaincre. Mais ce n'était pas facile. J'étais un musulman instruit et ne manquais pas d'arguments. S'il cherchait à me convertir au christianisme, j'essayais, de mon côté, de le gagner à l'islam. La discussion était serrée, et je me dis à plusieurs reprises: «J'ai gagné, et à présent ce pasteur bien connu va devenir musulman.»

Mais à un moment donné, il me posa une question qui mit fin à nos discussions:

«Que fais-tu de tes péchés? me demanda-t-il.

- Je prie, et ils me sont pardonnés, lui répondis-je. Et chaque fois que je prie, ils me sont pardonnés.

- Ce ne serait pas juste de la part de Dieu, s'il pardonnait toujours à nouveau les péchés que tu commets délibérément.»

Je ne sus que faire de cette affirmation du pasteur. Avait-il raison? Je ne voulus pas l'admettre, tout en sachant pertinemment qu'on ne pouvait pas s'absoudre soi-même.

Nous nous sommes quittés à Lisbonne. Au bout d'un mois, je reçus une première lettre de mon compagnon de voyage. Il m'avait aussi envoyé une Bible, mais je ne l'ai malheureusement jamais reçue. Je me procurai donc un Nouveau Testament, et en commençai la lecture. Je le fis bien sûr en secret, car je ne voulais pas que ma famille le sache. Seul mon frère était au courant, mais il se disait que je voulais me renseigner sur la foi des chrétiens pour m'en faire une idée. Cependant, les entretiens que j'avais eus sur le bateau avaient éveillé en moi une véritable soif de connaître Jésus. Je voulais en savoir

davantage sur lui. Je décidai donc de retourner en Allemagne.

C'est un miracle que les autorités de mon pays m'aient accordé l'autorisation de faire un nouveau séjour en Allemagne. En quelques jours, j'eus tous mes papiers. Aujourd'hui, je sais que Dieu y a mis sa bonne main.

Arrivé en Allemagne, bien des problèmes se posaient à moi. Qui allait me procurer du travail et un logement? Je parlais encore trop mal l'allemand pour espérer trouver une place comme ingénieur.

Je rendis visite au Dr. Wadsworth à son Ecole biblique d'Oberhof, et là je lui vidai mon cœur. Pouvait-il m'aider?

«Oui, me dit-il, j'ai d'excellentes relations.»

Je pensais qu'il me donnerait sa carte de visite et m'enverrait chez un P.D.G. ou un ministre. C'est ce qu'on entend par «relations» dans mon pays. Mais sa réponse me déçut:

«Je vais le dire à Jésus. C'est la meilleure relation que j'aie.»

Il le dit cependant avec une telle conviction que je me mis moi-même à y croire. Nous avons joint les mains et prié, et j'ai confié toute ma détresse à Jésus. Et Dieu nous a exaucés. Je trouvai du travail, un logement et même une compagne.

Si je me suis tourné vers Jésus, ce n'était pas uniquement pour des avantages matériels. Je cherchais bien plus. Voulant savoir où était la vérité, je ne cessais de faire des comparaisons entre la foi chrétienne et l'islam. La lutte était âpre. Des semaines, voire des mois s'écoulèrent avant que la lumière ne se fasse. Deux points me firent douter de l'enseignement de Mahomet:

La nouvelle naissance

Cette «nouvelle naissance», que Dieu offre lorsqu'on recommence sa vie à zéro avec lui, est totalement inconnue des musulmans. La plupart d'entre nous font

leur pèlerinage à La Mecque, tournent sept fois autour de la pierre noire et s'imaginent ensuite être «nés de nouveau». Mais à mes yeux, c'était une absurdité. Comment cette pierre pouvait-elle me libérer de mon péché? En Inde, on vénère les vaches, les tenant pour sacrées. J'arrivais plutôt à admettre cela, car une vache a du moins un soupçon d'intelligence. Mais une pierre?

La vie éternelle

Je trouvais aussi à redire à l'enseignement du Coran qui déclare: «On ne reçoit la vie éternelle que si l'on combat et meurt pour l'obtenir.» J'aspirais à la vie éternelle, mais ne trouvais dans le Coran aucun autre moyen d'y parvenir. Comment pouvais-je combattre et donner ma vie pour l'islam?

L'enseignement du Nouveau Testament est totalement différent. Il parle d'amour. Et c'est ce message d'amour qui a fini par gagner mon cœur. L'amour en Jésus-Christ dont Dieu m'a aimé et m'aime encore, l'amour que je peux à mon tour transmettre à autrui... A présent, je sais aussi qu'il y a une différence entre se dire chrétien et suivre Jésus-Christ. En Allemagne, j'ai appris à faire la distinction entre ceux qui ne sont chrétiens que de nom et ceux qui ont soumis leur volonté à Dieu.

A mon arrivée en Allemagne, je me suis dit: «A présent, tu vas vivre parmi des chrétiens.» J'ai cherché à en rencontrer et suis encore aujourd'hui à la recherche de vrais chrétiens. J'en ai trouvé très peu. C'est une lamentable tragédie que de ne pas trouver de chrétiens, tout en vivant parmi eux. Dans mon pays, il y a certes peu de chrétiens, mais ce sont tous de vrais chrétiens.

Actuellement je travaille comme ingénieur en Allemagne, et j'emploie mes loisirs à parler de Jésus aux jeunes de ma localité. J'ai aussi le privilège de travailler parmi les étudiants arabes et de leur annoncer l'évangile.

S.E.A.

Un ancien hindouiste

Mon père était prêtre. Nous étions issus d'une vieille famille de brahmanes appartenant à la première des six grandes castes de prêtres en Inde. Mon père s'acquittait de sa tâche avec conviction. C'est ainsi que je l'ai toujours vu agir. Il a décidé que j'allais aussi devenir prêtre. Et c'est ce qui est arrivé. Un district de 200 familles me fut attribué. Je me mariaï, et nous avons eu, ma femme et moi, deux fils et une fille.

Le prêtre doit réciter nombre de *mantra* (prières), ainsi que des extraits des livres sacrés. Le matin et le soir, il préside un service religieux. Les récitation du matin sont très importantes; elles constituent un élément essentiel de la vie du prêtre. Il y a quatre à six jours de fêtes par mois, où il exerce des fonctions particulières consistant avant tout à réciter les textes sacrés.

En tant que prêtre, on faisait appel à moi lors de la naissance d'un enfant. Trois semaines après sa naissance, je participais également à la fête au cours de laquelle l'enfant recevait son nom.

Pour les diverses fêtes familiales, il fallait aussi que je détermine le moment le plus favorable d'après la position des étoiles. J'étais chez moi dans ce pays, car je suis né et allé à l'école à Lamela. C'est aussi là que j'ai fait mes premiers pas vers le christianisme.

J'avais un ami chrétien. Il s'appelle Rottinaik et est encore en vie. Pendant des années, nous avons fréquenté la même école, et nous avons discuté ferme, comme le font souvent les jeunes. Il me parlait de sa foi, me disant qu'elle était bonne. Je lui répondais:

«Je suis hindou; mon père est un prêtre hindou, je le serai à mon tour; et ma foi hindoue est bonne, elle aussi.»

Une bonne religion se dressait ainsi contre une autre bonne religion. C'est en tout cas ce que je pensais à

l'époque. Mais ce que j'ignorais, c'était où se trouvait la vérité.

Mon ami Rottinaik allait à l'église. Je ne l'accompagnais pas. Il était aussi souvent invité dans des familles chrétiennes. Là il m'emmenait parfois avec lui, et nous discussions longuement de la foi.

Un jour, Rottinaik vint me trouver.

«J'ai un cadeau pour toi, me dit-il. C'est une Bible. Nous en avons souvent parlé. A présent, tu devrais la lire.»

Et je me mis à lire la Bible.

. Mais un jour, ma mère s'en aperçut et en fut très irritée. Elle se mit à me gronder. Sous aucun prétexte elle n'aurait toléré que j'aie une Bible - ni à la maison ni à l'école. Je la rendis donc à Rottinaik.

Ma mère y tenait absolument.

Des mois plus tard, elle me demanda brusquement si je m'intéressais encore à la foi chrétienne.

«Oui, lui répondis-je. J'en parle souvent avec Rottinaik. Je vais aussi volontiers avec lui dans des familles chrétiennes, car je trouve que le christianisme est une bonne religion.»

Ma mère réagit alors de façon encore plus violente que lors de notre premier accrochage.

«Tu dois une fois pour toutes renoncer à tes idées sur la foi chrétienne. Sinon, il faudra que tu quittes la maison. Tu ne pourras plus rester chez nous.»

Je lui rappelai que son frère était aussi devenu chrétien catholique. Mais elle resta inflexible.

«Tu sais, me dit-elle, tous les ennuis et la peine que nous a causés sa démarche. Tu ne vas pas à ton tour nous faire ce chagrin. Certes, ton oncle a passé ses examens, et il a à présent de quoi vivre. Il a même pu aller étudier en Allemagne. Mais il ne fait plus partie de

la famille Si toi tu veux continuer à être des nôtres, tu dois absolument laisser tomber l'idée de devenir un jour chrétien.»

Plus tard, j'allai vivre en ville avec ma femme et mes trois enfants. J'y trouvai du travail, mais surtout l'occasion d'approfondir mes connaissances de la foi chrétienne. Le collège de la ville était aussi fréquenté par des chrétiens. Bientôt, j'avais à nouveau une Bible, et j'allais même à l'église. Je ne le faisais pas ouvertement, mais ma femme ne tarda pas à l'apprendre. Un jour, elle me demanda si j'avais l'intention de devenir chrétien. Lorsque je répondis par l'affirmative, elle jeta ma Bible au feu. La prochaine Bible que je me procurai subit le même sort.

Le missionnaire avec lequel j'étais en contact s'est donné beaucoup de mal pour que ma famille comprenne et approuve ma démarche, et suive éventuellement mon exemple. Mais en vain. Un jour, je conduisis mes enfants à l'internat de la mission. Mais ma mère vint les reprendre.

¹ Ma femme me reprochait d'être un paria, de manger comme un paria, de vivre comme un paria. Dans une lettre pleine de mépris, elle disait même au missionnaire que j'appartenais à présent à la religion des balayeurs et éboueurs. Elle ne voulait rien savoir d'une foi comme la mienne.

Notre pasteur, qui m'avait baptisé à Noël, fit une dernière tentative de réconciliation. Il alla trouver ma famille. Mais il se heurta à un refus catégorique.

«Nous ne voulons pas que notre fils perde son argent. Nous ne voulons pas que notre fils quitte son pays. Et moi, ajouta ma mère, je ne veux pas perdre mes petits-enfants. Il faudra qu'un jour, ils prennent soin de moi.»

Il n'y avait rien à faire. Mon pasteur dut rentrer chez lui, sans avoir pu accomplir sa mission de paix. ,

, Ma parenté tombait sur moi chaque fois que j'étais

119

seul. Puis un jour, ma femme me quitta et, plus tard, elle épousa un autre homme. On vint aussi me prendre mes enfants. Ils sont maintenant avec leur mère et son deuxième mari.

Six ans ont passé depuis que les membres de ma famille se sont ainsi ligués contre moi. Ils me mirent des chaînes aux mains et me traînèrent devant la police, où ils déclarèrent qu'ils avaient été obligés de m'enchaîner parce que j'étais devenu fou. Le commissaire de police, apparemment sceptique, me fit examiner par un médecin, qui me déclara parfaitement sain d'esprit. Ce fut alors mon frère qui fut arrêté et incarcéré pendant un certain temps parce qu'il avait essayé de me faire passer pour fou.

Mais ils ne désarmèrent pas. Un jour, ils m'enchaînèrent de nouveau, non seulement les mains, mais aussi les pieds. Ils me traînèrent sur le remblai du chemin de fer et me couchèrent entre les rails. Mon frère pensait que je ne survivrais pas à la perte de mes mains et de mes pieds. J'étais étendu là depuis un bon moment lors que j'entendis au loin l'approche du train. Dans ma détresse, je criai à Dieu. Trois fois je l'appelai au secours. Je vis alors près de moi une grosse pierre. Ayant réussi à la prendre entre mes mains enchaînées, j'en frappai de toutes mes forces la chaîne qui enserrait mes pieds. Un maillon se rompit. Dans mon angoisse, je m'éloignai des rails en courant, dévalai le remblai, trébuchai et tombai dans un fossé rempli d'eau. Je crus perdre connaissance, mais réussis enfin à sortir du fossé, la vie sauve.

Ma famille finit par comprendre que tous ses efforts pour me ramener à l'hindouisme étaient inutiles. Je maintiendrais ma décision et resterais attaché à Jésus-Christ envers et contre tous.

Ma famille fit alors une dernière démarche: elle me déclara mort. Cela se passa dans le cadre d'une cérémonie funèbre hindouiste. Comme à des funérailles, ils allu-

Gèrent un feu accomplirent les rites de l'inhumation et prirent ensuite le repas funèbre. Seulement, le mort, c'était moi. J'ai dû moi-même acheter le riz et les fruits pour le repas funèbre et être présent durant toute la cérémonie. J'espérais jusqu'à la dernière minute pouvoir encore gagner ma famille, mais ce fut en vain.

A l'époque où ma mère est venue chercher mes enfants, j'ai vu dans un rêve quelqu'un s'approcher de moi et me dire. «Tes enfants te seront enlevés, mais ne sois pas triste. Tu souffriras beaucoup, mais prends patience: Dieu t'aidera.»

Extrait de Martin Pörksen,
La richesse de l'Asie: ses chrétiens

Un ancien confucianiste

J'ai grandi au sein d'une famille confucianiste. Mon père était un érudit. A l'âge de treize ans, je fus admis au collège anglo-chinois de Fu-chou, une école missionnaire méthodiste. J'entrais ainsi pour la première fois en contact, avec des étrangers, la Bible et l'Eglise chrétienne. Ceux-ci étaient souvent en désaccord avec ma façon de penser, et je devins le meneur d'un mouvement de résistance parmi les étudiants. Cela se passait avant la Révolution chinoise, et tous les étudiants du collège portaient la longue natte chinoise en usage à cette époque, à l'exception d'un seul, qui avait les cheveux coupés. Il était président de l'Union chrétienne de jeunes gens et dirigeait le groupe des volontaires parmi les étudiants. Je me sentais très attiré vers lui, et nous sommes devenus camarades de chambre, mais à une condition: qu'il ne me parle jamais de sa foi. Il m'a donné sa parole et l'a fidèlement tenue. Cependant, six mois plus tard, je décidai de l'accompagner, lui et son groupe, à une

réunion on plein-air. Un Chinois qui y participait également se mit à lui chercher noise, parce qu'il ne portait pas de natte. Il prétendait que le fait qu'il ne portait pas de natte prouvait bien que la foi chrétienne qu'il proclamait était une religion étrangère. Je m'avançai alors pour prendre la défense de mon ami, en affirmant que le port de la natte était une coutume étrangère, imposée¹ aux Chinois par les Mandchous, il y a environ 300 ans. Puis, sans m'en rendre compte, je me mis à défendre le christianisme. Par la suite, un missionnaire qui se trouvait là me demanda si je pensais vraiment ce que je disais. Cette nuit-là, je ne pus dormir. Je me sentais très malheureux, car je prenais conscience de mon péché.

Sur le mur de notre chambre, mon camarade avait suspendu une gravure qui représentait Jésus priant à Gethsémané. Quand les premiers rayons du soleil levant pénétrèrent dans la chambre, ils illuminèrent la gravure. Je me levai, m'agenouillai au chevet du lit de mon compagnon et, alors que je contemplais l'image, quelque chose se passa en moi. Je dis à mon ami que j'étais devenu chrétien. Quand je sortis, le monde me parut beaucoup plus beau. C'était un monde nouveau, et moi j'étais une créature nouvelle.

Au fil des mois, je connus des hauts et des bas. Mais la Parole de Dieu, si différente de celle de Confucius ou de Mencius, devint pour moi une source de vie et de force. Je n'eus pas de repos avant d'avoir fait part de mon expérience à ma famille. D'abord je suis allé trouver ma grand-mère. Après l'avoir persuadée de fréquenter une église chrétienne, elle devint chrétienne à l'âge de 64 ans. Puis elle qui était le membre le plus âgé de la famille et moi qui était le plus jeune, nous nous sommes mis à gagner les autres à notre foi. Elle opérait d'en haut, et moi d'en bas. Et aujourd'hui, sinon la totalité, du moins la majorité des membres de ma famille sont chrétiens.

(Wen Yen Ehen est docteur en philosophie. Il a été

évêque de l'Eglise méthodiste du district de Ch'eng-tu
et secrétaire général du Conseil national chrétien de

Extrait de M. Haug, *Il est notre vie*

Un ancien shintoïste

Derrière l'épaisse muraille du palais impérial de Tôkyô s'élève la maison des princes où résident le prince héritier Akihito et son frère Yoshinomiya. Les deux princes vécurent en automne 1945 la capitulation de l'armée japonaise et, simultanément, l'effondrement du shinto d'Etat, le pilier du nationalisme nippon. Les Japonais, qui se disaient les fils du Soleil et vénéraient comme dieu leur empereur Hiro-Hito (le tennô), se croyaient invincibles. Après leur défaite, Hiro-Hito se présenta devant le général américain MacArthur et dit à celui-ci: «Faites de moi ce que vous voulez, condamnez-moi à mort si vous le jugez bon, mais ne laissez pas mon peuple mourir de faim.»

Le shinto était la religion officielle du Japon, son chef suprême étant l'empereur qui, en tant que descendant présumé de la déesse du Soleil Amaterasu, régnait sur l'Empire du Soleil levant. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, il nia être d'origine divine. Ce fut un rude coup pour le shinto, dont les Japonais ont toutefois maintenu certains rites, comme le culte des ancêtres. Aujourd'hui encore, on trouve dans presque chaque foyer nippon un petit autel où on leur offre quotidiennement de la nourriture.

En 1946, l'empereur Hiro-Hito fit venir à la cour Mme Gray Vining pour enseigner l'anglais aux deux jeunes princes. A plusieurs reprises, il avait parlé en bien du christianisme. En embauchant le professeur pour ses fils, il avait posé comme condition qu'elle soit une vraie chrétienne, sans verser pour autant dans le fanatisme.

En outre, le Dr. Murai, le précepteur du plus jeune des deux princes, était lui aussi un chrétien engagé. C est au cours de la débâcle japonaise et grâce à l'influence de ces deux chrétiens que le fils cadet de 1 empereur fut mis en contact avec l'évangile.

Au cours de l'été 1950, Mme Vining invita les deux princes à passer une soirée dans sa maison de campagne située à Karuizawa, une petite ville de montagne. Sur la demande de l'empereur, elle y convia encore deux autres hôtes, un missionnaire et sa femme. Les jeunes princes devaient profiter de l'occasion pour parler anglais et s'initier à l'étiquette américaine. Après un premier entretien de deux heures et le repas qui suivit, le prince héritier exprima le désir de poursuivre la conversation en japonais. Son frère et lui voulaient poser des questions aux missionnaires.

D'abord, ils leur demandèrent: «Pourquoi êtes-vous venus au Japon et vous êtes-vous installés en milieu rural? Comment avez-vous pu supporter de vivre si longtemps parmi les gens les plus simples de notre pays?» Et la question suivante fut: «Comment la foi chrétienne, une fois enseignée et comprise, peut-elle être vécue partout, et ce quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve?» Mon ami leur répondit que c'était sur l'ordre de Jésus-Christ qu'il était venu comme missionnaire au Japon, bien qu'il ait exercé auparavant une autre profession. Puis il leur raconta sa vie depuis sa jeunesse, et les fils de l'empereur retenaient leur souffle en l'écoutant relater comment Jésus avait merveilleusement agi en lui. Seul le respect de l'antique cérémonial, qui fixait à dix heures précises l'heure du coucher des princes, mit fin à la conversation.

Après la rentrée scolaire, le prince Yoshinomiya et ses condisciples durent faire une rédaction sur les expériences vécues au cours de leurs vacances. Le prince ne parla que de la soirée passée dans la maison de

Karuizawa. Sous le titre «Rêves», il écrivit entre autres ceci: «Il existe deux sortes de rêves: ceux que l'on a, la nuit, en dormant, et ceux que l'on fait éveillé. Ce sont surtout les jeunes qui font ce dernier genre de rêve, en réfléchissant à leur vie et en ébauchant des projets... Je connais un homme qui a eu de tels rêves à l'âge de seize ans, lorsqu'il allait encore à l'école... Plus tard, il est venu au Japon réaliser ses rêves de jeunesse. Il le fait depuis plus de quarante ans...» Ensuite, il se mit à décrire comment un chrétien se laisse diriger par Dieu et vit de sa force. Et il conclut ainsi: «Seuls ceux qui connaissent vraiment Dieu font de tels rêves.»

Un an et demi plus tard, son précepteur, le Dr. Murai, pria le missionnaire de sa part de venir le voir à la maison des princes. Il avait quelque chose de très important à lui dire. Lorsque la limousine impériale qui amenait le missionnaire arriva, le prince Yoshinomiya l'attendait depuis un moment déjà dans le vestibule de ses appartements. Le regard grave et l'air décidé, il salua son hôte et lui tendit la main. Puis, l'ayant introduit dans son cabinet de travail, il lui dit: «Je vous ai prié de venir me voir, parce que je tenais à vous informer personnellement de mon acceptation inconditionnelle de Jésus-Christ comme Maître et Seigneur de ma vie. A présent, je le prie chaque jour de me conduire dans tous les détails de mon activité quotidienne, et aussi d'amener mon frère, le prince héritier Akihito, à l'accueillir comme son Sauveur. Je vous en prie, parlez-moi encore de vos expériences avec le Dieu vivant, surtout de la façon dont il vous a conduit jusqu'à présent. Je n'ai pas envie que l'on m'expose de belles théories, je veux apprendre de vous, à l'aide d'exemples très concrets, comment me laisser conduire par Dieu. Cela ne me suffit pas de savoir que mon nom figure sur une liste avec celui d'autres chrétiens, je veux que Dieu fasse de moi un instrument vivant qui accomplisse sa volonté.»

Mon ami dut lui promettre d'intercéder journallement pour le prince héritier.

Quelques semaines plus tard, le prince Yoshinomiya invita une nouvelle fois le missionnaire. Deux autres chrétiens étaient également présents. Sur la demande du prince, ils se mirent à prier pour le salut du prince héritier. «Il faut que nos prières soient comme un flot puissant qui le porte à Jésus-Christ», nous dit-il.

Derrière les épaisses murailles du palais impérial de Tôkyô ne vit pas uniquement un souverain solitaire, coupé du monde et de son propre peuple. Il s'y trouve aussi un membre de la famille royale qui prie avec ferveur que le futur empereur du Japon devienne un serviteur de Jésus-Christ.

Extrait de P.G. Moeller, *Serviteurs du Dieu saint*

y

Une ancienne adepte de la Méditation Transcendantale

La Méditation Transcendantale (MT), on le sait, est un mouvement mondial particulièrement répandu aux Etats-Unis et en Europe. Un de ses centres principaux se trouve à Munich. Ces deux dernières années, le Maharishi a organisé plusieurs sessions de formation en Europe. Lorsqu'il ne peut pas y participer lui-même, il se fait remplacer par un de ses disciples.

J'ai moi-même médité pendant deux ans. La technique de la méditation m'a été inculquée par une «initiatrice». C'est le Maharishi en personne qui forme les initiateurs en Inde. Ils doivent suivre avec lui un cours de méditation d'une durée de trois mois. Mon initiation a eu lieu au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée devant le portrait du maître du Maharishi. J'ai reçu mon «mantra» - une association de sons incompréhensibles - que je devais sans cesse répéter mentalement durant

la méditation, afin d'en pénétrer l'essence et d'atteindre ainsi, peu à peu, la profondeur du moi.

La méditation me procura une certaine détente, sur tout dans les situations stressantes. Elle ne m'apporta cependant pas l'élargissement du champ de la conscience qui m'aurait permis de résoudre les problèmes aigus qui, à cette époque, se posaient à moi. Au contraire, par la méditation, je créai en moi un semblant de sérénité qui me cachait mon état intérieur véritable. Je connais plusieurs étudiants qui se sont mis à pratiquer la MT parce qu'ils étaient dans un profond désarroi. Aucun d'eux n'y a trouvé la santé du corps et de l'âme, l'harmonie avec le monde extérieur, qu'on leur avait promise. Pour eux, comme pour moi, la méditation n'a été qu'une évasion, une impasse.

Bien sûr, comme tout ce qui touche au domaine de l'esprit, la MT est fondée sur une idéologie bien définie. L'affirmation faite au début, selon laquelle la MT ne serait liée à aucune religion particulière, repose sur la ferme conviction que celui qui la pratique ne tardera pas, grâce à l'élargissement du champ de la conscience, à reconnaître par lui-même la valeur universelle de la religion hindoue. D'ailleurs, on cherche à favoriser cette évolution chez l'adepte en lui lisant, au cours de séances de méditation ou de pratiques analogues, le *Bhagavad-gîtâ* plus que ne le voudrait le Maharishi lui-même. Celui-ci s'est vu obligé de publier son propre commentaire sur le *Bhagavad-gîtâ*, pour éviter une confusion néfaste parmi ses adeptes. Cependant, le mouvement MT a toutes les caractéristiques d'une secte hindoue. Je ne connais personne qui ait tant soit peu pratiqué la MT sans finir par croire à la réincarnation dans le sens hindouiste du terme et par accepter l'idéologie hindoue dans son ensemble. Ce fut d'ailleurs aussi mon cas. On allait jusqu'à nous dire: «Une fois que vous aurez atteint la profondeur convenable du champ de la conscience, vous perdrez auto-

matiquement toute envie de consommer de la viande ou des boissons alcoolisées.» Ceci ne tarda pas à se produire, car qui n'aurait souhaité atteindre cette profondeur du champ de la conscience?

Je n'ai pas grand-chose à dire sur la personne du Maharishi, car je ne l'ai vu qu'une seule fois, lors d'un cours qu'il nous a fait sur la méditation à Kôssen (Tyrol). Il avait une personnalité attachante, et on avait l'impression que sa bonté et son calme étaient réels. Mais il était de toute évidence pénétré de l'idée qu'il accomplissait une mission divine dans le monde et persuadé que sa technique de méditation rendait surperflue toute religion en dehors de la tradition hindouiste sur laquelle elle se fonde, toute psychothérapie et surtout toute autre forme de méditation, comme le yoga et d'autres du même genre. Malgré mon enthousiasme, je trouvais dès l'abord son attitude assez présomptueuse.

Depuis, j'ai rencontré celui qui peut légitimement dire de lui-même: «Je suis le chemin, la vérité et la vie» - Jésus-Christ. Auprès de lui j'ai pleinement trouvé ce que la MT ne fait que promettre: la santé du corps et de l'esprit, l'harmonie avec le monde extérieur, ainsi que la paix intérieure que lui seul peut nous donner. Bien sûr, je m'efforce à présent d'indiquer cette voie de salut à d'autres adeptes de la MT. Mais je me rends compte que, bien qu'insatisfaits, ils sont maintenus par ce mouvement hindouiste dans un filet émotionnel inextricable, empêchant toute évasion.

C.G. Jung a fait cette déclaration: «Quand les Européens cessent de penser sainement, ils sont une proie facile pour les impostures asiatiques.» Je résumerai ainsi ma propre expérience: la MT est un bon exercice de détente, mais en nous attendant à Jésus seul pour notre salut, nous ne risquons pas de devenir la proie de «l'imposture asiatique» qu'elle recèle.

A.B., Munich

Le pas de la foi

Celui qui réfléchit à l'existence de Dieu a le choix entre deux démarches. Il peut philosopher au sujet de Dieu; mais il doit alors fonder sa réflexion sur des normes et des critères justes. Or, il n'en trouvera pas ailleurs que dans la Bible. Il peut aussi adopter la méthode du chercheur qui, partant d'une hypothèse, fait une série d'expériences pour la confirmer ou l'infirmer. Une démarche analogue peut effectivement conduire à la foi.

Il se peut que vous preniez certaines affirmations de la Bible pour des hypothèses. Alors, pourquoi ne pas les vérifier? Vous n'avez pas le droit de porter un jugement avant d'avoir accepté d'expérimenter les promesses des Saintes Ecritures.

Certains ont tenté l'expérience, mais en commettant l'erreur de se fier uniquement à leurs propres normes. Celui qui veut découvrir la foi doit admettre l'inspiration divine de la Bible comme une hypothèse de base. Ce qui ne signifie pas qu'il faille tout de suite croire à la Bible. Mais il faut du moins la lire attentivement, en se disant qu'elle pourrait être la Parole de Dieu.

Si pour vous, cela n'est qu'une hypothèse, acceptez de la soumettre au contrôle de l'expérience. Prenez au mot les déclarations suivantes du Nouveau Testament, comme si Dieu vous les adressait personnellement:

Jean 8, 31-32: «Jésus dit aux Juifs qui avaient cru en lui: Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.» Jésus encourage les Juifs à s'engager. En menant une vie de disciple, en étant consé-

quents avec les principes de son enseignement, Jésus leur assure qu'ils connaîtront la vérité.

Jean 7,17: «Jésus dit: Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon propre chef.»

Jean 6,69: «Pierre répondit à Jésus: Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Saint de Dieu.»

Ce n'est que dans l'eau qu'on apprend à nager, et ce n'est qu'en faisant le pas de la foi qu'on apprend à connaître Dieu.

Le théologien berlinois Gollwitzer l'a exprimé ainsi: «Par rapport à Dieu, connaissance et reconnaissance ne sont qu'un seul et même acte.» Autrement dit, on ne peut réellement connaître Dieu et son Fils Jésus-Christ sans en même temps le reconnaître comme son Seigneur. Pour parvenir à cette connaissance réelle, il faut donc s'engager.

Cependant, la bonne volonté seule ne suffit pas. Il se peut que tout en étant prêt à reconnaître Dieu, vous ayez comme des œillères qui vous empêchent de le percevoir. Jésus dit dans le sermon sur la montagne: «Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu!» Celui qui veut découvrir Dieu, mais qui n'est pas prêt à se laisser sonder jusqu'au tréfonds, ne parviendra jamais à la foi. Péché et foi ne peuvent cohabiter. Celui qui refuse de confesser ses péchés à Dieu ou aux hommes continuera à errer dans les ténèbres. Celui qui prétend aimer Jésus, tout en pactisant avec le mal, n'est pas sincère. Or, bien qu'elle ne suffise pas, la sincérité est indispensable pour entrer en relation avec Dieu.

Seuls ceux qui sont prêts à suivre la voie biblique et à se séparer de tout ce qui est contraire à l'évangile, feront le pas de la foi. Comme on sème des graines dans un champ, Dieu veut faire pénétrer sa Parole dans le cœur des hommes. Ceux qui sont de bonne volonté ressemblent au champ fertile où la semence va lever et pro

duire du fruit. Mala ceux qui sorrt irnbt/s d'eux-mêmes
sont semblables à la ferre piétinée et Stérile des che
mins, où les oiseaux viendront picorer la semence.

Sommaire

Introduction	5
L'homme a-t-il besoin d'une religion?	5
Pourquoi Jésus et pas un autre?	10
Les religions non chrétiennes en Europe	14

Les fondateurs de religion et Jésus-Christ ... 19

Satan, le père de la superstition et de l'occultisme .	19
Bouddha, l'Eveillé du bouddhisme	22
Mahomet, le Prophète de l'islam	29
Ali ibn abi Tâlib, le Prophète des chiïtes	36
Bahâ U'llah, ses successeurs et la Foi bahâ'ie ...	42
Le <i>tennô</i> , dieu et souverain des shintoïstes	46
Krishna, le Très-Haut de l'hindouisme	49
Les gurus et les jeunes	53
Le Maharishi Mahesh Yogi et la Méditation Transcendantale	55
Le Guru Maharaj Ji et sa Mission de la Lumière Divine	59
Sun Myung Moon et l'Eglise de l'Unification	66
Bhagwan et la Fondation Shree Rajneesh	74
Abraham, le père des croyants	76
Jésus, le Christ de la Bible	80

Jésus-Christ, un maître parmi tant d'autres? . . 90

Sketch: Le rêveur	90
Jésus-Christ, la main secourable de Dieu	94

Ils sont devenus chrétiens		109
Un ancien bouddha	‘	109
Un ancien juif		111
Un ancien musulman		113
Un ancien hindouiste		117
Un ancien confucianiste		121
Un ancien shintoïste		123
Une ancienne adepte.de la Méditation Transcendantale		126
Le pas de la foi.;		129

La foi chrétienne vécue:

Max Sinclair

A mi-chemin du ciel

Paperback, ebv n° 609, 192 pages

En une fraction de seconde, un matin de juillet, la vie de Max Sinclair connut un changement dramatique. Lors d'un accident de la route, il eut la nuque fracturée. Evangéliste, père de trois enfants, jusqu'alors optimiste quant à son avenir, il eut soudain à faire face à la terrible éventualité de rester paralysé à vie. Des centaines de personnes se mirent à prier pour lui. Des espoirs de guérison naquirent, puis s'écroulèrent avant de se voir miraculeusement réalisés.

Ben Forde

Les Bombes ne tuent pas l'espoir

Paperback ebv n° 616, 128 pages

L'Irlande du Nord - terre de peur> de suspicion, de larmes, de ressentiment... et d'espoir?

Ben Forde est agent de la police judiciaire de Belfast. Il a vu la haine se déchaîner, il a eu peur. Il a pleuré. Les bombes ont tué nombre de ses collègues. Mais elles n'ont pas tué l'espoir. Car il a aussi vu l'amour et la réconciliation vaincre la haine dans la vie d'hommes qui ont été touchés par la grâce de Dieu.

Collection

Wilhelm Busch

Jésus notre destin

Livre de poche ebv n° 101, 256 pages

«Voyez-vous, un vieux pasteur comme moi, qui a tout au long de sa vie travaillé dans les grandes villes, entend répéter constamment, année après année, les mêmes refrains. Pour certains, c'est: <Comment Dieu peut-il permettre ça?>» Pour d'autres, ce sera: «Caïn et Abel étaient frères. Caïn a assassiné Abel. Dans quel coin a-t-il bien pu trouver sa femme?» L'un des slogans favoris est celui-ci: «Monsieur le pasteur, vous n'arrêtez pas de parler de Jésus. C'est du fanatisme. Peu importe ce que l'on a comme religion. Ce qui est important, c'est d'avoir du respect pour ce qu'il y a là-haut, pour l'Invisible.»» C'est ainsi que débute le livre de Wilhelm Busch. «Jésus notre destin»», tel a été le grand thème qu'il a toujours choisi pour ses prédications.

L'auteur a été, pour sa plus grande joie, aumônier de jeunes dans une importante ville allemande. Mais, prêcheur passionné de l'évangile, il a toujours été itinérant, trouvant des milliers d'auditeurs.

Il était convaincu que l'évangile de Jésus est le message le plus inouï de tous les temps.

Mais lisez vous-même. *Jésus notre destin* est un livre extraordinaire. C'est un livre pour les hommes en recherche. C'est un livre à faire largement connaître. En Allemagne, il n'a pas été tiré à moins de 500 000 exemplaires.

Collection **ebv**

Dans la série Perspectives chrétiennes:

Andrew Knowles

Découvrir la foi

Manuel ebv n° 551, 128 pages

Qui suis-je? Pourquoi suis-je là? Où va notre monde? Y a-t-il un Dieu?

Quiconque s'interroge sur le sens de sa vie en vient tôt ou tard à se poser ces grandes questions.

Ce livre les aborde ouvertement. Il est honnête, critique, logique avec lui-même et va jusqu'au bout des réponses, même de celles auxquelles on ne s'attendait pas.

Chris Wright

A l'écoute de la Bible

Manuel ebv n° 552, 128 pages

Comment la Bible a-t-elle été écrite? En quoi me concerne-t-elle? Faut-il la lire à partir de la première page?

A l'écoute de la Bible répond à ces questions, et à bien d'autres. Mais, s'adressant à celui qui veut «écouter» la Bible, la lire et la comprendre, il se veut un guide.

Chaque partie en effet se rapporte à des passages précis de la Bible que le lecteur est invité à lire pour qu'il fasse ses propres découvertes.

A l'écoute de la Bible l'entraîne ainsi dans un voyage qui le conduit de la Création à la fin des temps, avec même un coup d'œil au-delà.

Collection

Autres ouvrages de la collection ebv:

Paperbacks

Scheffbuch K.	Condamnés au succès?	ebv 601
Lewis C.S.	Tactique du diable ?;■	602
LechferA.	Les maladies nerveuses et leur guérison	604
Stafford T.	Une histoire d'amour	605
Lewis C.S.	Dieu au banc des accusés	606
Hartfeld H.	Irina	607
ZinkJ.	Approches :	. 608
Ten Boom C.	La petite maison aux portes grandes ouvertes	610
Pfeifer S.	La santé à n'importe quel prix?	611
Lewis C.S. *	Démo(n)cratiquement vôtre	612
Gerber S.	Mourir s'apprend	613
Irwin J.	Plus que de simples terriens	614
Daube O.	J.S. Bach, sa vie-son œuvre	615

Livres de poche

LechlerA. ⁴	Confiez à Dieu vos nerfs fatigués	ebv 103
LechlerA.	Libéré de l'angoisse	104
Anders L.	La femme du bon Dieu	105
Anders L.	Noël, avec ou sans Jésus?	• 106
Anders L. •	C'est ici qu'habite le Seigneur Jésus	107
Anders L.	Jésus garde l'incognito .	108
Bergmann G.	Croire, à quoi bon?	109
Adams J.	Au point mort?	111
Ten Boom C. .	Une grande voyageuse devant le Seigneur	112
Schaffer U.	T'aimer - oui je le veux	113
Schaffer U.	Seigneur, je suis rires et pleurs	114
Menzies S.	Guide du voyageur de la mort à la vie	115
Morey R.A.	Peut-on se fier à son horoscope? .	116

Collection

A vos amis offrez - des Lettres ebv!

Les Lettres ebv sont faites

Pour être lues et offertes

Si vous voulez partager avec nos amis, vos connaissances, vos voisins ou vos collègues de travail ce qui est devenu essentiel à votre vie, utilisez les Lettres ebv: elles tomberont toujours à propos. Chacune de ces brochures bien présentées et de format pratique se prête admirablement à toutes les circonstances. Voulez-vous donner un traité, envoyer une lettre ou offrir un petit cadeau: les Lettres ebv feront toujours l'affaire. Leur message clair et direct a été pour beaucoup d'un grand secours. *

Ont paru jusqu'à présent:

Wilhelm Busch	Pourquoi me faudrait-il Jésus?	ebv	1
Wilhelm Busch	Comment Dieu peut-il permettre cela?	ebv	2
Wilhelm Busch	Pourquoi suis-je sur terre?	ebv	3
Wilhelm Busch	Pour quand la fin du monde?	! ebv	4
Wilhelm Busch	Comment vivre quand on ne peut plus croire?	ebv	5
Wilhelm Busch	Notre droit à l'amour	ebv	6
Wilhelm Busch .	Je n'ai pas le temps!	ebv	7
Paul Lenz	Comment trouver Dieu?	ebv	8
Fritz Binde	De l'anarchisme à Jésus-Christ	ebv	9
Hudson Taylor	Une vie transformée	ebv,	10
Jay E. Adams	Au bout du rouleau - vraiment?	ebv	11
C.S. Lewis	Homme ou lapin?	ebv	12
C.S. Lewis	Le problème avec «X» est que...	ebv	13
Stephen Menzies	N'était-ce qu'un songe?	ebv	14
Samuel Pfeifer	La santé n'est pas tout!	ebv	15
C.S. Lewis	Que faire de Jésus-Christ?	ebv	16
Hudson Taylor	Demeurer en Jésus	ebv	17
			-4
			O
0. Stockmayer	Les regards sur Jésus	ebv	18

Collection



WbÉfgång Héiner, né en 1933, était le fils d'un ancien chef de propagande nazi. En 1948, après avoir été condamné à quatre semaines de prison pour passage illégal de la frontière, il entra pour la première fois en contact

avec un groupe de jeunes chrétiens-engagé[^]. Il se con-

vertit et s'inscrivit ensuite au *Séminaire pour la mission*

intérieure et étrangère de Marburg, où il reçut une bonne formation biblique. Après avoir participé à diverses activités chrétiennes (mission sous la tente, travail parmi les enfants, œuvres sociales, émissions à la radio), il constitua sa propre équipe d'évangélisation.

Son ouvrage *Pourquoi suivre Jésus seul?* répond à l'une des questions qui lui est le plus souvent posée lors

de ses efforts d'évangélisation. Sa publication répond manifestement à un besoin, puisque ce livre de poche vient d'être réédité pour la neuvième fois en allemand, a

été traduit en français, en anglais et va prochainement paraître en italien.